

LES LICORNES PAS DE CORNE

ROSE-ALICE 1

IZABELLE GIGNAC

Éditions  
Lo-Ély

# ROSE-ALICE 1

## LES LICORNES PAS DE CORNE



**IZABELLE GIGNAC**  
Illustratrice : Maude Plouffe



# ROSE-ALICE 1

LES LICORNES PAS DE CORNE





# ROSE-ALICE 1

## LES LICORNES PAS DE CORNE

*Auteure :*

*Isabelle Gignac*

*Illustratrice :*

**Maude Plouffe**



ÉDITIONS LO-ÉLY  
[www.editionsloely.com](http://www.editionsloely.com)



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteure : Isabelle Gignac

Facebook : Isabelle Gignac, auteure et critique de livres

Illustratrice : Maude plouffe

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Mise en page et révision : Lydia Lagarde

Correction : Ginette Bédard

Graphiste pour la couverture : Véronique Brazeau

Dépôt légal –

Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2025

Bibliothèque et Archives Canada 2025

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

SODEC

Québec



ISBN EPUB : 978-2-89855-096-6

ISBN EPUB collection : 978-2-89855-094-2

## Remerciements

Mes premiers remerciements vont à mon conjoint Vincent qui, comme toujours, me permet d'écrire en sortant les enfants de la maison. La prochaine fois, peux-tu aussi amener les chiens avec toi ?

Merci à mes collègues de travail, car ça ne doit pas être facile de côtoyer quelqu'un qui se trouve constamment dans son monde imaginaire.

Merci à Maude, mon illustratrice qui fait de la magie avec ses crayons. Elle arrive à reproduire fidèlement les dessins que j'ai en tête. C'est de la sorcellerie, je suis certaine !

Merci à Marie-Hélène Lavoie et Annie Marquis, respectivement ma vétérinaire et mon médecin préféré qui m'aident avec le côté médical des chevaux et des humains.

Merci à mes fidèles lecteurs et lectrices de me suivre dans chacune de mes aventures. Vous êtes mon inspiration de tous les jours.

Pour terminer, merci à mon éditrice, mon amie, ma source d'encouragement année après année. Tricia, tu crois en moi davantage que moi-même.

Je vous souhaite une belle aventure dans la tête d'une jeune fille, ça fera changement des animaux. 😊

Iza

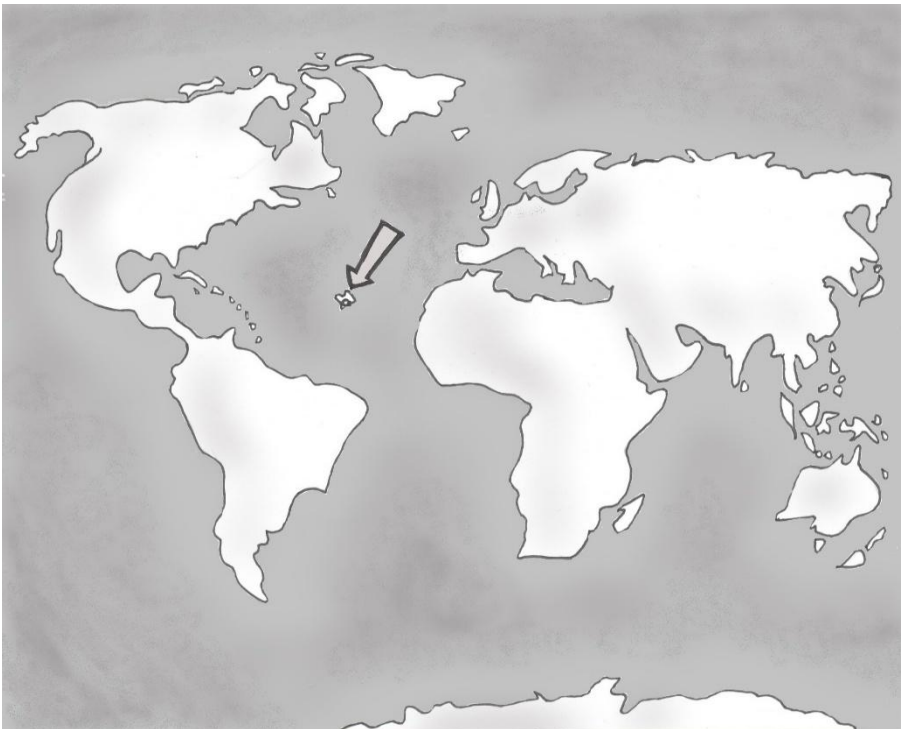


# Chapitre 1

– Arrête un peu de bouger comme ça, Lilianne !  
Tu emmêles tout ce que je viens de broser !

Je croise mes bras avec un regard marabout.

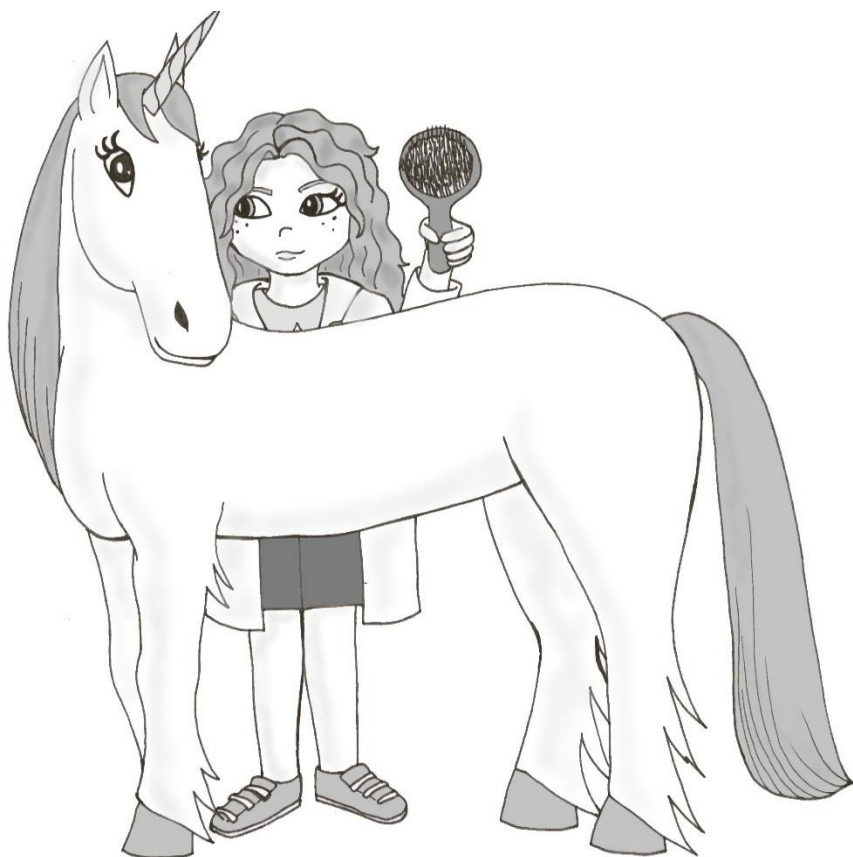
Avez-vous déjà essayé d'entretenir la crinière d'une licorne comme Lilianne ? Non, sûrement pas. Il y a juste une place dans le monde où l'on peut le faire. N'essayez pas de la trouver, c'est une île qui n'apparaît sur aucune carte.



Bref, les licornes n'arrêtent jamais de se secouer pour faire onduler leurs crins. Oui, c'est super joli, mais pour une toiletteuse comme moi, c'est moins pratique.

*« Tu sais que je ne le fais pas exprès, Rose-Alice ! J'essaie de me contrôler, mais c'est plus fort que moi. OK, je me concentre, tu peux y aller. »*

Les excuses mentales de mon amie me font soupirer.



Je repousse une boucle rousse de mon visage et reprends la brosse pour enfin réussir à démêler ce nœud récalcitrant. Évidemment, moins de dix secondes plus tard, Lilianne se remet à gigoter. Je dépose la brosse sur ma table de travail en prenant une grande respiration. J'essaie d'inspirer du courage et d'expirer ma frustration.

*« Excuse-moi, Rose-Alice. Je te sens stressée et ça me fait bouger encore plus que d'habitude. Qu'est-ce qu'il se passe ? Je ne connais pas grand-chose aux humains, mais je peux bien essayer de comprendre. »*

Je me détourne de Lilianne pour m'asseoir sur ma chaise de travail. Elle n'est pas confortable, mais la journée a été longue et mes jambes ont mal à leurs muscles. Ma cliente se rapproche doucement avec une bienveillance dans les yeux qui provoque un léger sourire dans mon visage.

– Je n'arrive pas à l'expliquer. Je suis toiletteuse d'animaux fantastiques depuis presque 102 ans déjà et je n'ai pas avancé dans la vie.

Ah... ce n'était pas si difficile à expliquer, finalement.

*« Ce n'est pas ça que tu as toujours voulu faire ? me demande Lilianne dans ma tête. Tu es si bonne dans ce que tu fais, j'ai du mal à t'imaginer ailleurs. En plus, ton don de communiquer avec les animaux, il faut avouer que ça aide, non ? »*

Je laisse échapper un petit rire en me relevant. Je dois vraiment terminer de dompter cette crinière si je veux aller manger. Où ai-je mis ma brosse déjà ? Là où je l'ai abandonnée, bien sûr !

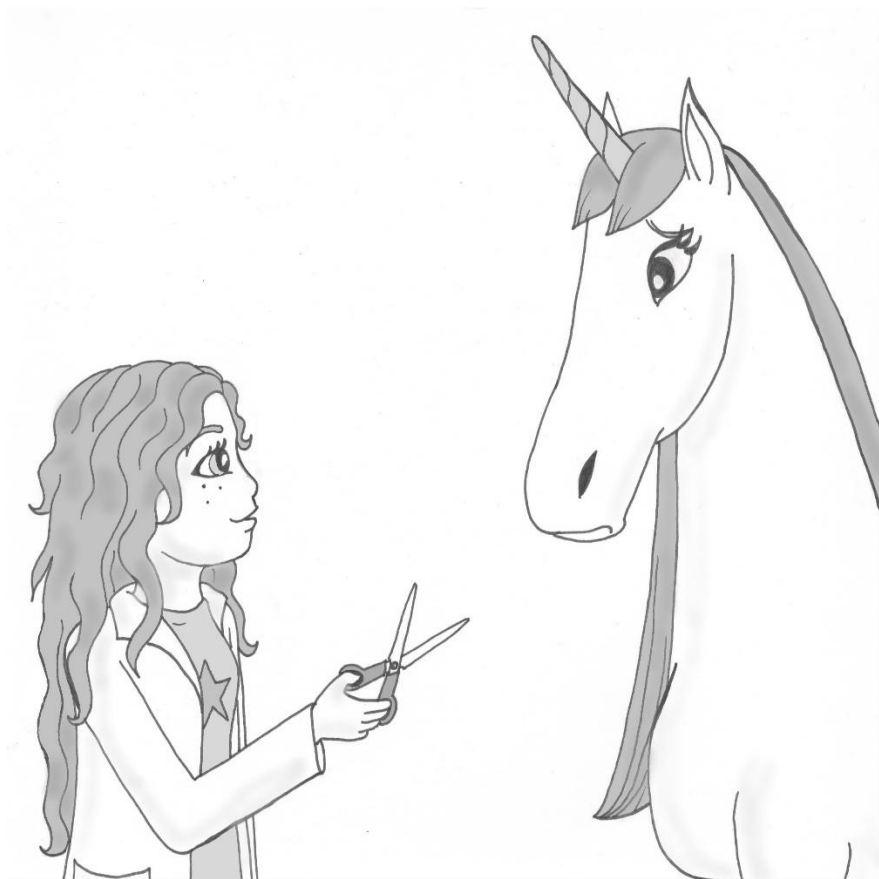
– J'aime mon travail, ce n'est pas ça le problème. C'est seulement que la routine m'ennuie et je trouve que ma vie manque d'action. N'as-tu jamais eu l'envie de voler plus loin que notre île ? Parcourir le monde, découvrir de nouveaux paysages ?

Je mets davantage d'énergie (ou de frustration) dans le démêlage du nœud en attendant la réponse de Lilianne. Heureusement, elle est concentrée sur la conversation et a cessé de se secouer.

*« Non ! Jamais de la vie ! Il ne faut surtout pas que les anciens t'entendent dire des absurdités*

*pareilles. Le monde est vaste, je te l'accorde, mais tellement dangereux. J'ai entendu des histoires d'horreur au fil du temps, crois-moi. »*

Je fouille dans la poche de mon sarrau et j'en sors une paire de ciseaux. Ce nœud a fini de rire de moi !



*« Hé ! Éloigne ces lames de ma crinière ! Laisse tomber pour aujourd'hui. Tu n'es clairement pas dans ton assiette. Je vais revenir demain. Va te*

*reposer et enlève ces idées de ta jolie petite tête d'humaine. Après tout, tu vivras encore plusieurs décennies. Tu as le temps d'apprendre à contrôler tes pulsions d'aventureuse. »*

La licorne pose son front contre le mien. Excepté le fait que j'ai presque perdu un œil à cause de sa corne, ce réconfort me fait du bien. Elle quitte le salon de toilettage et moi je reste plantée là, comme un poteau.

Allez, ma grande ! À ton tour de te secouer. Un bon repas devrait te faire du bien.

## Chapitre 2

Assise dans mon fauteuil préféré, je lis un livre que j'adore.

En fait, j'essaie de lire ce livre. Habituellement, je me sens toujours mieux après avoir mangé. Il y a certaines personnes qui mangent pour vivre. Moi, je vis pour manger. Quand j'étais jeune, pendant mes 50 premières années, je grignotais tout le temps. C'est comme si mon estomac était toujours vide ! Au début, mes parents trouvaient cela bien drôle de me voir constamment en train de mâcher quelque chose. Ensuite, ils m'ont demandé de ralentir, car nos ressources sont limitées sur notre île et je mangeais plus que ma part.

Même si la magie qui entoure l'île nous donne quelques atouts plaisants, comme celle de vivre très vieux, la magie ne peut tout faire. Les aliments que nous mangeons sont excellents pour garder notre corps en parfaite santé, mais il faut tout de même les cultiver. Je préfère grandement mon métier de toiletteuse à celui de jardinière. Jouer dans la

terre n'est vraiment pas mon fort. La seule chose que j'arrive à faire pousser est des pissenlits.

J'ai tout pour être heureuse. J'ai 162 ans, je possède ma maison depuis que j'ai 100 ans, j'occupe un emploi que j'aime depuis mes 60 ans et un cerbère m'accompagne comme animal de compagnie. D'ailleurs, il est passé où, celui-là? J'espère que Trouloulou n'est pas encore parti faire peur aux bébés griffons de la voisine.



La tête du milieu est douce comme tout, mais celles de côté ont tendance à faire peur aux petits. Bien que les griffons adultes soient imposants avec leurs quatre énormes pattes, leur bec d'aigle et leurs ailes gigantesques, les bébés sont totalement inoffensifs. Ça serait triste que Trouloulou en avale un par inadvertance avec une de ses trois têtes de chiens. Ou plutôt, une de ses deux têtes, car comme mentionné plus haut, celle du milieu ne ferait pas de mal à une fée.

Notre île est inconnue des humains, puisqu'on ne la voit sur aucune carte. Dans notre communauté, environ un habitant sur trois possède un don magique.

Depuis plusieurs centaines d'années, nous avons notre propre système de survie. Nous excellons dans l'art de cultiver nos champs et une petite dose de magie des fées nous assure de belles récoltes tout au long de l'année. L'hiver, il fait un peu plus frais, mais le temps est agréable pendant toutes les saisons.

Notre île est gigantesque, donc personne ne se marche sur les pieds (ou ne se vole sur les ailes). On

raconte qu'un pégase a jadis amené plusieurs jeunes humains ici, alors qu'il n'y en avait aucun. Les 32 petits mal-aimés cherchaient un endroit pour se cacher de leurs parents, trop souvent violents. Les uns après les autres, le pégase a peuplé notre île. Du moins, c'est ce que ma grand-mère m'a expliqué. Elle affirme que les enfants ont été séparés en quatre groupes aux quatre points cardinaux, dans un nombre égal de garçons et de filles. Aujourd'hui, nous sommes environ 300 habitants dans chacun des quatre villages. J'habite dans le village du sud, mais je suis souvent allée dans les autres communautés.

Je finis par déposer mon livre sur ma table de salon. Je n'arrive pas à me concentrer sur ce que je lis. Je repense sans cesse à ce que Lilianne m'a dit :

*« Après tout, tu vivras encore plusieurs décennies. Tu as le temps d'apprendre à contrôler tes pulsions d'aventureuse. »*

Vivre vieux, ça peut être amusant, sauf quand on s'ennuie terriblement. Toutes mes journées se ressemblent et j'en ai marre de refaire les mêmes mouvements quotidiennement. Ce n'est pas

suffisant pour me combler, même si je sais que j'ai déjà beaucoup de choses pour me rendre heureuse.

Comme je me lève pour aller me chercher une collation (oui, j'ai déjà faim), on frappe à ma porte d'une façon pressante.

– J'ARRIVE, UN INSTANT! Pas la peine de tout défoncer!



## Chapitre 3

J'ouvre la porte, puis mon amie Ophélie entre comme une tornade et me raconte sa vie sans prendre le temps de respirer. Nous sommes âgés et magiques sur l'île, mais respirer reste quand même un truc important.

Derrière elle, Abygaelle est plus calme et semble se trouver à 10 000 lieues d'ici. Je connais cette expression faciale : elle est en discussion avec quelqu'un d'autre, dans sa tête. Ses yeux sont roses et elle fixe un endroit qu'elle ne voit pas réellement. Ophélie attend déjà à l'intérieur et je tiens la porte en attendant qu'Aby termine sa phrase. Très peu de temps s'écoule et ses iris passent du rose au bleu avant qu'elle s'excuse et entre rapidement chez moi.

– Ça n'a pas de bon sens ! Tu l'avais vu venir, toi ?

Je ricane doucement. Voici quelque chose qui devrait m'aider à me changer les idées !

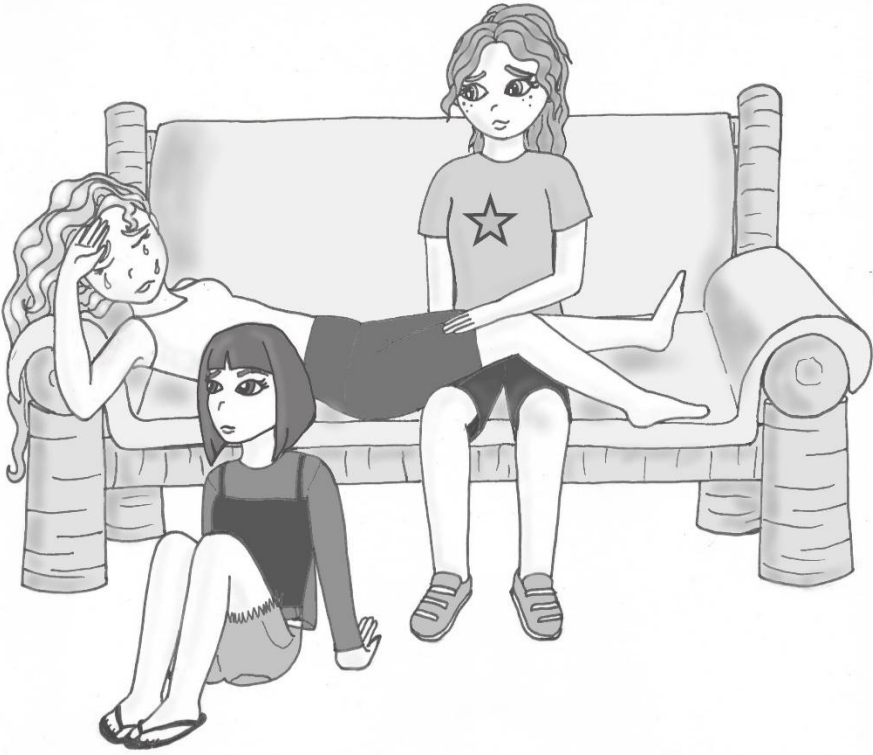
– Il va falloir que tu m'expliques tout ça moins rapidement, Ophélie.

Elle s'étale de tout son long sur mon divan et lâche le tsunami d'émotions qu'elle retient depuis un moment. Du moins, j'imagine, car des larmes coulent abondamment de ses yeux tout bouffis. Ophélie peut ressentir les émotions des gens proches physiquement d'elle. C'est pratique pour mettre fin à une relation d'amour non réciproque, même si c'est difficile pour elle.

Ophélie vit toujours tout à 100 %. Ses joies, ses peines et ses projets. Tout y passe. Elle parle fort et elle sait se faire remarquer. Nous sommes aux antipodes et c'est probablement pour ça que nous nous complétons si bien.

Abygaelle s'assoit par terre, le dos appuyé sur le divan, puis pose sa main sur la cuisse de mon amie étendue. Je devine qu'Aby a déjà eu droit à son propre résumé de l'histoire d'Ophélie, puisqu'elle ferme les yeux pour se reconnecter avec ses amis télépathes.

Quant à moi, je me réinstalle sur mon fauteuil préféré. Tant pis pour la collation. Je ne peux quand même pas manger pendant qu'elle pleure !



Je lance le signal du départ :

– Vas-y, je t'écoute.

Je vous épargne tout ce déchargement d'émotions, car premièrement, je n'ai pas compris exactement tous les mots et deuxièmement, les mots que j'ai compris n'avaient pas de sens. Donc, en résumé, elle a été forcée de couper les ponts avec sa nouvelle cible amoureuse : Théron.

Ophélie cherche désespérément à partager sa vie avec l'homme de ses rêves. On pourrait dire qu'elle est à la chasse depuis une vingtaine d'années. Comme vous l'avez deviné, l'amour ne s'est toujours pas pointé. Elle est un peu plus jeune que moi et possède un visage magnifique entouré de longs cheveux blonds qui descendent en cascade dans son dos. Elle a tout pour plaire, mais elle l'ignore. Je pense que c'est justement ce qui fait son charme.

- Ophé, je comprends ta peine, mais...
- NON ! Tu ne peux pas comprendre ce que je vis ! Tu n'as jamais eu le cœur brisé par qui que ce soit !

Elle prend un mouchoir sur la table basse du salon et j'en profite pour respirer calmement. Ce n'est pas vrai que je vais affronter ça le ventre vide ! Je me lève sans la regarder. Tant pis pour la politesse, je vais me chercher un bol de céréales.

J'essaie de trouver un contenant propre, mais je dois me rendre à l'évidence. Il faut vraiment que je lave ma vaisselle. Ce sera donc une pomme. La vie est parfois si cruelle.

## Chapitre 4

De retour au salon, Ophélie est assise sur le divan. C'est déjà une belle amélioration ! Aby est à ses côtés et lui joue doucement dans les cheveux. Elle ne parle pas beaucoup, mais sa présence a quelque chose de réconfortant. Je leur offre une pomme et elles acceptent avec un sourire. Abygaelle est la fille d'un de nos anciens et, avec ses 173 ans, elle est un peu plus vieille que nous.

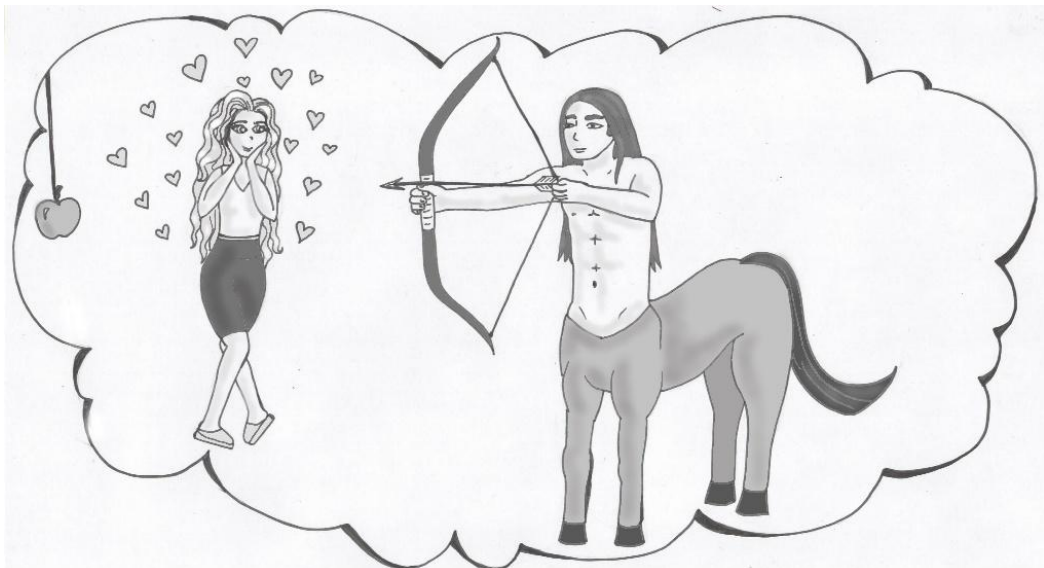
– Je m'excuse, je ne voulais pas dire ça. Je sais que toi aussi tu as affronté des épreuves difficiles dans la vie et que ta mère te manque. J'ai parlé trop vite. Si toutes les parties de mon corps faisaient la course, ma langue arriverait en premier et mon cerveau, largement en dernier. Tu me pardonnes ?

C'est vrai que ma mère m'a abandonné lorsque j'avais une soixantaine d'années. Je pense que, pour un humain normal, ça équivaut à environ huit ans. C'est aussi vrai que je m'ennuie d'elle, même si j'ai appris à vivre avec son absence.

– Ça va, dis-je en un murmure et en balayant l'air de la main pour signifier que ce n'est rien. Donc, ce que je disais, c'est que je comprends ta peine. En revanche, tu dois avouer que tu essaies de forcer le destin. Laisse ta belle personnalité effectuer le travail et tu trouveras ton âme sœur un de ces jours.

Ophélie renifle et continue sa mission, celle de vider ma boîte de mouchoirs. Aby prend le relais :

– Il faudrait aussi que tu cesses de courtiser les centaures. Tu sais qu'ils ne sont pas bons avec les sentiments. Ils les prennent et les piétinent avec leurs grands sabots. Je connais plein de jeunes hommes qui ont le cœur à la bonne place. Il faut juste que tu visites des villages plus éloignés afin d'y trouver de nouveaux visages. Quand mon père m'oblige à le suivre à ses rencontres entre anciens, je fais la connaissance de beaucoup de gens. Je n'apprécie pas particulièrement, mais ça me fait sortir de ma gêne.



– Comme chaque fois qu’Abygaelle aligne plus de deux phrases consécutives, nous prenons le temps de vivre le moment. D’habitude, elle est définitivement plus à l’aise pour tenir des conversations avec des interlocuteurs absents physiquement.

Ophélie reprend la parole :

– Théron était différent. Enfin, je croyais qu’il l’était. Finalement, je crois qu’il est plus amoureux de son arc et de ses flèches que de moi. Après un mois de fréquentations, je n’ai toujours pas ressenti la passion naître en lui. Parfois, j’aimerais me débarrasser de mon don et vivre dans l’ignorance. Bref, merci de m’avoir écoutée, Rosa. Et désolée, Aby, pour ce deuxième débordement d’émotions.

Ophélie se tourne vers moi pour m'expliquer le fait qu'elles sont arrivées ensemble :

– Elle sortait du centre pour aînés lorsque je passais devant en venant par ici. J'étais pressée et je ne regardais pas où j'allais, alors je lui ai un peu rentré dedans.

Aby commence à rigoler doucement avant de préciser :

– C'était assez simple de comprendre ton état d'esprit, si je me fie aux grosses larmes qu'il y avait sur tes joues.

Ophélie rougit et change de sujet en se tournant vers moi :

– Comment s'est passée ta journée, Rosa ? Tu as l'air au bout du rouleau, toi aussi. On dirait que tu t'es fait passer dessus par une horde d'hippogriffes. Tu ne vas tout de même pas m'annoncer que Trouloulou a encore fait peur aux voisins ?

S'il y a des gens sur cette île en qui je peux avoir confiance, c'est bien mes meilleures amies. C'est parti, je me lance.

- J'ai envie de quitter l'île.

Silence.

Abygaelle a les yeux et la bouche ouverts pendant qu'Ophélie, incapable de s'empêcher de parler, me répond :

- J'aurais préféré que tu me dises que ton cerbère a mangé les bébés griffons du voisin.



## Chapitre 5

La soirée s'est terminée dans une drôle d'ambiance. Je pense que les filles n'ont pas compris ce que j'ai essayé de leur expliquer. D'ailleurs, moi non plus, je ne me comprends pas.

Après le départ de ma mère, mon père a tout fait pour que je me sente bien. En tant que chef du village, il m'a impliqué dans plusieurs comités et je me suis vite fait de nombreux amis. C'est d'ailleurs lors d'une réunion du comité de gestion des animaux sauvages que j'ai rencontré Ophélie. Elle se passionne pour le comportement animal depuis qu'elle est toute petite.

C'est le seul comité que je n'ai pas quitté. Est-ce que c'est parce que j'adore les animaux ou parce qu'ils offraient des collations à volonté ? Je ne saurais dire, car les deux ont de l'importance.

Je travaille depuis deux grosses heures avec Miguel, mon manticore préféré. Avec son corps de lion et ses immenses ailes, c'est toujours un plaisir

de le toiletter. Sauf lorsque je trouve des petits ossements d'animaux dans sa fourrure, juste en dessous de sa gueule. Ça, c'est moins agréable.



– Tes oreilles étaient très sales. Il faudrait que tu viennes me voir plus souvent, si tu ne veux pas que ça se transforme en infection.

Miguel se secoue pour replacer sa jolie crinière de lion avant de lâcher un long bâillement.

*« Je sais, Rose-Alice. Tu me le recommandes chaque fois que je viens te voir. Et comme chaque fois, je te réponds que je vais faire mon possible pour passer régulièrement. Parole de félin ailé ! »*

Je souris et je le regarde sortir.

Seule avec mes pensées, je range mon matériel de toilette en attendant mon prochain client.

Je pense à ma mère Florence et à ses cheveux roux comme les miens qui devenaient éclatants au soleil. Elle était si belle ! Par contre, elle avait souvent l'air triste et songeuse, mais jamais je n'aurais pu prédire ce qui allait arriver. Un matin, sur la table de la cuisine, un simple mot et sa bague...

*Ma tendre Rose-Alice,*

*Je sais que tu ne comprendras pas mon départ soudain, mais je me devais de partir avant que cette île m'étouffe. Un monde nouveau m'attend et j'espère y trouver ce qui me manque. Ce n'est pas ta faute ni celle de ton père. J'ai seulement une trop grande soif d'aventure qui m'appelle depuis très longtemps. Continue de grandir en beauté. J'ignore si je vais vivre encore longtemps en quittant cette île. La magie est-elle dans mes veines ou dans l'air que je respire ? Tout le monde l'ignore, car personne n'a jamais osé quitter notre petit univers isolé.*

*Dans les deux cas, je serai dans ton cœur et toi dans le mien, et je veillerai sur toi à distance. Je te confie ma bague, je sais à quel point tu l'aimes.*

*Bisous, maman.*

Je pose le regard sur la bague en question. Elle n'a jamais quitté mon petit doigt depuis ce jour.

Je suis devenue toiletteuse le mois suivant afin de penser à autre chose qu'au trou que j'avais dans le cœur. Ça fait maintenant 102 ans qu'elle est partie et la plaie a fini par se recoller. Du moins, je pense.

Malgré tout, je pense que la personne ayant le plus souffert est mon père. Il a perdu son amour, sa moitié, sa partenaire. Comme nous pouvons vivre jusqu'à un demi-millénaire, notre compagnon de vie devient bien plus qu'un amoureux. C'est une partie de nous-mêmes. Du moins, c'est ce que les anciens du village m'ont raconté.

Depuis ce temps, mon père est terne et il semble effectuer ses tâches de façon robotique. En tant que chef du village, il n'a pas pu prendre le temps nécessaire pour se remettre du départ de ma mère.

Moi, avant de trouver mon futur métier, je me suis isolée pendant des jours dans ma cabane en haut de l'arbre du jardin. Maman venait jadis me rejoindre régulièrement et nous inventions des

histoires qui nous amenaient bien loin de notre île.  
J'étais loin de me douter que pour ma mère, ce  
n'étaient pas seulement des histoires. C'étaient  
des objectifs.



## Chapitre 6

La journée est presque terminée. Il ne me reste qu'un client qui ne devrait pas tarder et ensuite je vais me préparer un bon repas. J'ai une faim de troll ! Avant de retourner chez moi, je passerai peut-être par la plage. La vue de la mer m'apporte un sentiment de calme qui me fait du bien. J'en ai besoin, aujourd'hui.

Je suis en train de me rendre malheureuse et si je dois faire comme ma mère pour retrouver le sourire, je le ferai.

Une puissante bourrasque qui pénètre dans la fenêtre fait bouger les feuilles de la plante intérieure, s'ensuit un tremblement de terre qui me sort de mes pensées. Enfin, mon dragon vient d'arriver ! Toujours en retard, celui-là. Je me demande bien quelle excuse il va encore me sortir.

Je le rejoins à l'extérieur, car il est hors de question qu'il entre dans mon salon de toilettage. En ouvrant la grande porte, il pourrait entrer et être à

son aise, mais il suffit d'un éternuement pour que tout parte en fumée. Non merci.

Je le retrouve donc dans ma cour et lui lance un regard sévère.



– Dérek, tu es 20 minutes en retard. Encore ! J'espère que tu as une bonne explication, cette fois.

« Une volée d'oiseaux. »

Il se passe un moment où lui et moi nous nous regardons sans rien dire.

– Une volée d'oiseaux ? C'est quoi le rapport ?

*« Je ne voulais surtout pas les déranger ! Notre île et tout ce qui s'y trouve sont invisibles aux "sans magie". Imagine un peu. Tu voles tout doucement sans aucune crainte, car sous tes ailes se trouve l'océan. Enfin, tu es persuadé que c'est l'océan. Soudainement, un dragon de 20 mètres apparaît près de toi et pouf ! Tu fais une crise de cœur en me voyant. Ça ne serait pas plaisant, hein ? »*

Dérék me regarde avec des yeux remplis d'effroi en attendant ma réponse, comme si sa vie en dépendait.

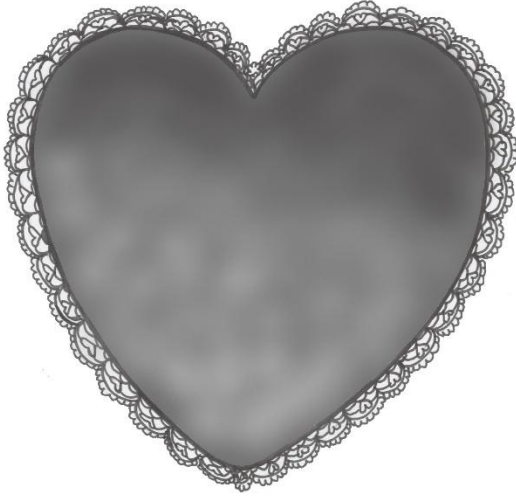
Je ne sais pas si j'ai envie de rire ou de pleurer. Je prends une bonne inspiration avant de lui répondre.

– Et tu n'as pas pensé à voler moins haut, question de rester dans le périmètre de protection de l'île ? Ou venir à pied, peut-être ? Et, tu es un dragon : tu manges des ogres au déjeuner. N'es-tu pas censé t'amuser à terroriser les autres animaux ?

Un autre moment de silence. Un peu plus embarrassant, celui-là.

*« Et toi, Rose-Alice, n'es-tu pas censé me connaître, depuis le temps que nous nous côtoyons ? Tu sais que je n'aime pas donner la frousse à mes proies. Je les attaque toujours par-derrière. Je suis un dragon au cœur de velours. »*

Je souris à cette image et je me retourne afin d'aller chercher mes outils de toilettage.



– Toi et ton cœur de velours, vous m'attendez ici. J'espère que tu n'as pas des restants d'animaux coincés entre les griffes, comme la dernière fois. Ça m'a pris une éternité à nettoyer mes outils et je pense qu'ils sentent encore la vieille carcasse.

*« Pas de problème, je ne bouge pas. Parole de dragon. »*

Pendant que je rassemble l'équipement nécessaire (que je vais apporter à l'aide d'une brouette, car c'est vraiment trop lourd), je réfléchis à ce que je suis devenue. Avant, je n'aurais pas été si dure avec Dérek face à son retard. J'aurais probablement ri de son excuse bidon et j'aurais pris le temps de lui demander comment il se sentait, avant de le sermonner.

Je ressens de plus en plus ce que ma mère a dû éprouver avant de quitter l'île. Je connais tous les habitants de mon village et plusieurs membres des villages voisins. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis des décennies et je vis toujours la même routine. Après 102 ans de toilettage, je pense que je mérite une pause. Une longue pause.

Je vais sans doute briser le cœur de mon père, mais il comprendra que c'est nécessaire. En plus, je ne ferai pas comme maman. Je reviendrai ici lorsque j'aurai découvert le vaste monde qui m'entoure.

Du moins, c'est le plan initial.



## Chapitre 7

– Je n'arrive pas à croire que tu m'annonces ça de cette façon ! Tu ne peux pas quitter l'île toi aussi ! Tu es si jeune, il y a tant de choses que tu n'as pas découvertes dans notre monde paradisiaque. Tu ne voudrais pas plutôt faire le tour de l'île pendant quelques semaines ? Que vont dire les chefs des autres villages ? Les deux femmes habitant sous mon toit ont pris la poudre d'escampette vers l'autre côté de l'océan. C'est certain que je vais me faire pointer du doigt !

Ça, c'est bien mon père ! Tout tourne autour de son petit nombril et, s'il fait la même chose sept jours sur sept, ça ne le dérange nullement. Mathias n'a pas l'esprit aventurier comme maman et moi.

Je dois faire mon possible pour réconforter mon père. Je suis ici pour lui demander une faveur, pas sa permission.

– Tu n'as pas à t'inquiéter, je vais être prudente. J'ai parlé avec plusieurs voyageurs et c'est partout

pareil sur notre île. Tu te vanteras à tes collègues que tu as eu la chance d'avoir avec toi deux femmes fortes et courageuses. En plus, je ne te dis pas adieu, papa. Je vais revenir.

Mon père me regarde d'un air complètement abattu. Il essaie de me retenir de la pire des façons possibles : il tente de me décourager.

– Comment tu feras pour te rendre sur l'autre rive ? On ne sait même pas s'ils sont pacifiques, s'ils parlent notre langue, si tu trouveras à manger, si...

Mon père a un très grand sens de l'organisation. On ne sait pas si c'est un don ou si c'est seulement une grande qualité. Il est prêt pour n'importe quel événement, allant du souper qui brûle dans le four jusqu'à une invasion extra-terrestre.

– Papa, je suis navrée de t'interrompre, mais ça fait très longtemps que je sais au fond de moi que je vais partir un de ces jours. J'ai déjà réfléchi à tout. Ne t'en fais pas, tout se passera bien. J'ai seulement besoin que tu me rendes un énorme service.

Mathias soupire face à mon audace. Il glisse sa main dans ses cheveux et regarde le sol.

– Tu es bien la fille de ta mère. Tu n’as pas ma bénédiction, mais je te remercie de m’en avoir parlé plutôt que de me mettre devant le fait accompli. Qu’est-ce que je peux faire pour t’aider ?

Mon cœur bat très vite en ce moment ! Je ne croyais pas que ce serait aussi facile. Peut-être qu’une partie de moi souhaitait qu’il se batte davantage pour me garder en sa compagnie. Ressaisis-toi, la grande !

– Est-ce que tu pourrais garder Trouloulou le temps de mon absence ?



Mon père prend quelques secondes pour réfléchir et tout organiser dans sa tête, puis il sourit d'un air résigné.

– J'irai chez toi m'assurer qu'il ne manque pas d'eau et de nourriture. Je laisserai la trappe ouverte pour qu'il puisse se balader à sa guise. Ne t'attends pas à ce que j'aie le promener ou qu'il dorme chez moi. Excepté ça, tu peux partir l'esprit en paix, il ne manquera de rien. Que feras-tu pour tes clients au salon de toilettage ?

J'essaie de cacher ma surprise, car mon père ne s'est jamais intéressé à mon travail. À la suite du départ de ma mère, il m'a tout donné pour que je passe au travers. Tout, sauf de l'attention. Ça, j'en aurais pris davantage ! Je pense qu'il a vécu son deuil en s'excluant et en se perdant dans le travail.

– Je vais faire le message à Lilianne et elle s'occupera de communiquer l'information de mon départ aux autres habitués du salon. Ils vont devoir se passer de moi pendant quelque temps.

– Lilianne ?

– La licorne.

– Ah !

– Bon bien... merci, papa ! Ne t'en fais pas, tout va bien se passer. Dis aux autres chefs de village et aux anciens que je resterai toujours une fille de l'île. Je reprendrai ma place près de vous, s'ils veulent toujours de moi à mon retour.

Il hoche la tête et me regarde partir de chez lui, sans dire un mot de plus. Je pense que je n'ai pas eu de longue discussion comme ça avec mon paternel depuis de nombreuses décennies.

Peut-être qu'à mon retour, je prendrai mon temps pour renouer avec lui. Aucune chicane ne nous sépare, seulement la tristesse. Cependant, au fond de moi, je sais que les chances que je me rapproche de lui sont aussi minces que les probabilités que cette île porte enfin un nom. C'est-à-dire totalement nulles.



## Chapitre 8

Je quitte la maison de mon père en lui souhaitant une belle soirée. Une fois sortie, je me traite d'idiote de lui avoir souhaité ça, un instant après lui avoir mentionné que je quittais l'île.

Je ne veux surtout pas qu'il se sente abandonné, mais en même temps, on se parle à peine depuis le dernier siècle. Je suis perdu dans mes pensées et sans m'en rendre compte, mes pas m'amènent vers la plage. C'est définitivement mon endroit préféré pour réfléchir. Le son des vagues me calme et me reconforte. Une fois arrivée, je prends une bonne bouffée d'air et je plisse les yeux afin de voir l'autre côté de l'océan. Parfois, mon imagination me joue des tours et je vois le relief d'un continent. Je sais que c'est insensé, puisque nous sommes très loin de toute civilisation... un point au milieu de l'océan Atlantique.

*« Rosa, tu n'as pas froid ? Nous sommes seulement en avril, quand même. »*



Je me retourne d'un bond en posant ma main sur ma poitrine. En remarquant Dérek, je recommence à respirer et je déplace les cheveux qui ont collé sur mes lèvres.

*« Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. Approche, je vais te réchauffer, le vent est frisquet et nous sommes encore au printemps. »*

De tous les dragons que je connais, Dérek est le plus adorable. Il se couche en boule et je m'approche de lui avec un petit sourire reconnaissant. J'accote mon dos contre son ventre

et le feu dans son abdomen me procure immédiatement de la chaleur.

– Merci beaucoup ! Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais froid. J'ai eu une dure soirée et la vue de l'océan m'apaise. Wouah, tu sens bon !

Dérék rigole et quelques nuages de fumée s'échappent de ses narines.

*« C'est parce que ma toiletteuse préférée m'a brossé les écailles avec son parfum de vanille. J'adore ce shampoing, ça goûte le dessert. »*

– Je suis la seule toiletteuse sur l'île qui accepte de te prendre comme client. C'est facile d'être ta préférée quand tu es la seule.

Dérék prend un air faussement offensé avant de s'exclamer :

*« Tu n'es pas la seule à vouloir me nettoyer ! qui t'a dit une chose pareille ? »*

– C'est toi.

*« Ah ! »*

Nous rigolons en regardant l'horizon. Je déteste faire des excuses, mais mon ami mérite que je fournisse cet effort.

– Je suis désolée pour tout à l'heure. L'histoire que tu m'as racontée pour justifier ton retard était mignonne et c'est un bon exemple d'une raison pourquoi je t'aime autant. Je ne sais pas ce qu'il se passe avec moi. Un rien m'irrite et je ne ris plus comme avant.

Je sens Dérek prendre une grande respiration, car mon dos se fait légèrement écraser par son gros ventre.

*« Je sais. Abygaëlle et Ophélie m'en ont parlé, il y a trois semaines. »*

– Elles ont QUOI ?

*« Ne t'offusque pas, Rose-Alice. Ça fait plusieurs semaines que nous avons tous remarqué le nuage noir au-dessus de ta tête. Tes amis s'inquiètent et comme nous nous connaissons depuis presque aussi longtemps que vous trois, c'est normal que tes meilleures amies soient venues me voir. Nous nous*

*demandions comment t'aider à devenir plus heureuse, tout simplement. »*

Je réfléchis à la situation pour essayer de comprendre les sentiments qui m'habitent. Je suis triste d'avoir inquiété mes amies, offensée qu'elles aient parlé de moi, mais émue qu'elles s'inquiètent.

Je fronce les sourcils en pensant à un truc :

– Comment as-tu fait pour les comprendre ? Aby est télépathe, mais seulement avec les humains. Ophélie ressent les émotions, mais ce n'est pas suffisant pour avoir une conversation. Et, en plus, de quelle façon as-tu su qu'elles voulaient te parler ?

Dérék ricane et mon dos rebondit tellement sur son gros ventre que je me mords la langue.

*« Elles n'ont pas eu de mal à me contacter. Elles ont écrit en grosses lettres sur le sable, pas très loin d'ici d'ailleurs : DÉREK EST DEMANDÉ. Et elles n'ont eu ensuite qu'à me poser des questions auxquelles je pouvais répondre par oui ou par non. Je leur ai fait signe avec ma tête. Certaines fois, Ophélie a détecté des sentiments chez moi et nous avons réussi à bien nous comprendre, même si tu*

*n'étais pas là pour traduire. Si tu pars comme ta mère l'a déjà fait, tu vas nous manquer, mais nous saurons nous débrouiller. »*

Je ne sais pas quoi répondre. Je ne lui ai jamais parlé de mon projet secret et je ne m'attendais pas à ce qu'il m'encourage presque à aller de l'avant.

Ah, les dragons !

Ou plutôt : ah, ce Dérek ! Il n'y en a pas deux comme lui.

## Chapitre 9

Je dors mal. En fait, je ne dors pas. Je repense à mes bagages et aux préparatifs de mon voyage. Demain matin, j'irai dire au revoir à Aby et Ophélie. Ça risque d'être plus difficile qu'avec mon père. Surtout qu'Ophée ressentira mon stress dès que j'entrerai dans sa maison.

Foutu don, quand même ! Hier, lorsque je leur ai mentionné que j'avais envie de quitter l'île, je pense qu'elles n'ont pas saisi que mon idée était déjà faite. Elles ont rigolé et elles ont tenté de me rassurer en me disant que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. L'été arrive et, selon mes amies, la belle température va ramener la joie dans mon cœur et bla-bla-bla.

Trouloulou ronfle à côté de mon lit. J'espère qu'il ne fera pas trop de gaffes pendant mon absence.

Une idée vient de germer dans mon esprit. Je descends de mon lit pour m'approcher à pas de loup de mon cerbère. Doucement, je m'assois et caresse

la tête du milieu. Dommage que je n'aie pas eu mon idée de génie avant, ça m'aurait évité de le déranger pendant ses rêves. Heureusement, la tête du milieu ouvre les yeux après seulement quelques secondes de caresses.



*« Rose-Alice ? Tu vas biiiiiiien ? me demande la tête du centre en bâillant. »*

– Oui, merci, je lui réponds en chuchotant. Je voulais seulement te mentionner mon départ dans quelques heures. Je quitte l'île et je ne sais pas quand je vais revenir. C'est mon père qui s'occupera de vous. Ne fais pas cette face-là, il fera son

possible. Je compte sur toi pour contrôler tes deux têtes de brutes. Il ne faut pas que tes deux complices donnent trop de misère à mon père.

*« Ma pauvre Rosa, tu sais bien que je ne peux rien contre eux. Ils vont probablement tout saccager et je n'aurai aucun contrôle sur les pattes. En fait, je n'ai le contrôle de rien, avec ces deux-là. Navré, maîtresse bipède. »*

Je me relève en donnant un bisou sur le front de Trouloulou. Si les trois têtes étaient douces et sympathiques comme celle-ci, j'aurais le meilleur cerbère au monde. Mais bon, il faut accepter les animaux comme ils sont.

– Fais ton possible et ce sera parfait.

La tête se recouche entre les deux autres et reprend rapidement ses rêves interrompus.

Le soleil va bientôt se lever. Tant pis, je ne retourne pas dans mon lit à fixer le plafond. Je dois trouver Lilianne pour l'informer de mon absence prolongée au salon de toilettage.

Je prends mon maigre bagage et sors de ma maison sans regarder derrière. Je mentirais si je disais ne pas avoir de pincement au cœur, mais ce n'est rien comparativement à la hâte de vivre de nouvelles aventures. C'est terminé pour moi, la routine ! Je dois le faire aujourd'hui, sinon je vais toujours reporter et finir par me retrouver enracinée dans cette île.

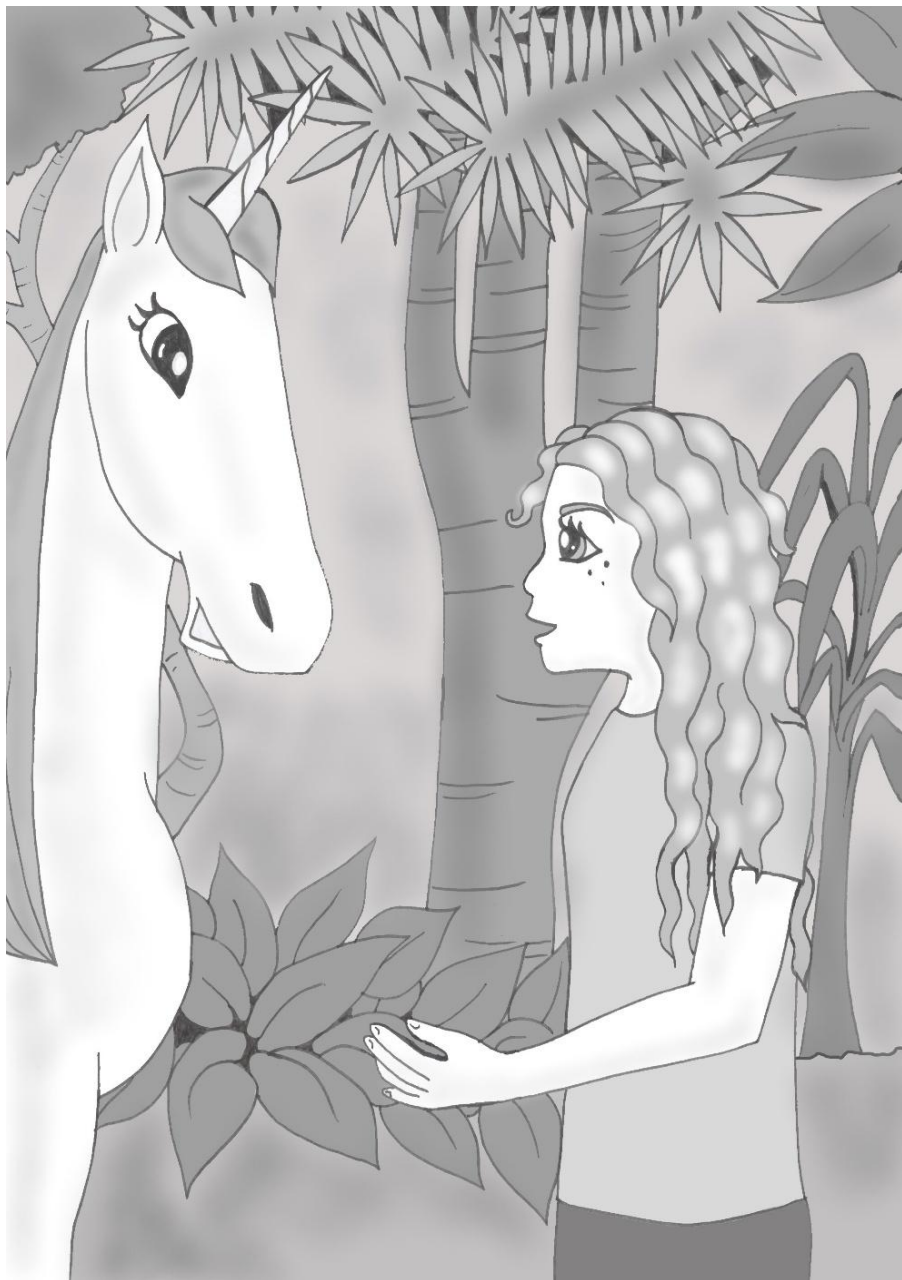
Je passe devant la maison d'Ophélie, il y règne encore une noirceur totale. Ce n'est pas grave, je reviendrai après ma petite mission.

Une vingtaine de minutes plus tard, le soleil commence à se lever. Quelques rayons percent l'obscurité et m'aident à m'orienter. Je viens d'entrer dans la forêt qui borde notre village et les racines sont immenses dans cette zone.

Lilianne m'a déjà mentionné qu'elle aimait dormir dans cette forêt, car le chant des grenouilles à plumes est particulièrement audible. Ah ! Les licornes. Toujours là à se pavaner avec leur robe blanche et leur corne qui reflète les rayons du soleil sur de grandes distances. Parfois, je pense que...

« *Rose-Alice ?* »

Je fais volte-face. Lilianne se tient derrière moi avec son regard d'incompréhension. Bon sang que j'ai eu peur ! Je suis vraiment nerveuse, ces temps-ci.



– Nom d'une crotte d'ogre ! Tu aurais pu faire un peu de bruit pour m'indiquer ta présence au lieu de me surprendre comme ça !

La licorne secoue sa longue crinière et fait les quelques pas qui la séparent de moi.

*« J'ai fait beaucoup de bruit, en réalité. Tu devais être drôlement concentrée pour ne pas m'entendre. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de grave au village ? Que viens-tu faire ici, si tôt dans la matinée ? »*

Je reprends mon souffle et tente de calmer les battements de mon cœur avant de poser mes mains sur mes hanches.

– Premièrement, arrête de secouer ta crinière toutes les deux minutes, tu vas encore créer des nœuds impossibles à défaire. Deuxièmement, il ne s'est rien passé au village. Ça fait plus de 20 ans qu'il ne s'est rien passé. Rien du tout depuis que le fils du boulanger a lancé un croissant aux pommes dans le visage d'un ancien du village. Ça, c'était très drôle ! Ces vieux grincheux sont tellement ennuyeux, il faut qu'ils apprennent à rire un peu.

En tout cas, moi, je ris juste en revoyant l'expression scandalisée du boulanger qui essaie de réparer l'insolence de son garçon en essuyant le visage de l'ancien. Il ne faisait qu'en étendre davantage avec sa serviette sèche. Bref, fin de la parenthèse. Je me ressaisis en voyant la lassitude dans le visage de Lilianne. Apparemment, il n'y a pas que les anciens qui doivent apprendre à rigoler.

C'est avec un air sérieux que je réponds à mon amie.

– Je dois m'absenter du travail pendant quelque temps. Peux-tu passer le mot, s'il te plaît, pour que mes clients ne me cherchent pas ?

La licorne renâcle bruyamment avant de répondre.

*« Ne me dis pas que tu vas faire ce que je pense que tu vas faire ? »*

– Je ne sais pas ce que tu penses que je vais faire, mais ce que je vais faire appartient à moi seule.

*« OK. Tu vas clairement faire ce que nous pensons que tu vas faire. Rose-Alice, ne fais pas comme ta mère. Ça briserait le cœur de ton père. »*

Bon. Je vous épargne le reste de la conversation. De toute façon, c'est presque un copier-coller de la discussion avec mon paternel.

# Chapitre 10

Ça n'a pas été facile, mais Lilianne a compris. Je lui ai expliqué à quel point j'avais le sentiment d'étouffer et elle s'est montrée compréhensive. Les licornes vivent jusqu'à mille ans, ce qui leur donne une sagesse à toute épreuve.

Le soleil est levé depuis environ une heure. Je devrai faire mes adieux à Aby et Ophée rapidement, car je vais bientôt rater mon moyen de transport vers la mer. J'espère qu'elles vont comprendre sans me faire une crise de larmes.

Je marche d'un bon pas et j'arrive déjà chez Ophélie. Encore une dizaine de pas et... Ho ! Mon amie est assise sur les marches de son balcon et me regarde avec un petit sourire.

- Hééé, bon matin !
- Toi aussi, Rosa.

Bon, un peu de courage, espèce d'andouille.

– Ophée, je dois quitter l'île. Comme j'ai essayé de vous expliquer l'autre soir, je n'en peux plus de...

– Ah ! C'était donc ça ! m'interrompt mon amie. Je venais d'ouvrir les yeux, il y a environ une heure, quand je t'ai senti passer devant chez moi. En fait, ce sont plutôt tes émotions que j'ai ressenties. Un curieux mélange de détermination, d'angoisse et de confiance.

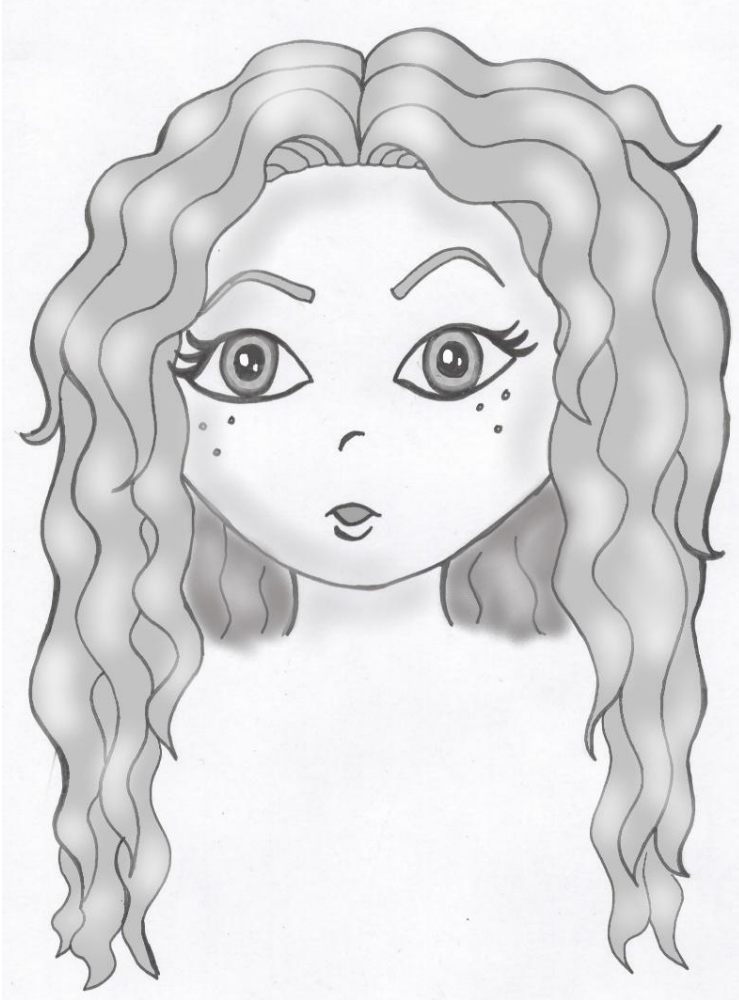
– Je ne suis pas angoissée !

Oups, ne crie pas comme ça, espèce de sottise ! Tu vas réveiller tout le village !

Ophélie sourit en coin avant de continuer sans tenir compte de ma remarque.

– J'ai vite compris que c'était aujourd'hui le grand départ. Quand tu nous en as parlé, il y a deux soirs, je ne pensais pas que c'était pour si tôt ! Je t'ai prise au sérieux, mais ta rapidité à faire le grand saut m'épate. Mon sac à dos est prêt, nous pouvons y aller. Il faut passer par la maison d'Abygaelle en chemin.

Si vous pouviez voir mon expression en ce moment, je suis certaine que vous ririez. Je ne comprends rien et ça paraît dans ma face.



– Ne me regarde pas comme ça. Tu souhaites partir à l'aventure comme ta mère et je viens avec toi, ce n'est pas négociable.

Ah, bien ça alors ! Je ne l'avais pas vu venir. Je m'en veux d'avoir pensé qu'Ophélie ne m'avait pas prise au sérieux. Même si je suis touchée, je lui sers le même discours qu'à mon père :

– Ophée, tu sais, nous ne savons pas ce que nous allons trouver, par là-bas. Ma mère n'est jamais revenue. C'est peut-être un milieu pas hospitalier...

– Oui, oui, bla-bla-bla ! Moi aussi je veux vivre des aventures. Et mon don te sera utile pour détecter si les gens que nous rencontrons ont de bonnes intentions. À deux, nous pourrons nous entraider et peut-être même retrouver ta mère ! Je n'ai pas eu la chance de la rencontrer bien souvent, mais je sais qu'elle était très sympathique.

Wow, beau témoignage ! Ophélie continue :

– En plus, je rencontrerai peut-être l'homme de mes rêves, sur un autre continent.

Ah ! Je comprends mieux sa grande détermination.

– Donc, il n'y a rien que je peux dire qui te ferait changer d'idée. Ce n'est pas que ta compagnie me déplaît, loin de là ! Mais je n'ai aucune idée de

l'endroit où ce voyage va nous mener. En plus, c'est malheureusement possible que ma mère soit décédée.

Je me dépêche à m'expliquer, car l'horreur apparue sur le magnifique visage de mon amie est assez troublante.

– Dans la lettre qu'elle m'a laissée avant de partir, elle a bien mentionné qu'elle ne savait pas combien de temps il allait lui rester à vivre après son départ. Si la magie qui ralentit notre vieillissement vient de notre île, en la quittant, son espérance de vie a certainement diminué drastiquement. Par contre, si la magie vient de chacun d'entre nous, il y a de fortes chances pour qu'elle vive encore.

Elle hoche la tête tranquillement.

– Donc, ton but est de partir à l'aventure et, si on croise ta mère pendant qu'on sort les poubelles, on lui crie « hé, salut ! ». C'est bien ça ?

– Pas tout à fait. C'est seulement que je ne m'attends pas à la revoir. Il y a plein de continents autour de nous et je n'ai aucune idée sur lequel elle

a mis pied à terre. En plus, ça fait 102 ans que Florence est partie. Je pense qu'après un siècle, si elle avait voulu revenir, elle l'aurait déjà fait.

Un silence malaisant s'empare du moment. Oups ! Il faut dire que ma meilleure amie a un très beau lien avec ses parents. Ça doit lui faire drôle de m'entendre expliquer un truc comme ça sans que je me mette à pleurer. Oh ! Ça me fait penser :

– Tu n'as sûrement pas averti tes parents. Tu veux qu'on passe en vitesse ?

– Non, non, surtout pas ! J'ai laissé un mot sur la table. De toute façon, nous reviendrons, hein ?

– Ma mère aussi avait laissé un mot sur la table.

Malaise. Encore.

– Ben non, je rigole ! Tu peux recommencer à respirer, tu deviens bleue. Bien sûr que nous reviendrons. Allons dire au revoir à Abygaelle, avant de rater le taxi vers l'aventure.

# Chapitre 11

Nous marchons en silence, même si je sais qu'Ophélie a plein de choses à raconter. Nous devons impérativement faire attention de ne pas éveiller les soupçons des habitants du village. Les rumeurs vont tellement vite, sur cette île !

Nos sacs à dos sur les épaules, nous nous dirigeons vers la partie centrale de notre région. C'est l'endroit où les personnes haut placées habitent afin d'être le plus possible près de tout.

Je me rappelle encore le visage d'Abygaelle quand son père lui a interdit de s'installer en forêt. Étant un ancien très respecté dans le village, il est habitué à se faire obéir rapidement sans rouspéter. Malheureusement, sa fille est la personne qu'il essaie le plus de contrôler.

Elle s'est donc offert une maison toute simple au centre du village pour ne pas avoir à vivre sous le même toit que son père. Aby affirme même que c'est à cause de son côté contrôlant que sa mère va

régulièrement rendre visite à sa tante dans le village voisin.

Le soleil commence à passer au travers des feuilles d'arbre et réchauffe nos joues froides.

C'est souvent comme ça, le printemps. On gèle le matin et on crève de chaud l'après-midi.

C'est quand même étonnant que quelques minutes avant de partir de mon île natale, la chose à laquelle je pense soit la météo.

Bref !

Nous savons qu'Aby est déjà debout, car elle adore lire au lever du soleil. J'aime son côté intello, mais moi le matin, je préfère dormir. Nous approchons de sa maison et, comme nous nous y attendions, les lumières sont allumées. Nous frappons deux petits coups délicats sur sa porte et elle nous ouvre en quelques secondes.

Aby chuchote :

– Allo, les filles. Il faut parler à voix basse pour ne pas réveiller les fées. Elles sont grognonnes, le matin.

– Aucun problème. De toute façon, je n'avais pas envie de les entendre parler en rimes aussi tôt, marmonne Ophélie en haussant les épaules.

Les fées sont sympathiques, mais parfois exaspérantes. Elles ne parlent qu'avec des rimes et si tu ne les complimentes pas tous les cinq mots maximum, elles te tournent le dos et partent sans demander leurs restes. L'avantage, c'est que tout le monde peut tenir une conversation avec elles, je n'ai donc pas à traduire.



Une famille de fées vit dans la maison d'Abygaelle, car cette dernière adore les plantes grimpantes et les fées raffolent de leur nectar. Elles venaient souvent, plusieurs fois par jour, frapper à la fenêtre de mon amie afin d'avoir un peu de ce liquide sucré. Aby a fini par laisser la fenêtre ouverte et, au fil des années, les fées ont tout bonnement décidé de vivre dans son salon.

Nous entrons en essayant de ne faire aucun bruit et j'explique la situation à notre amie :

– Désolée d'arriver à cette heure, Aby. Je voulais te dire au revoir avant de partir.

Abygaelle glisse la main dans ses courts cheveux noirs et sourit tristement :

– Je me doutais bien que tu allais rapidement te créer un plan et partir sans attendre. Tu es certaine que c'est la bonne décision ?

Je lui souris à mon tour et je la prends dans mes bras.

– Je ne sais pas si c'est la bonne décision, mais je suis persuadée que c'est la seule qui me rendra

heureuse actuellement. Tu peux me contacter par télépathie quand tu veux. J'aimerais avoir des nouvelles de l'île et de mon cerbère, si tu as le temps.

– Bien sûr, je communiquerai avec toi. C'est juste dommage que tu ne puisses pas me répondre. Mais oui, je vais faire la connexion et te tenir au courant s'il se passe quelque chose d'intéressant. Tu vas me manquer.

Ophélie lui tend les bras pour lui faire également un câlin.

– Je l'accompagne pour lui éviter les ennuis. Tu sais comment elle peut être maladroite.

– Je t'entends, Ophée.

– Je sais, Rosa.

Nous avons les larmes aux yeux, mais c'est le cœur plein d'amour que nous quittons la maison d'Aby.



# Chapitre 12

- Tu n'es pas sérieuse !

Ophélie a les yeux et la bouche grands ouverts et sautille comme une dingue. Elle fait des bruits très aigus et applaudit avec ses mains. Bref, je pense que mon amie est heureuse.

Devant nous se dresse Danaé, un de mes animaux fantastiques favoris. Avec son long cou d'environ cinq mètres, ses quatre nageoires super puissantes et ses six tonnes de muscles, disons que cette bête est assez impressionnante. Plus les animaux sont gros, plus ils m'attirent. Je sais, je suis étrange.

- Je savais que tu allais être contente !

Je m'avance sur le quai et j'interpelle mon amie aquatique.

- Danaé, est-ce que ça t'ennuie d'avoir deux voyageuses plutôt qu'une ?

Le monstre s'approche du quai du mieux qu'il peut afin de raccourcir la distance qui nous sépare dans l'eau.



*« Ma belle Rose-Alice, tout le plaisir sera pour moi. »*

Ophée reprend contenance le temps de me demander de lui traduire.

- Je ressens chez elle une grande tendresse, mais je ne l'entends pas comme toi.
- Elle dit que ça va lui faire plaisir.

J'étais certaine de trouver Danaé à cet endroit ce matin. C'est la meilleure zone pour manger ses poissons préférés. Je pense que c'est la première à qui j'ai confié mon désir de partir et elle ne m'a pas jugée une seule seconde.

Danaé nous tend une nageoire pour que nous puissions sauter du quai sans risquer de tomber dans l'eau. Nous mettons nos souliers dans nos sacs à dos, car nos pieds seront probablement mouillés par les vagues. Une fois montées, nous nous installons à la base du cou de notre moyen de transport. Nos jambes ont de la difficulté à passer de chaque côté de son dos, mais ça devrait aller. Ce

n'est pas la première fois qu'elle et moi faisons une balade, je dois l'avouer.

*« Alors, ma grande. Tu sais quelle direction prendre ? C'est encore la même destination dont nous avons parlé la décennie passée ? »* me demande Danaé.

Je murmure piteusement ma réponse en sachant bien qu'Ophélie va entendre le sous-entendu :

- Oui, c'est le même plan.

Je sens le regard interrogateur d'Ophélie me percer le dos pendant que Danaé entame la traversée.

Ophée croise ses bras sur sa poitrine et me pose la fameuse question :

- Le même plan, hum ? Avoue que tu as déjà passé et repassé les étapes du trajet avec Danaé.

- Oui, ça fait très longtemps que j'y pense. Je suis désolée de ne pas t'en avoir parlé. Je voulais que personne n'essaie de me dissuader.

- Tu sais bien que je n'aurais pas fait ça ! Mais bon, je comprends tout de même.

Rassurée, je me retourne face au cou de ma monture pour lui rappeler les derniers détails.

– Nous faisons le plus de chemin possible à la lumière du jour et nous attendrons que la nuit soit tombée avant d'approcher la rive de l'autre continent. Il ne faut surtout pas que les « sans magie » te remarquent. Nous ne savons presque rien sur eux, mais je suis pas mal certaine que s'ils t'aperçoivent, ils vont mal réagir.

Danaé commence à rire nerveusement comme si elle cachait un secret sensible. C'est curieux, elle et moi nous nous connaissons depuis plusieurs décennies et je n'ai aucune idée de ce qu'elle a en tête.

– Tu nous expliques pourquoi tu rigoles ? Nous avons plusieurs heures de nage à faire, alors ce n'est pas le temps qui nous manque.

*« Ma chère Rose-Alice, je n'ai aucun problème à te raconter cette aventure. La raison pour laquelle je ne t'en ai pas parlé est toute simple ; elle*

*concerne ta mère et je ne voulais pas raviver ta peine. »*

- Rosa, qu'est-ce qu'elle dit ?
- Chuuuut, je te raconterai plus tard...

Danaé passe environ une heure à m'expliquer son aventure. Je l'écoute sans l'interrompre, gardant mes questions pour la fin. Elle me raconte que la disparition de Florence l'a bouleversée. Elles se connaissaient depuis que ma mère était toute petite et Danaé ne comprenait pas comment son amie de longue date avait pu partir comme ça. Encore à ce jour, personne ne sait comment elle a fait pour quitter notre île.

Elle a donc entrepris un long voyage vers le continent le plus près afin de la retrouver. Elle a nagé dans une rivière creuse jusqu'à arriver à un lac gigantesque. Comme elle s'approchait de la rive afin de mieux distinguer les visages, certaines personnes se sont mises à crier et à courir dans tous les sens. Les mères cachaient leurs enfants dans leurs jupes et les cerbères avec une seule tête aboyaient sans cesse.



Elle est retournée se cacher dans les profondeurs du lac, comprenant son erreur. Elle a nagé jusqu'à l'île sans prendre le temps de dormir, pensant aux conséquences de sa bévue.

Les habitants de notre communauté n'en ont jamais entendu parler, fort heureusement. Les anciens n'auraient pas été contents qu'elle ait dévoilé son existence aux « sans magie » sans penser aux conséquences négatives pour l'île.

Lorsqu'elle y est retournée - la nuit, cette fois-là -, elle a vu des affiches d'elle, très peu représentatives et avec des dents tranchantes où il était inscrit « Avez-vous aperçu le monstre du loch Ness ? ».

Je transmets toute l'information à Ophée, qui a attendu patiemment la fin du monologue de Danaé.

– Est-ce que c'est justement ce continent ? Celui où nous nous rendons ? demande mon amie.

– Non, j'ai secrètement examiné une carte du monde et j'ai choisi le Canada avec Danaé. Comme ça, nous serons certaines de ne pas faire revivre la légende du fameux « monstre du loch Ness ». Les

gens de là-bas ne l'ont jamais aperçu, alors il y a moins de danger. N'est-ce pas, Danaé ? Tu as dit que tu savais où nous emmener.

Hum hum. Un grand soupir m'échappe. Chaque kilomètre qui m'éloigne de cette île me fait du bien. Mon plan ne comportait qu'une seule étape : sentir se détacher de mes poignets les liens qui m'enchaînent depuis 162 ans à cette île. Maintenant que c'est fait, je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. Je me secoue intérieurement et plaque un grand sourire sur mon visage.

– Bon ! Qui a faim ?



## Chapitre 13

– J'ai des fourmis dans les orteils, me dit Ophélie.

Sa longue crinière blonde d'ordinaire si bien peignée est en bataille. On dirait qu'elle a passé la nuit à se faire porter par le vent.

En fait, c'est exactement ce qu'il s'est passé. Je suis tombée endormie sur la base du cou de Danaé et Ophélie, sur son sac à dos.

Mes boucles rousses tombent sur mon visage et c'est quelque chose qui me tape royalement sur les nerfs. Je sors un élastique de ma poche et je leur règle leur compte.

– Moi, j'ai mal aux fesses.

Nous nous étions promis de ne pas tomber dans les bras de Morphée afin de soutenir moralement notre monture. Elle a nagé toute la nuit sans prendre de pause et encore ce matin, nous avançons

à un bon rythme. Le continent n'est toujours pas en vue, mais c'est une bonne chose. Apparaître à la vue de tous au grand soleil de midi ne serait pas une brillante idée, le but étant de faire une entrée subtile.

*« Mesdames, pendant la nuit, nous avons franchi près de 800 kilomètres. Ce qui fait un total de 2 100 kilomètres depuis hier matin. Est-ce que l'une d'entre vous a encore envie de se plaindre ? »*

Je me retourne afin de regarder Ophélie, un air coupable sur le visage. Je répète l'information à Ophélie et je tente tant bien que mal de m'excuser :

– Désolée, ma chère amie. Nous avons vraiment essayé de rester éveillées avec toi, mais avec le clapotis des vagues et...

Ophée me tapote l'épaule.

- Elle nous niaise, me chuchote-t-elle.
- Quoi ?
- Elle se moque de nous. Je sens son amusement.



– Franchement ! Tu m'as bien eue !

De tous les animaux fantastiques que je connais, Danaé a toujours été ma préférée.

La voix d'Abygaelle dans ma tête me fait sursauter. Par chance que le dos de Danaé est large, sinon j'aurais pu tomber à l'eau !

*« Rosa, je n'arrive presque plus à faire la connexion. Vous êtes rendues trop loin. Les anciens sont en colère et mon père m'en veut de ne pas l'avoir averti. Prenez votre temps avant de revenir, peut-être qu'ils vont se calmer. Soyez prudentes ! »*

J'informe Danaé et Ophélie de cette conversation, ou plutôt de ce monologue, et nous restons songeuses.

Le reste de la journée se passe dans le calme, accompagné de quelques rires et de plusieurs collations. Nous n'avons pas vu de bateaux à l'horizon et même si ça avait été le cas, la couleur de notre grande amie se camoufle bien dans les vagues. Heureusement que le soleil se couche, car mes minces provisions s'achèvent.

Nous avons changé de position et notre regard est tourné dans la même direction : un continent.

– C'était certain que les anciens n'allaient pas apprécier notre départ. Ils auraient sans doute préféré qu'on leur en parle et qu'on en discute pendant quelques décennies.

Ophélie part à rire en mettant sa main devant sa bouche. L'eau porte tellement le son plus loin qu'on le veut, parfois.

– Avoue que tu ne les as jamais portés dans ton cœur. Ils possèdent pourtant des dons exceptionnels et un bon sens du jugement. Ton père sera probablement un ancien, d'ici quelques siècles.

– Peut-être bien, mais personne n'a levé le petit doigt quand ma mère est partie. Ils n'arrêtent pas de dire que notre avenir est sur l'île et que le reste n'a aucune importance, mais je connais leur secret. J'ai trouvé leurs parchemins représentant la carte du monde. Ils s'intéressent beaucoup plus au monde extérieur que ce qu'ils essaient de nous faire croire. C'est grâce à cette carte que Danaé et moi avons pu prévoir notre destination.

Sans quitter l'horizon des yeux, je sens Ophélie se crispier.

– Tu ne dis rien ?

Ophélie se mordille les lèvres, mais je sais qu'elle va tout me dire. Elle ne peut rien me cacher.

– Je me doute qu'ils envoient un éclaireur environ trois fois par année afin de parcourir le ciel et connaître les continents autour de nous. Je l'ai compris peu de temps après que tu as ouvert ton salon de toilettage.

– Hein ? Quel est le rapport ?

– Au début, je t'accompagnais souvent à ton travail. Surtout les jours où je savais que tu allais toiletter Dérek, le dragon. Je ne pouvais m'empêcher de me connecter à ses émotions. Elles étaient si intenses ! Un mélange d'anxiété et de hâte. Ensuite, il disparaissait pendant une dizaine de jours. Quand il revenait, c'était avec le cœur rempli de fierté et de reconnaissance que je le retrouvais. Ce n'était pas difficile de comprendre sa mission. Il l'accomplit toujours, d'ailleurs.

J'ai les yeux grands ouverts et ma bouche refuse de se fermer. Je comprends maintenant pourquoi leur carte du monde était tellement détaillée ! Un ancien a probablement le même don que moi afin de comprendre le dragon. À notre retour, il devra me faire face et tout me raconter, ce cher Dérek.





# Chapitre 14

La nuit est officiellement commencée et la lune éclaire faiblement le ciel. Les bateaux de pêche que nous avons aperçus plus tôt sont enfin partis et nous pouvons commencer notre mission furtive. Danaé nous rapproche doucement d'un quai en faisant le moins de clapotis possible avec les vagues. Son ventre touche parfois le fond du fleuve, mais la peau épaisse du mammifère la protège des roches pointues.

Je me prépare à sauter du haut de son dos jusqu'au quai en dessous de nous. Mon sac à bagages sur les épaules, je me laisse tomber.

Je m'étends par terre sans aucune grâce. Mes jambes n'ont jamais été aussi longtemps pliées et mes genoux n'ont pas aimé leur atterrissage. Ophélie rigole silencieusement en se laissant glisser le long des côtes de Danaé. Malgré presque 40 heures à califourchon et ses cheveux emmêlés,

elle reste resplendissante. Si je ne l'aimais pas autant, elle me taperait sur les nerfs.

Nous faisons bouger nos jambes de façon à enlever les courbatures, regardant au loin si quelqu'un a remarqué notre arrivée.

– Merci, ma belle amie. Tu dois être exténuée après ce long voyage. Que comptes-tu faire, maintenant ?

Le monstre marin bâille grandement en faisant étinceler ses crocs à la lumière de la lune.

*« Je vais me trouver un rocher afin de me reposer quelques heures. Les gens n'y verront que du feu. Vous aimeriez que je fasse un message à quelqu'un en arrivant à la maison ? »*

Ophélie et moi secouons la tête simultanément. Nous sommes prêtes.

*« Prenez soin l'une de l'autre. Personne ne connaît les embûches que vous pourriez rencontrer. N'oubliez pas que ce n'est pas une mission de sauvetage. Vous êtes seulement deux jeunes filles à la recherche d'aventures. Ne vous mettez pas dans*

*le pétrin, c'est compris ? Répète tout ça à Ophélie, s'il te plaît. »*

– Oui, maman !

Danaé roule les yeux en esquissant un petit sourire et s'éloigne du quai. Dès que la profondeur le permet, elle plonge dans l'eau. Ophélie me chuchote :

– Le soleil sur sa peau lui causait des douleurs. Elle n'est pas censée demeurer sèche aussi longtemps. C'est vraiment un être remarquable, ce monstre du loch Ness !

Je souris doucement en m'en voulant de ne pas avoir pensé aux effets néfastes d'une longue promenade à la surface pour mon amie.

– Arrête de te sentir mal pour tout. Elle savait ce qu'elle faisait et elle le referait, j'en suis certaine ! En fait, je l'espère, car c'est notre seul moyen de retourner à la maison.

Vraiment, son don de sentir les émotions des gens me sidère. Heureusement, elle ne m'a pas demandé

comment nous pourrions contacter Danaé pour le chemin du retour.

– Comment va-t-elle savoir où et quand venir nous chercher quand nous serons prêtes ?

Flûte ! J'ai pensé trop vite.

J'enfile mes souliers que je viens de sortir de mon sac, puis je commence à marcher sans bruit afin d'atteindre la terre ferme.

– Rose-Alice, ne me dis pas ce que je pense que tu vas me dire.



Je regarde le ciel.

– As-tu remarqué que les étoiles sont moins apparentes, de ce côté-ci de l'océan ?

Ophélie se dépêche de mettre ses chaussures et me rattrape en marchant plus rapidement. Elle m'agrippe par le coude et me force à la regarder.

– Sois honnête avec moi, sinon tu sais que je vais le ressentir, alors aussi bien m'avouer la vérité. As-tu l'intention de rentrer chez nous ?

– Oui, oui ! Bien sûr ! Je ne sais juste pas quand ni par quel moyen, voilà tout. Allez, viens ! Allons explorer le Canada, comme deux touristes.

– Nous sommes des touristes.

– Alors ça ne devrait pas être difficile !

Nous arrivons à l'entrée du quai et c'est l'esprit fébrile que nous mettons le pied sur une nouvelle terre. Je me demande si ma mère a vécu le grand sentiment de liberté que j'éprouve en ce moment.

Au loin, quelques lampadaires illuminent de grosses boîtes blanches avec des fenêtres et des roues. Certaines ont des patios et d'autres ont même un cabanon. Nous approchons en faisant

attention aux bruits de pas et en plissant les yeux dans l'espoir de mieux discerner les ombres.

Ophélie m'agrippe soudainement le poignet pour me forcer à arrêter. Elle a les yeux ronds comme des billes et me pointe un endroit à notre droite. J'ai peur de découvrir ce que c'est, mais c'est un peu pour en apprendre davantage sur le monde que nous sommes venues ici. Je veux découvrir les bonnes choses, mais aussi les mauvaises.

Je tente de percer la noirceur autour de l'animal que mon amie pointe. Il est presque aussi haut que moi, mais beaucoup plus large. Nous sommes plantés là, sans bouger, à nous fixer comme trois imbéciles. Quelques mètres seulement nous séparent.

Je tente un pas vers lui.

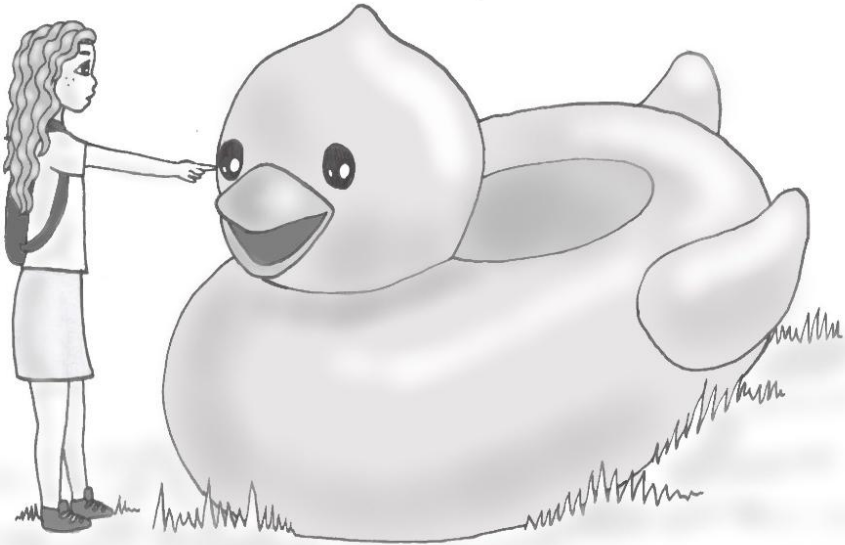
Ma respiration est saccadée. Je sens Ophélie me suivre, même si je ne la touche pas. Je sais qu'elle ne me laissera jamais tomber. Je lui murmure ;

– Allons voir !

## Chapitre 15

Nous sommes à près de deux mètres de la grosse bête. En fait, ce n'est pas réellement une bête, car je n'arrive pas à communiquer mentalement avec elle. Ophélie me chuchote à l'oreille qu'elle ne ressent aucune émotion émanant de cette... chose.

C'est immobile, jaune et rempli d'air. En fait, ça ressemble à un oiseau. Les habitants de ce continent sont vraiment étranges.



– Rose-Alice, je pense que c'est un objet pour faire flotter les gens sur l'eau. Nous devrions nous éloigner de cet endroit. Il me donne la chair d'hippogriffes. Et je meurs de fatigue. Il faut se reposer un peu.

J'acquiesce d'un hochement de tête en faisant demi-tour, maintenant convaincue qu'il est inoffensif.

Nous marchons dans un sentier assez large pour faire passer deux manticores côte à côte, en essayant de voir où nous mettons les pieds. Par chance qu'il y a des lampadaires, sinon nous ne verrions rien du tout. C'est comme si la lune brillait moins de ce côté-ci de l'océan.

Une fois sorties de cette minuscule forêt, nous arrivons devant un immeuble en bois assorti d'un écriteau.

– C'est écrit « Camping La Seigneurie de Pabos », me chuchote Ophélie.

– C'est quoi ça, un camping ?

– Aucune idée. Ces boîtes blanches sont peut-être des minimaisons pour ceux qui n'ont pas d'endroit pour dormir.

Je regarde mon amie avec incompréhension.

– Comme ma cabane dans l'arbre au fond de ma cour ? je chuchote, incertaine.

– Oui ! Un endroit pour les gens qui voyagent...

– Alors pourquoi les cabanes ont des roues ?

– Peut-être qu'ils voyagent avec elles ?

– Ils pousseraient ces cabanes d'un endroit à l'autre comme un sac à dos qu'on transporte ? C'est ridicule !

Ophée me jette un regard insulté.

– Alors, dis ton hypothèse, toi qui sais tout !

« WOUF ! »

Nous avons cessé de murmurer sans nous en rendre compte. Nous nous regardons, arrêtant de respirer.

– Tu as entendu ?

Je hoche la tête en mettant un doigt devant ma bouche pour lui demander de se taire.

C'était plus un couinement qu'un son agressif.

La bête surgit devant nous en continuant de se déchaîner comme un dragon qui court après un gnome. Sauf que nous, on ne court pas. Cet animal ressemble au cerbère à une tête dont Danaé nous a parlé. Il semble menaçant, mais il est plus petit qu'une seule des têtes de Troloulou.



« WOUF WOUF WOUF WOUF WOUF WOUF ! »

– Je sens beaucoup de frustration dans cette petite chose, me chuchote Ophélie.

– C'est bon, merci, j'avais deviné ! dis-je avec ironie.

Je fais deux grands pas vers l'avant et, au moment où nous sommes censés entrer en collision pour un combat épique, je lui balance mon pied dans le sternum et nous assistons à une magnifique envolée.

Dragon = 0

Gnome = 1



## Chapitre 16

Malgré le calme qui nous entoure, nous commençons à comprendre que nous ne sommes pas seules. Nous voyons parfois des gens passer devant les fenêtres à l'intérieur des boîtes blanches. Ils se couchent tard, les gens par ici !

Nous marchons vers une bâtisse qui semble faire partie du camping. Nous devons vraiment nous reposer, car une grosse journée nous attend. L'exploration d'un continent ne se fera pas les deux doigts dans le nez d'un dragon !

La lune est bien haute dans le ciel et ça pourrait être une superbe nuit s'il n'y avait pas autant de petites bestioles volantes qui me piquent partout. J'essaie de les écraser avant qu'elles m'attaquent, mais elles sont rapides, ces choses étranges.

Ophélie marche d'un pas frustré vers la petite maison. Elle monte les trois marches menant à la porte et tourne la poignée doucement.

– C'est ouvert, marmonne-t-elle.

Nous entrons et examinons rapidement les petites pièces que contient cette espèce de chalet. Une fois que c'est fait, Ophée s'en va directement dans une des chambres et saute dans le lit.

– Tu vas me dire pourquoi tu as l'air fâchée ?

Elle s'installe rapidement sous les couvertures, puis me lance un regard accusateur.

– Tu ne devines pas un peu ?

– Ne me raconte pas que c'est à cause du joli coup de pied que j'ai donné au cerbère à une tête ?

Elle se rassoit brusquement dans le lit. Je vois qu'elle a besoin de beaucoup de concentration pour continuer à chuchoter.

– Tu n'as même pas essayé de lui parler ! À quoi ça sert d'avoir le don de communiquer avec les animaux si tu ne prends pas le temps de les comprendre ? C'était injuste de lui faire du mal. Il avait peut-être seulement peur ! La frustration que j'ai ressentie pouvait cacher un sentiment de crainte profonde !



Je m'accote sur le bord de la porte de sa chambre en me frottant les yeux. Cette nuit commence à être vraiment longue. Courage, Rose-Alice, tu es capable.

- Tu l'as entendu japper, non ?
- Oui, me répond Ophélie.
- Moi aussi, je l'ai entendu. Je n'ai pas saisi un seul mot. Soit cette créature ne parle pas français, soit elle n'est pas assez intelligente pour aligner deux mots de suite. Tu sais bien que si j'avais pu communiquer avec cette bête, je l'aurais fait. Sauf

que là, elle allait alerter tout le camping et nous aurions dû répondre à une tonne de questions.

Mon amie joue avec une ficelle qui dépasse de la couverture et moi je fais tourner ma bague dans mon doigt. Je déteste ces moments de malaise. En plus, j'ai faim. Quand j'ai faim, tout me tape sur les nerfs. J'espère qu'Ophélie n'a pas remarqué.

– Promets-moi seulement de contrôler tes pulsions. Parfois, tu réagis sans trop réfléchir. Je ne dis pas ça pour te faire de la peine, Rosa, c'est seulement qu'ici, nous ne devons pas nous faire pointer du doigt.

Je laisse sortir un « hum hum ».

– Tu as raison. Je vais faire attention.

Je me retourne afin de la laisser à son intimité et profiter des minces heures de sommeil qu'il lui reste.

– Oh oui ! Rose-Alice !

Je reviens sur mes pas. Elle a enfin lâché sa ficelle pour me regarder dans les yeux avec un léger sourire et elle dit :

– Tu devrais fouiller dans ton sac de provisions.  
Tu es bête comme un centaure quand tu as faim.

Ah, flûte ! Elle a remarqué.



# Chapitre 17

À première vue, les campings ont l'air d'exister pour une simple raison : se lever le plus tôt possible afin d'être le premier à déranger ses voisins.

À peine ai-je eu le temps de fermer les yeux que le soleil s'est levé et j'ai entendu des tout-petits crier.

En plus, les armoires sont vides de nourriture et j'ai une faim d'ogre. Je pensais que ces minuscules maisons existaient pour venir en aide à ceux qui n'ont pas de place où dormir, mais manifestement, on se fout de leurs estomacs.

Je suis dans le salon en train de rassembler mes effets personnels quand Ophélie sort de sa chambre en bâillant.

– C'est quoi le plan pour aujourd'hui ?

Je suppose que lui dire que je n'en sais rien n'est pas la meilleure idée. Vite, Rosa, improvise ! me dis-je. Dommage, elle me devance :

– Avoue que tu n'en as aucune idée. Quand je t'ai posé la question, j'ai ressenti une grande bouffée de panique venant de ta petite personne. Arrête de te casser la tête !

Je lui fais un sourire reconnaissant. J'espère qu'elle sait à quel point j'apprécie sa présence. Je me reprends rapidement et j'élabore un plan bien simple.

– Premièrement, il faut manger. Il doit y avoir des arbres fruitiers dans le coin. On sort et on les recherche, ça te va ?

– Parfait !

Comme j'ouvre la porte de la maison, je tombe nez à nez avec une dame âgée en train de chanter doucement.

– Bon sang ! Vous m'avez fait peur ! Je ne savais pas que le chalet était loué ! J'étais venue éteindre la lumière.

Je n'ai pas le don d'Ophélie, mais je ressens quand même une tendresse infinie émanant de cette personne. Son sourire me réchauffe le cœur, en ce matin frisquet.



– Bonjour ! Désolée de vous avoir fait peur. Nous avons dormi ici hier soir, mais nous repartons aussitôt. Merci de laisser ces endroits pour les gens fatigués. Nous étions bien heureuses de le découvrir.

La dame aux cheveux gris nous regarde en alternance en fronçant légèrement les sourcils. Si je prends quelques secondes pour l'observer moi aussi, je remarque que ses habits sont complètement différents des nôtres.

– Est-ce que vous me permettez d'entrer, s'il vous plaît ?

Ophélie et moi nous questionnons rapidement du regard et nous plaquons contre le mur pour la laisser franchir la porte.

Une fois à l'intérieur, elle se présente.

– Je m'appelle Éloïse. Ce camping m'a appartenu pendant plusieurs années et c'est maintenant ma fille qui en est la propriétaire. Ce chalet coûte 120 \$ par nuit et c'est vraiment étonnant que la porte n'était pas verrouillée. C'est une chance que ce soit sur moi que vous soyez tombées.

– Nous ne sommes pas tombées quand nous nous sommes vues...

La dame s'esclaffe d'un rire adorable.

– C'est une expression qui veut dire que nous nous sommes rencontrées sans l'avoir prévu. Si c'était ma fille qui vous avait trouvé, elle aurait probablement appelé la police pour signaler une infraction. Vous ne venez pas du coin, on dirait bien. Vous faites une excursion dans la province pour vivre des émotions fortes ? En tout cas, je ne pense

pas que ce soit à Pabos que vous allez les vivre ! rigole la dame. Dans notre coin de la Gaspésie, on recherche plutôt le calme.

Je n'ai aucune idée de ce qu'est la police, mais ça sonne dangereux. Ophélie prend la parole, à mon grand bonheur. Avec son don de sentir les émotions, elle arrive souvent à calmer les situations délicates.

– Nous sommes vraiment désolées d'être entrées sans permission. Nous comprenons que nous sommes en tort, mais c'était absolument involontaire. Il n'y a pas d'endroit comme ici d'où nous venons et, hier soir, nous étions exténuées.

La dame semble avoir un moment d'hésitation.

Ce n'était pas une si bonne idée de laisser mon amie contrôler la discussion, finalement.

– Mais d'où venez-vous pour ignorer la signification d'un terrain de camping ?



## Chapitre 18

Je me dépêche de reprendre le contrôle de la conversation, avant qu'Ophélie lui déballe toute la vérité comme une vraie andouille.

– Ce n'est pas important, je vous rassure. Un petit village au milieu de nulle part. Pouvons-nous faire quelque chose pour vous remercier de votre gentillesse ?

L'aînée prend quelques secondes afin de réfléchir, puis hoche doucement la tête.

– Vous êtes jeunes et en santé ? Bon, parfait ! Je n'ai pas l'habitude de demander de l'aide, mais je dois laisser mon orgueil de côté pour cette fois. Il y a beaucoup de travail qui m'attend sur le terrain aujourd'hui et mon pauvre mari est seul à la maison pour s'occuper des chevaux.

– Des quoi ? questionne automatiquement Ophée.

– Des chevaux... Ne vous en faites pas si vous n'êtes pas à l'aise, il s'agit de faire l'entretien des

boxes et de servir le foin. Ça l'aiderait énormément, mais je comprends tout à fait si vous avez mieux à faire.

Il ne faut surtout pas laisser passer cette chance d'apprendre à mieux connaître ce continent.

– Absolument pas ! Nous irons aider votre mari et vos chavels avec grand plaisir ! N'est-ce pas Ophélie ?

La dame rigole encore, même si j'ignore ce que j'ai dit de drôle. Elle nous pointe un endroit où c'est inscrit « entrepôt ».

– Je vous conseille d'aller chercher des bicyclettes pour vous rendre, ça vous épargnera beaucoup de temps. Ils appartiennent au camping, mais je vous les prête à condition que vous me les rameniez. Ma demeure est tout en bois à environ quatre kilomètres vers là-bas. Vous n'aurez qu'à dire à Edmond que c'est moi qui vous envoie.

D'un même mouvement, Ophélie et moi regardons par la fenêtre afin d'observer la direction qu'elle nous indique. Il n'y a que des champs et encore des champs.

– Merci, madame, pour votre compréhension. Nous allons nous trouver un autre endroit pour nous reposer ce soir.

– Ce n'est rien, mes enfants. N'oubliez pas de mettre un casque sur votre tête ! Les bicyclettes sont vieilles et usées, un peu comme moi !

Elle sort du chalet en rigolant de nouveau. Nous la suivons en lui souhaitant une belle journée, mais elle a déjà recommencé à fredonner. Quelle drôle de femme !

Nous ne parlons pas en nous dirigeant vers l'entrepôt, nous contentant de réfléchir à cette discussion pour le moins amusante.

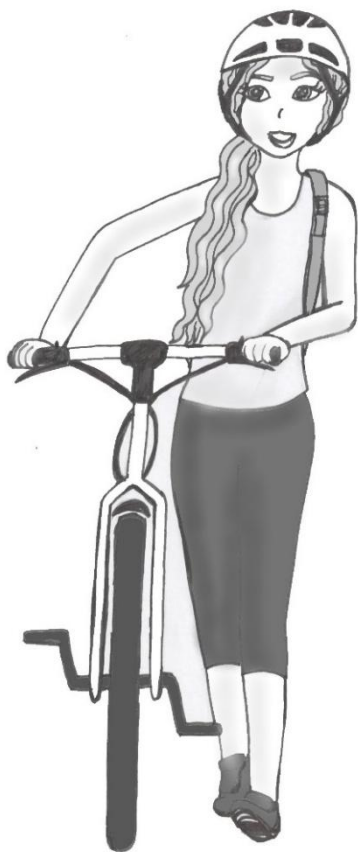
À l'intérieur, le soleil illumine plusieurs accessoires dont l'utilité nous échappe.

– C'est quoi, des cybicyclettes ?

– Elle a dit « bicyclettes » et elle a parlé de casques. Regarde au fond, là-bas. Il y a des tuyaux accrochés à des roues et il y a un casque attaché sur chacun. C'est sûrement ça, me chuchote Ophélie.

– Nous sommes censées prendre ça pour nous rendre plus rapidement chez la dame? Je ne comprends pas comment ça peut nous aider.

Nous sortons du petit bâtiment avec une bicyclette à nos côtés et un casque sur nos têtes. Nous marchons à côté de ces vieilles antiquités et sortons du camping sans parler à personne. Par chance, la petite bête d'hier soir ne nous prend pas en chasse. Je l'ai peut-être blessée avec mon coup de pied. Oups, j'avoue que je regrette un peu mon impulsivité de la veille.



Nous devons traîner ces objets tout rouillés et encombrants, mais bon. C'est sûrement la meilleure façon de voyager, au Canada.

– Prête pour notre première journée d'observation ? me demande Ophélie.

– Oh que oui ! Allons rencontrer ce cher monsieur avec ses chameaux !

– Elle a dit « chevaux ».

– Peu importe.



# Chapitre 19

« Scouic Scouic Scouic »

Ma bicyclette fait un bruit franchement agaçant chaque fois qu'elle termine un tour de roue. Nous marchons sans parler, toutes les deux prises dans nos pensées. J'espère que Trouloulou ne fait pas de bêtises. Mon père n'a pas beaucoup de talents avec les animaux, c'est probablement dû à son manque d'empathie.

Nous avons croisé de grosses boîtes avec quatre roues qui nous ont projeté plein de terre dans les cheveux tellement elles roulaient vite. Je me demande pourquoi la dame du camping ne nous a pas prêté un truc comme ça, nous serions déjà arrivées depuis des lustres.

Du côté gauche de la route, de grands espaces verts surplombent tout notre horizon. Même sur notre île, je ne crois pas avoir déjà vu un champ aussi immense.

– Ça doit être le bâtiment, là-bas ! me dit Ophélie d'une voix beaucoup trop forte pour moi.

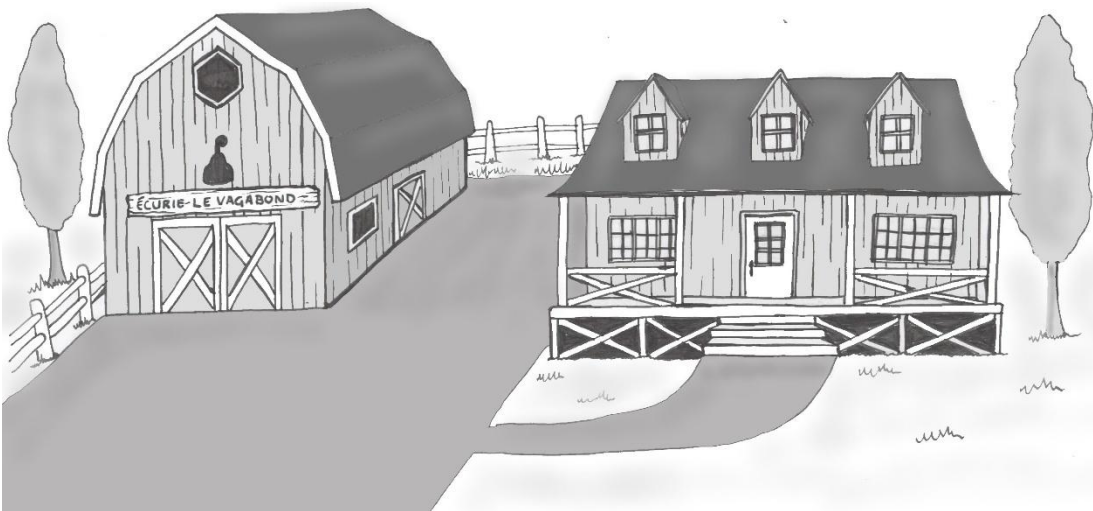
– Tu as failli me faire mourir de peur !

Elle rit comme une gamine. Par chance que je l'adore, cette fille.

– Je sens ça, en effet ! Une grande onde de stress est sortie des pores de ta peau en moins d'une seconde. C'était vraiment impressionnant !

– Je suis bien heureuse de t'avoir divertie, dans ce cas.

Ophée a raison. Une petite maison en bois avec un gigantesque bâtiment en arrière apparaît à notre droite. Après une quinzaine de minutes, nous sommes dans la cour, toujours à côté de nos bicyclettes qui ne nous ont servi à rien.



Une quinte de toux venant de derrière la maison nous attire. Plus nous avançons sur le terrain, plus l'air remplit nos narines d'une odeur désagréable. Un écriteau sur le vieux bâtiment indique : « Écurie le Vagabond ».

– C'est sûrement ici que sont les créatures dont la dame nous a parlé et, à moins qu'elles soient capables de tousser comme un humain, je parierais qu'Edmond s'y trouve également. Après toi, Rosa.

Je dépose ma bicyclette par terre et j'avance doucement vers l'entrée de l'écurie.

– Toc-toc-toc ! Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

– Je ne comprends pas, dis-je à mon amie. J'étais convaincue que le bruit de toux venait d'ici.

Elle hausse les épaules en déposant sa bicyclette à son tour. Au moment où elle fait un pas vers moi, le son se reproduit. Ça provient assurément de l'écurie, il n'y a aucun doute.

– OK, c'est assez le niaisage, je vais trouver Edmond.

J'entre dans le grand couloir en examinant rapidement les lieux. L'odeur est plus intense ici et de la saleté répugnante est collée sur le plancher et même sur quelques murs. De chaque côté de moi, des enclos vides avec leur porte ouverte me donnent froid dans le dos. Pourtant, nous sommes dans le milieu de l'avant-midi et la température est agréable. Au bout du couloir se trouve un agencement en T.

Pas « hanté », du calme ! Je veux dire « en T » parce qu'il y a un mur devant moi et un couloir de chaque côté.

Ophélie me suit quelques pas en arrière et si je me fie à sa grimace quand je me retourne, elle n'apprécie pas cet endroit.

Une fois rendue au bout du corridor, j'étire mon cou afin de regarder ce qui se cache de chaque côté. À gauche, rien du tout : un autre couloir semblable à celui que nous venons de traverser. À ma droite...

– Nom d'un chien, qui êtes-vous ?

Un homme est assis sur une chaise près du mur et tente vainement de calmer sa respiration.

Ophée arrive rapidement à mes côtés et s'approche du vieil homme.

– Bonjour. Je m'appelle Ophélie et voici mon amie Rose-Alice. Êtes-vous Edmond ?

L'homme nous regarde à tour de rôle et esquisse un léger sourire.

– C'est ma femme qui vous envoie, n'est-ce pas ?

Je m'approche à mon tour du monsieur afin de participer à la conversation.

– Si vous êtes bel et bien Edmond, alors oui. Comment avez-vous deviné ?

Cette fois, l'homme rit de bon cœur.

– Les casques que vous portez viennent du camping et je les ai depuis plus de 30 ans. Je les reconnaîtrai entre mille. Éloïse vous a raconté que j'étais seul et que j'avais besoin d'aide, c'est bien ça ?

– Oui, monsieur, dis-je. Ça nous ferait plaisir de vous accompagner dans vos tâches. Votre femme, Éloïse, a été très accommodante pour nous ce matin et nous voulons lui rendre la pareille.

Edmond ferme les yeux l'espace d'une seconde, avec un sourire franc sur le visage.

– Ça ne me surprend pas. Elle est toujours prête à prêter main-forte à son prochain.

Il secoue la tête afin de s'aider à revenir au moment présent.

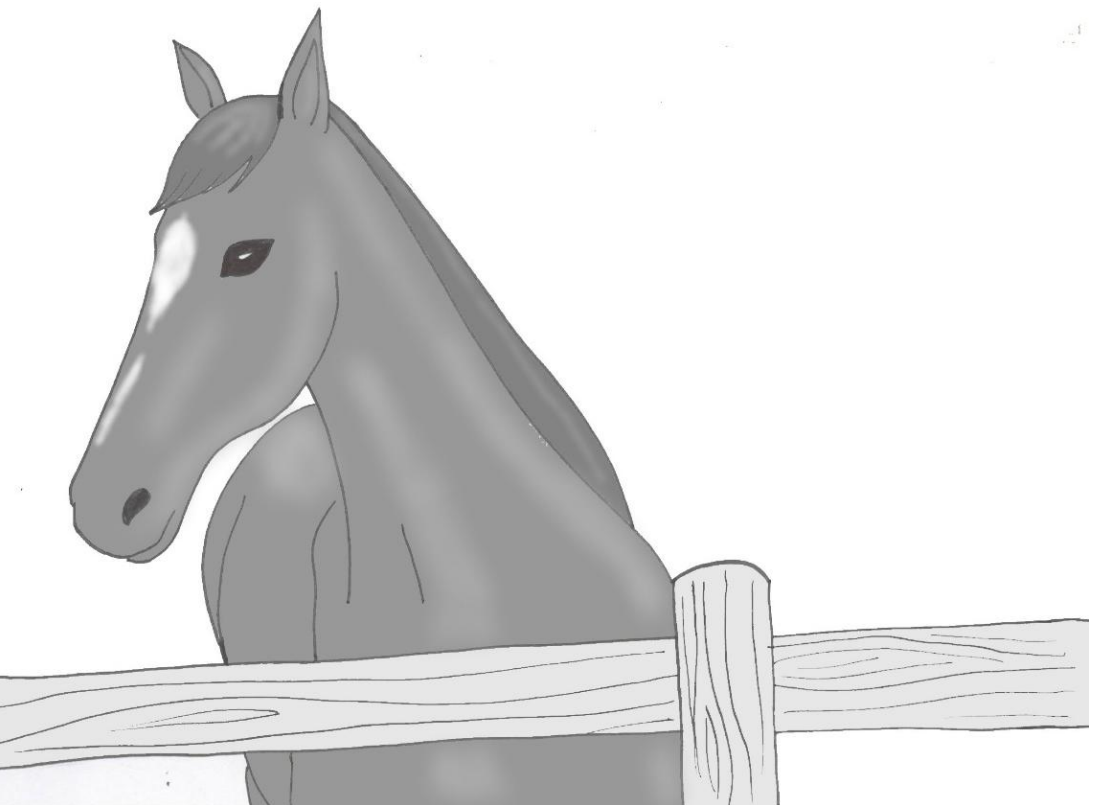
– Bon ! Je vous présente les grosses bêtes ?

## Chapitre 20

– Voici Bugatti. Elle pouvait courir très vite dans le temps, mais aujourd'hui elle ne fait que manger et dormir.

Nous nous approchons de la fenêtre de l'enclos situé juste derrière sa chaise. Au fond du local se trouve...

– Une licorne pas de corne !



J'ai parlé fort et Edmond a sursauté.

– Une licorne pas de corne ? C'est une drôle de façon d'appeler un cheval, mais en effet, tu as raison, gamine. Elle était magnifique, autrefois. Elle a quand même 28 ans, ma vieille Bugatti.

L'homme change de côté du couloir et nous ouvre la porte d'un autre enclos.

– Elle, c'est Béatrice. C'est la jument d'Éloïse. Elle est un peu moins âgée que sa voisine d'en face, mais elle est toujours malade. Elle a une santé fragile et elle mange de moins en moins.

« *C'est à cause de ma dent* », mentionne l'animal en levant les yeux au ciel, désespérée que personne ne la comprenne.

Un élan de joie me parcourt le corps. Je fais mon possible pour que ça ne paraisse pas, car on ne doit pas se réjouir d'un animal malade. J'aurais l'air étrange, tout de même.

Je n'en avais pas parlé à Ophée, mais la possibilité de perdre mon don me faisait énormément de peine. Comme Ophélie a gardé le sien, je me demandais

bien pourquoi je n'avais pas été capable de communiquer avec le cerbère à une tête, la veille. Il ne devait finalement pas être assez intelligent pour me répondre. Cette jument, comme l'a appelée le vieil homme, vient bel et bien de me parler.

Je détourne mon regard vers mon amie et elle me sourit tendrement. Elle a sûrement ressenti mon instant de bonheur intense et elle a assurément compris ce qu'il se passait.

– Monsieur Edmond, je pense qu'il faudrait appeler un médecin pour examiner Béatrice, dis-je à l'homme.

– Un médecin ? Tu veux parler d'un vétérinaire ? Bien sûr, il passe demain après-midi, justement. Ne vous en faites pas, petites, je prends soin de mes bêtes.

Il tousse encore un peu en se dirigeant vers l'enclos à sa droite.

– Voici Spirit, notre plus jeune. C'est un étalon de douze ans et nous l'avons sauvé d'une écurie bordélique il y a deux ans. Il est très craintif, mais il a un cœur en or quand il nous fait enfin confiance.

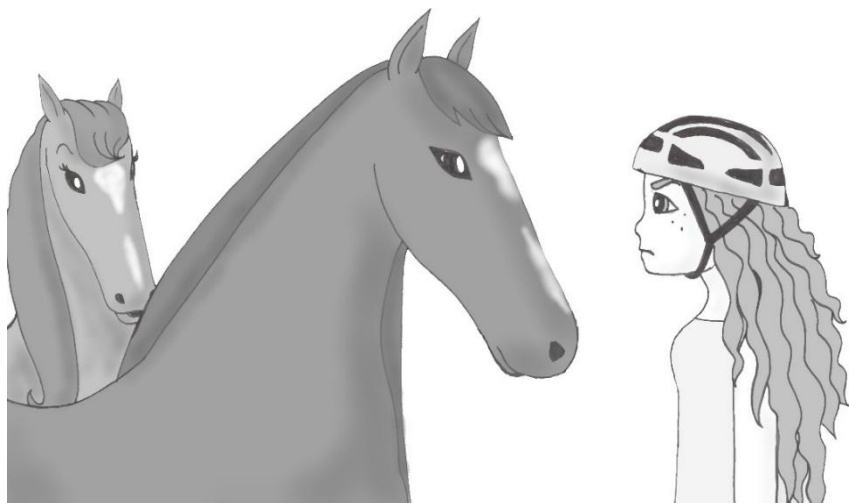
Nous nous dirigeons vers la fenêtre du local d'à côté et une grande tête surgit entre les barreaux au moment où Ophélie allait mettre la sienne au même endroit. Elle pousse un cri aigu qui fait reculer Spirit de plusieurs pas.

– Oh non, je suis désolée, Spirit ! je ne voulais pas te faire peur ! s'excuse maladroitement Ophélie en gardant la main sur son cœur qui palpite à un rythme effréné.

*« Garde tes excuses pour toi, petite bipède trop fouineuse. »*

Edmond est déjà parti vers la sortie et nous demande de le suivre pour le reste de la visite.

Je profite de son absence pour regarder Spirit directement dans les yeux avec mon air furieux.



– Surveille tes paroles, espèce de gros tas. Je côtoie un dragon qui mange des chevaux comme toi pour déjeuner. Tu es prévenu.

Bon. Je sais que c'est un mensonge, car Dérek fait attention aux oiseaux qu'il pourrait effrayer malgré lui.

L'important, c'est le regard d'incompréhension dans le regard de Spirit qui me remplit de satisfaction.

Ophélie aussi me regarde drôlement.

– Tu vas me raconter ça plus tard, j'espère ?  
– En résumé, j'ai menacé le cheval parce qu'il avait été impoli envers toi. Tout va bien. On y va ?

Ophélie enlève sa chemise qui lui donne chaud et la noue autour de sa taille.

– Je suis contente que ton don fonctionne bien ici, mais évite de traumatiser les chevaux d'Edmond. J'ai ressenti plein d'émotions étranges émanant de cet étalon, mais aucune ne se rapprochait de la joie.

– Je fais des efforts ! Au moins, lui, il n'a pas eu de coups de pied !

Elle me traite d'idiote pendant que nous nous dépêchons de retrouver le propriétaire des lieux.

# Chapitre 21

Edmond est dos à nous, près d'une clôture en bois qui a déjà connu de meilleurs jours. Nous allons le rejoindre en faisant exprès de frotter nos souliers par terre afin de ne pas le faire sursauter.

– Que pouvons-nous faire pour vous aider, monsieur ?

Évidemment, il sursaute. On ne peut pas dire qu'on n'aura pas essayé !

– Désolée, les jeunes, j'étais perdu dans mes pensées. Si vous le voulez bien, nous allons réparer la clôture. Les derniers hivers ont été durs et j'ai de moins en moins la force de la remettre à neuf. J'ai les planches et tout le matériel, mais ce sont mes articulations qui me quittent avec l'âge.

Par chance qu'il ne sait pas que j'ai 162 ans. Je me demande bien quel âge il a, lui. Il ressemble aux anciens qui ont près de 500 ans.



Nous lui laissons le temps de se débarrasser d'une autre quinte de toux avant de lui demander des instructions plus précises.

– Venez, mes petites, j'espère que vous êtes faites fortes ! Je vais vous montrer où sont les accessoires et nous apporterons ça dans une barrouette. Mon tracteur ne fonctionne plus depuis deux ans, malheureusement. Vous pouvez laisser vos casques de bicyclettes et les déposer par terre, vous n'en aurez pas besoin dans le pré. Nous les ramasserons tantôt.

Plusieurs heures passent et le soleil commence à entreprendre sa descente quand nous arrêtons. Quand je dis « nous », je parle d'Ophée et moi, car il y a une heure, Edmond s'est assis contre un poteau pour se reposer un instant et quand nous avons entendu les ronflements, nous avons décidé de continuer seules.

De toute façon, ce n'est pas bien difficile d'enlever les planches pourries et de les remplacer par des nouvelles. Le marteau commence à peser lourd dans mes mains et ma camarade a les avant-bras couverts de grafignes de bois.

– Tu sais, quand tu mentionnais qu'aujourd'hui nous allons découvrir ce continent, ce n'est pas tout à fait ça que j'avais en tête.

Bien qu'Edmond ait pensé à apporter des bouteilles d'eau dans la barrouette, nous n'avons rien mangé depuis notre petite collation de ce matin.

– Je sais, Ophée. Par contre, je suis rendue une championne du clouage de clou ! On ramasse les outils et on va réveiller Edmond. D'accord ?

– Oh oui ! dit-elle en essuyant du revers de la main la sueur qui coulait sur son front.



Mes cheveux roux collent à ma nuque et je vendrais mon âme pour croquer dans un fruit.

Le vieil homme s'excuse de s'être assoupi et contemple notre travail en hochant la tête de satisfaction. Les larmes aux yeux, il sourit doucement. Je pense que cette clôture le décourageait depuis longtemps et que nous avons enlevé ce poids de sur ses frêles épaules. Il commence à marcher vers la maison et nous le suivons à quelques pas derrière, avec la brouette pleine d'outils.

Je regarde Ophélie et elle aussi a les larmes aux yeux.

Je m'approche d'elle et lui murmure :

– Tu devrais peut-être apprendre à contrôler ton don. Ça t'épargnerait de tout ressentir comme ça.

– Tu ne comprends pas, Rosa. Il est tellement heureux.

Une fois de retour dans le stationnement, nous voyons Éloïse sortir d'une grosse boîte avec des roues.

– Bonsoir ! Oh ! Vous avez l'air épuisées. Edmond, que leur as-tu demandé de faire ?

L'homme montre les mains en signe d'innocence.

– Ne me blâme pas ! Nous avons commencé la réparation de la clôture et je pense que je me suis un tantinet assoupi. Quand elles sont venues me réveiller, la clôture était terminée. Elles sont travaillantes, ces jeunes femmes !

Elle nous regarde avec les yeux et la bouche grands ouverts.

– Vous avez terminé la clôture à vous deux ? À la chaleur qu'il faisait ? J'espère que vous vous êtes bien hydratées et que vous avez pensé à manger !

Le visage d'Edmond devient blême.

– Ne me dis pas qu'elles n'ont rien bu et rien mangé !

Son beau visage est crispé par la colère et la honte avant qu'elle ajoute rapidement :

– Vite, il faut rectifier ça.

– Ne vous en faites pas, madame Éloïse. Nous avons bu énormément. Cependant, nous avons une petite faim.

– Et atrocement envie de pipi, renchérit Ophélie.

La dame rigole en passant la main dans ses courts cheveux gris.

– Vous n'avez qu'à entrer, chères petites. Je vais aller serrer les matériaux dans l'écurie et je vous reviens aussitôt.

N'ayant même plus assez d'énergie pour rouspéter, nous suivons Edmond sans dire un mot.

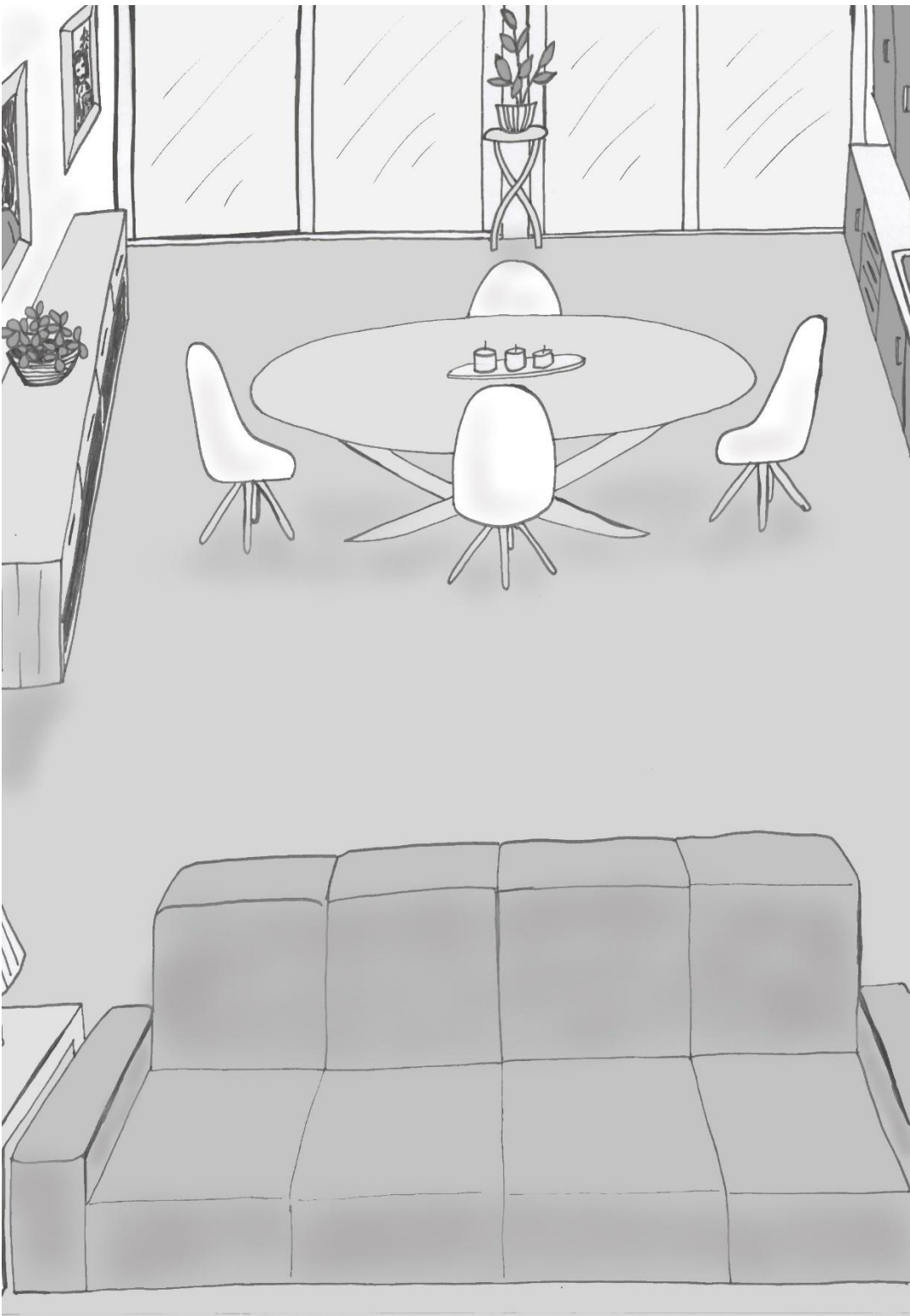


## Chapitre 22

La maison est magnifique. Trop meublée à mon goût, mais jolie.

Presque entièrement à aire ouverte, nous pouvons voir de n'importe où la cour arrière grâce à des vitrines surdimensionnées. Plusieurs cadres accrochés sur les murs représentent des gens au visage souriant et sympathique. Une femme d'environ 40 ans est photographiée fièrement devant un écriteau de camping.

– La salle de bain est par là, mes enfants. N'hésitez pas si vous avez besoin de quelque chose. Je vais vous faire réchauffer le ragoût que ma charmante épouse a concocté hier.



Pendant qu'Ophélie se dépêche d'aller soulager sa vessie, je me dirige vers la cuisine pour venir en aide à Edmond.

– Il y a longtemps que vous habitez ici ?

Je sais que c'est ennuyeux comme question, mais il fallait bien que je trouve quelque chose afin de rompre le silence.

– Éloïse et moi avons acheté cette demeure il y a un peu plus de 40 ans. Nous étions jeunes à l'époque et nous avions des rêves immenses. L'écurie était resplendissante et nous l'avons remplie de chevaux magnifiques. Nous étions souvent complets dans nos camps de vacances pour enfants. Les jeunes venaient passer deux semaines par été pour apprendre l'équitation et ils repartaient avec la tête remplie de souvenirs. La semaine d'après, un nouveau groupe arrivait et nous recommencions les mêmes étapes. J'adorais notre rythme de vie.

Une violente toux vient interrompre les pensées du vieil homme. Éloïse entre au même moment dans la maison.

– Assis-toi, espèce de tête de cochon ! Tu as eu une grosse journée. Qu'étais-tu en train de raconter ?

Une fois bien installé dans un fauteuil du salon, il pousse un soupir de soulagement.

– Je racontais à Rose-Alice comment se passaient les camps de vacances équestres, il y a quelques années.

Éloïse prépare les assiettes avant de les mettre une à une dans le four micro-onde. Ophélie revient de la salle de bain avec l'air serein sur le visage. La dame continue le récit de son mari comme si elle avait su où il était rendu dans son histoire.

– C'était de belles années. Je m'occupais du camping en même temps que du centre équestre. Les journées étaient chargées, mais tellement satisfaisantes. Ensuite, nous avons eu les enfants et je me suis consacrée à eux et au terrain de camping. Nous avons vendu quelques chevaux pour ne garder que Bugatti et Béatrice. Spirit était un achat non prévu, il y a 2 ans.

Je m'excuse et file à la salle de bain également. À mon retour, la table est mise et les assiettes fumantes nous attendent. Nous étions si concentrées dans notre réparation de clôture que nous n'avons pas vu la journée passer.

Nous nous assoyons l'une en face de l'autre et laissons les places aux extrémités aux propriétaires des lieux.

– Merci beaucoup de nous offrir à manger. Ne vous en faites pas, nous n'allons pas vous déranger bien longtemps. Nous repartons chercher nos sacs à dos et les bicyclettes, puis nous retournerons au camping.

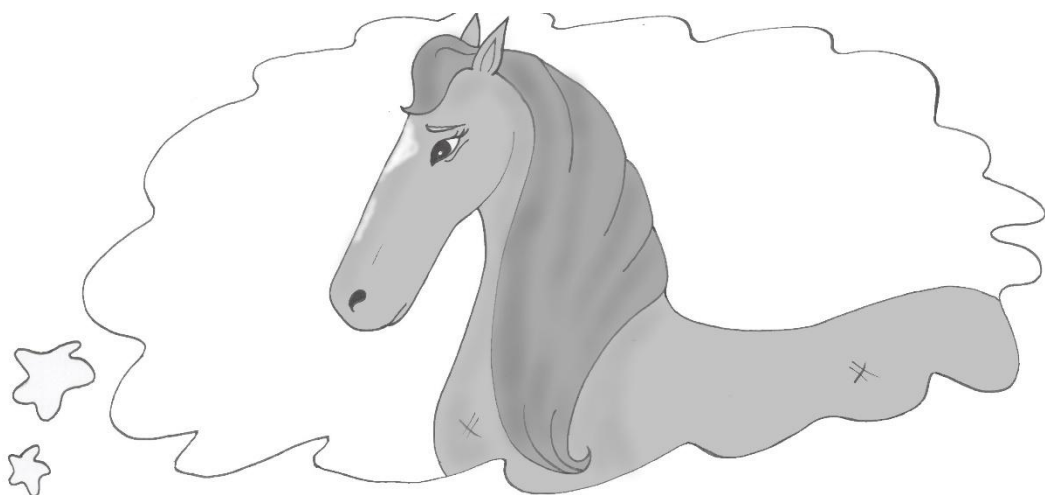
Éloïse me regarde comme si j'étais une extra-terrestre venue de l'espace. Nous venons de loin, mais pas tant que ça, quand même.

– Hors de question. Vous dormez ici cette nuit afin de vous reposer de votre grosse journée. Nous avons encore les chambres des enfants au sous-sol et vous pourrez aussi prendre une douche.

Ophélie et moi nous nous regardons l'espace d'un court instant et nous nous mettons d'accord d'un hochement de tête.

– Merci, nous l'apprécions beaucoup. J'avoue que j'aimerais bien être présente demain pour la visite du médecin de chevaux. J'ai hâte de voir comment il va examiner Béatrice pour lui venir en aide.

Je me rappelle très bien les mots de la jument :  
« *C'est à cause de ma dent* ».



– Oh, ça va sûrement finir de la même façon que d'habitude. Il ne va rien trouver, mais il nous vendra des antidouleurs qui lui feront du bien pendant quelques jours.

J'acquiesce de la tête en terminant les éléments comestibles de mon repas.

– Tu n'aimes pas la viande ? Je n'ai pas réussi la cuisson ? s'inquiète Éloïse.

Oups !

– Ce n'est pas ça, madame ! C'est seulement que je ne mange pas d'animaux. Mais je vous rassure, les patates et les carottes étaient délicieuses !

Si elle savait que je parle aux animaux, elle comprendrait mieux pourquoi je ne mange pas les êtres avec qui j'ai peut-être déjà eu une conversation.

– Je comprends parfaitement, pas de soucis. Et toi, Ophélie, tu as aimé ?

Mon amie se dépêche d'avaler sa bouchée pour répondre rapidement.

– Oh oui, c'était succulent ! Merci beaucoup.

Un sourire de satisfaction sur le visage, Éloïse se lève pour ramasser nos assiettes.

– Je vais vous montrer vos chambres et vous pourrez vous laver dans la salle de bain en bas. Vous verrez, le sous-sol est très confortable.

– Nous n'en doutons pas un seul instant.

Notre première journée sur ce continent s'achève et nous avons hâte de voir ce que demain nous réserve.

## Chapitre 23

Hier soir, Ophée et moi étions trop gênées pour demander comment nous servir de la douche. Mon amie s'est donc lavée à l'eau froide et moi, à l'eau très chaude. Sur l'île, nous nous lavons avec l'eau de pluie accumulée dans des chaudières afin de ne pas gaspiller nos réserves.

La nuit nous a fait un bien immense et c'est avec le doux hennissement des chevaux que nous nous sommes réveillées.

Nous nous habillons avec hâte et montons rapidement les marches vers l'étage du haut.

– Bon matin, jeunes filles. Vous avez faim ? J'ai préparé des crêpes, nous dit Edmond pour nous accueillir.

– On meurt de faim ! s'exclame Ophélie.

On s'assoit à la table en masquant une grimace de douleur. Les heures de réparation de clôture se font sentir dans nos muscles. On entame une

conversation pendant que notre hôte termine la cuisson.

– Éloïse n'est pas levée ?

L'homme rigole doucement en tournant sa crêpe.

– Elle est levée depuis plus de trois heures. Elle est allée nourrir les chevaux et elle est partie aider notre fille Laurence au camping. Je vous attendais pour que vous ne soyez pas seules à votre réveil. Avoir su que vous alliez vous lever aussi tard, j'aurais eu le temps de passer la tondeuse à gazon partout et peut-être même chez le voisin à un kilomètre par là-bas !

Il part à rire et une violente toux vient l'interrompre. Je me dépêche de le rejoindre dans la cuisine.

– Est-ce que vous vous sentez bien ? Vous devriez peut-être vous asseoir quelques instants.

Il balaie l'air de sa main afin de rejeter la proposition.

– Ne vous en faites pas, ce n'est qu'un vilain rhume qui ne veut pas me lâcher. À mon âge, nous

guérissons moins vite, mais je suis encore fait fort !  
Sauf peut-être pour préparer des crêpes. Celle-ci est tellement brûlée qu'elle mérite d'aller directement dans la poubelle.

Après avoir trop mangé et ramassé la table, nous sortons prendre l'air. J'adore le printemps, mais encore plus le début de l'été. La pelouse est verte et en santé.

Le soleil est presque à son plus haut et ses rayons se reflètent dans l'océan en suivant le rythme des vagues. Je me sens poétique, aujourd'hui.

– Wouhouuu Rosa ! La Terre appelle la Lune ! m'interpelle la voix de mon amie.

Je cligne des yeux rapidement et je vois Ophélie et Edmond qui me regardent d'un drôle d'air.

– Pardon, j'étais perdu loin dans ma tête. Vous disiez ?

– Rien d'important, on s'est seulement rendu compte que tu avais arrêté de marcher, me répond gentiment Edmond.

À l'instant où j'allais répliquer, un gigantesque toutou blanc arrive dans la cour en courant. Il fait des enjambées énormes et ses longs poils volent presque, tellement il arrive vite.



– Mais c'est quoi, cet animal ? questionne Ophélie en essayant de cacher sa peur.

Edmond aperçoit la bête et fait trois pas dans sa direction en ouvrant les bras.

– Mahée ! Tu es bien loin de chez toi ! Tu sais que ta maîtresse déteste quand tu t'enfuis comme ça.

Il essaie d'avoir l'air fâché, mais le sourire dans son visage démontre une grande joie.

– Viens, que je te présente ! Rose-Alice et Ophélie, voici Mahée, la montagne des Pyrénées de la voisine. Sa maison est très loin par là-bas, mais elle vient me rendre visite parfois.

Je m'approche de l'animal en gardant mes questions pour moi. Nous aurions l'air de vraies extra-terrestres si nous demandons ce qu'est cette bête. Ça ressemble au cerbère à une tête qui nous a jappé dessus il y a deux jours. Sauf que celui-ci a l'air davantage intelligent. Peut-être que je peux tenir une discussion avec lui sans avoir l'air de parler toute seule.

– Allo gros toutou ! Comment vas-tu ? Tu es magnifiquement gros !

*« Hé salut ! Je vais bien. Tu es qui, toi ? Et je ne suis pas grosse, je suis grande. »*

– Oh pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Le cerbère et Edmond me regardent avec le même air. Ophélie lève les yeux au ciel en se tapant le front avec sa main.

Bon. C'est raté pour la subtilité.

– Moi aussi, ma petite fille, je faisais semblant de parler avec les chiens. Ils nous donnent l'impression de comprendre tout ce que nous leur disons, alors c'est facile de se créer une conversation dans notre tête.

J'acquiesce du menton en reportant mon attention sur le chien, parce que c'est comme cela que ça s'appelle, apparemment.

*« Humaine, je sais que tu m'as compris et, bien que je trouve ça très embarrassant de te demander de l'aide, est-ce que tu peux agrandir un peu mon collier ? Avec tout mon sous-poil d'hiver qui n'est pas encore tombé, je me sens tellement serrée. »*

Je fais bien attention de ne pas répondre verbalement à Mahée et je m'approche davantage d'elle. Je me mets à lui caresser nonchalamment l'encolure et m'exclame d'une voix surprise :

– Oh ! Mais ton collier est trop serré, pauvre amour ! Attends, je vais t'arranger ça.

J'ajuste à la grandeur idéale et lui flatte le dessus de la tête avant de me relever.

*« Merci, jeune bipède. Ça fait réellement du bien. »*

– Ça m'a fait plaisir !

Je regarde par-dessus mon épaule et Edmond m'observe étrangement.

Oups, j'ai encore répondu à voix haute, on dirait bien.



## Chapitre 24

Une fois dans l'écurie « le Vagabond », l'odeur nous frappe à nouveau. Heureusement, ça semble déjà moins pire qu'hier. Il faut croire qu'on s'habitue à tout ! La montagne des Pyrénées est repartie vers chez elle, gambadant joyeusement dans l'herbe.

Rendu dans le deuxième corridor, celle où sont hébergés les chevaux, Edmond s'interroge.

– C'est curieux. Ça fait deux ans que ma chère épouse me demande d'engager quelqu'un pour refaire la clôture parce qu'elle avait si hâte de remettre les bêtes au pré. Ça m'étonne qu'elle ne l'ait pas fait ce matin.

Ophélie s'approche de la chaise berçante.

– Regardez, il y a une note ici.



Edmond prend le bout de papier et se met à lire. Tranquillement, il sourit et relis le message à voix haute.

« Bon matin, chères demoiselles. Ou plutôt, bonne avant-midi, tout dépendant de l'heure où vous aurez enfin émergé du sommeil. »

Ophélie et moi nous nous regardons avec un petit air gêné.

« Votre travail est magnifique, je n'ose pas imaginer à quel point vous devez être courbaturées ce matin. »

Un autre regard entre mon amie et moi. Elle pense à tout, cette dame.

« Je ne sais pas si vous avez déjà assisté à une envolée de chevaux. Des bêtes tellement heureuses qu'elles ont l'air de voler. »

Il faudrait vraiment qu'Éloïse rencontre un pégase ou un dragon, un de ces jours.

« Lorsque nous ouvrons les boxes de nos montures, ils savent où se rendre pour aller gambader à l'extérieur. Du moins, elles le savaient il y a un an et demi. Elles ne font plus que se dégourdir dans le manège intérieur depuis trop longtemps. Je vous laisse la joie d'assister à ce spectacle qui sera sans doute magnifique. Bonne journée à vous trois ! »

Nous regardons monsieur Edmond avec des points d'interrogation dans les yeux.

– Ça, c'est mon Éloïse toute crachée. C'est un immense cadeau qu'elle vous a fait ce matin. Êtes-vous prêtes ?

Les yeux bien ronds et silencieusement, nous faisons un timide « oui » de la tête.

– Je vais m'occuper de Spirit, car il est très fougueux, je ne voudrais pas qu'il vous renverse sur son passage. Ophélie, je te laisse la douce Béatrice et Rose-Alice, tu peux prendre Bugatti.

– D'accord, et nous ferons quoi, exactement ?

Edmond sourit tendrement.

– Comme l'a écrit mon épouse, ils sauront où aller. Simplement leur ouvrir la porte et ils trouveront leur chemin. Il faudra courir pour observer leur réaction. Donc, prêtes ?

Nous disons oui, cette fois avec davantage de conviction.

Nous approchons des portes des stalles des chevaux et quand le propriétaire nous donne le signal, nous les faisons coulisser toutes grandes.

Spirit est le premier à sortir, suivi rapidement par Béatrice et par Bugatti. Il trotte jusqu'à la grande ouverture qui mène directement dans le pré, tout bien clôturé.

Nous courons à leur suite - Edmond fait de son mieux - et écarquillons les yeux.



Le soleil sur leur pelage soyeux danse au rythme des muscles qui se réveillent. Les chevaux se mettent à courir dans l'herbe verte comme s'ils avaient rajeuni de 10 ans chacun. Peut-être même

20 ans, pour ce qui est de Bugatti. Ils courent ensemble comme s'ils étaient amis depuis leur naissance, malgré leur différence d'âge et de santé.

Je comprends ce qu'Éloïse a voulu décrire en parlant d'une envolée de chevaux. On dirait qu'ils flottent sur l'herbe tellement ils ont l'air légers, autant physiquement que mentalement.

Edmond n'essaie pas de cacher les larmes qui coulent sur ses joues. Il sourit et lui aussi semble avoir rajeuni. Je m'approche doucement et pose ma main sur son épaule.

– Je suis vraiment contente d'avoir pu vous aider avec votre clôture. Éloïse a bien fait de nous envoyer ici.

Ophélie, qui essuie ses larmes elle aussi, approuve de la tête. Elle a dû ressentir toute l'émotion d'Edmond et, sensible comme elle est, elle l'a accompagné dans sa joie, exactement comme hier.

## Chapitre 25

Comme nous avons déjeuné tard, nous ne sommes pas rentrés dîner. Nous sommes en train de nettoyer les boxes des chevaux quand le vétérinaire et son acolyte arrivent.

Le premier est assez âgé et a l'air d'avoir eu une avant-midi très chargée. Avec ses grosses bottes en caoutchouc, il traîne légèrement ses pieds sur le béton de l'écurie.

Son compagnon, beaucoup plus jeune, semble plus heureux d'être là.

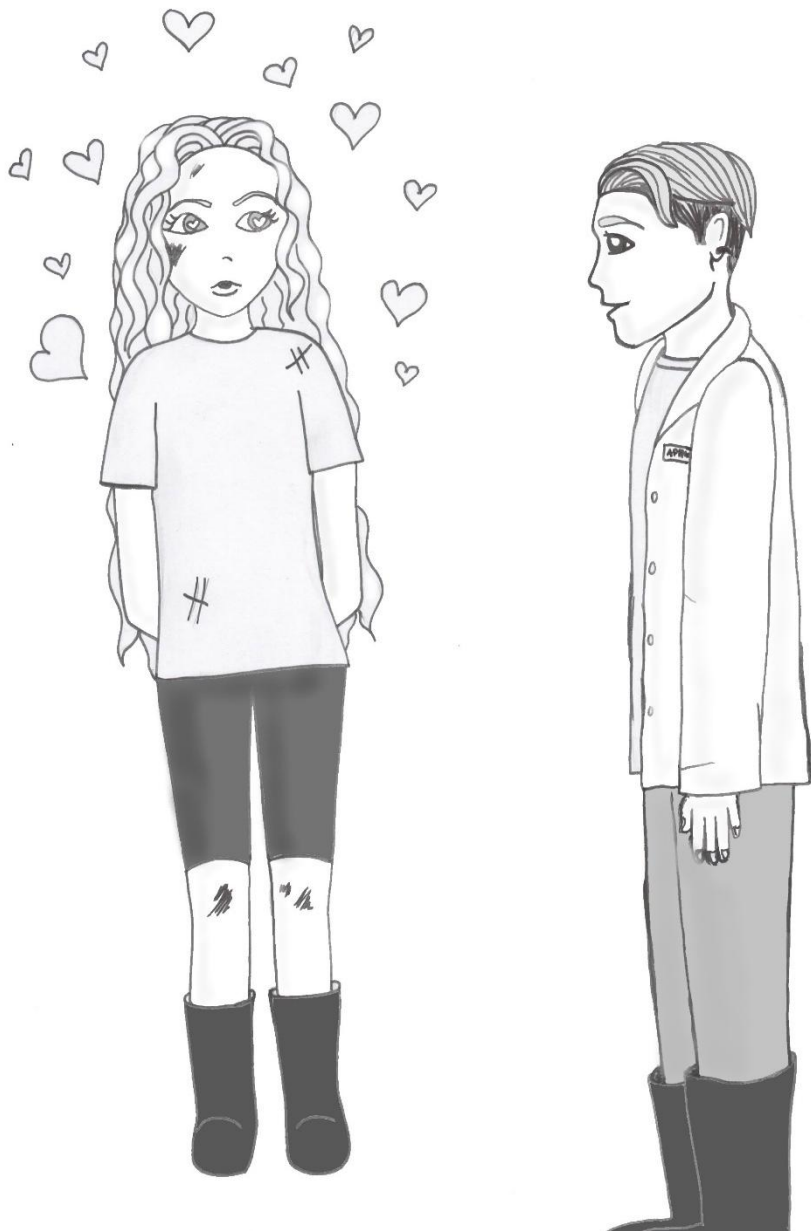
J'arrête d'espionner et je décide enfin de sortir de ma cachette. L'homme âgé semble surpris de me trouver là, mais se reprend rapidement.

– Bonjour, petite. J'ignorais qu'Edmond avait engagé des palefreniers. Savez-vous où nous pouvons le trouver ?

Ophélie choisit ce moment pour sortir du box de Béatrice.

– Je pense qu'il est dehors en train de brosser ses chevaux.

C'est à ce moment qu'elle le remarque.



Légèrement en retrait, le plus jeune homme remercie mon amie et ils sortent afin d'aller retrouver Edmond.

Ophélie n'a pas bougé. Elle n'a même pas songé à souhaiter une belle journée avec sa jolie voix ou même à faire onduler ses cheveux blonds sur ses épaules.

– Ophée ? Reviens sur Terre.

Elle se secoue légèrement et me regarde, horrifiée.

– De quoi j'avais l'air ! Je porte des vêtements très normaux, mes cheveux sont sales, puis j'empeste la sueur !

– Tu as aussi un peu de crotte sur la joue gauche.

– QUOI ?

– Je rigole, tu es charmante.

– ARRRG ! Tu m'énerves ! N'as-tu pas senti la connexion ? Il m'a regardé et c'est comme si l'univers entier s'était arrêté.

– Pourquoi ne vas-tu pas le retrouver, alors ?

– Hors de question. Je vais attendre une prochaine fois, quand je serai mieux préparée.

– Le vétérinaire ne passe sûrement pas ici tous les jours. Tu ne le reverras peut-être plus jamais. Il va falloir partir d'ici si on veut continuer d'explorer le monde.

Je retourne à ma tâche en laissant Ophélie réfléchir à la question. Je sais qu'elle a tendance à s'amouracher rapidement et elle est souvent blessée, car l'histoire d'amour ne se passe jamais comme elle l'aurait souhaité.

Des voix me sortent de ma réflexion et je quitte une nouvelle fois l'enclos pour voir ce qui se passe.

– Oh ! Ophée, je pense que tu n'auras pas le choix de rencontrer le jeune homme ! Ils reviennent par ici avec Edmond.

Mon amie lâche immédiatement la pelle et essaie de s'arranger le mieux qu'elle peut en vitesse. Je m'efforce de ne pas rigoler, mais c'est sans espoir.

– Arrête de rire ! me chuchote-t-elle. C'est peut-être l'homme de ma vie et j'ai l'air totalement ridicule !

Les messieurs entrent dans l'écurie par la grande porte menant sur le pré avec Béatrice tenue en laisse.

Je ne suis pas censée savoir qu'elle a mal à sa dent, je vais donc faire comme si je n'étais pas au courant et laisser le vétérinaire faire son travail. Si quelqu'un apprenait que je parle aux animaux, ça ferait un scandale.

Edmond attache sa jument avec une corde accrochée au mur, dans le corridor. Je vois Ophée, en face de moi, qui tente d'avoir l'air le plus naturel possible.

– Hé, les jeunes demoiselles, vous pouvez continuer à travailler. Je suis certain que mon cher ami Edmond ne vous paie pas pour vous reposer de même !

Le vétérinaire ricane et demande à son apprenti de lui donner la mallette.

– Jean-Charles, ces gentilles dames sont ici pour m'aider de leur propre gré. Elles peuvent prendre toutes les pauses qu'elles désirent. Où est passé ton savoir-vivre ?

Le vétérinaire hausse les épaules et crache sa gomme un peu plus loin, dans le foin.



– Hé ! C'est quoi votre problème ? Ce n'est pas parce que vous êtes médecin d'animaux que vous pouvez vous comporter en manticores bourru !

Oh là, là, Ophélie ! Elle a le respect et les bonnes manières ancrées très profondément en elle. C'était certain qu'elle n'allait pas pouvoir s'empêcher de réagir. Elle est tellement fâchée qu'elle ne remarque pas le regard rempli d'admiration que le jeune apprenti vétérinaire lui accorde.

– J'espère que vous allez ramasser votre gomme avant qu'un cheval ne la mange ou qu'elle colle en dessous de nos souliers !

Le dénommé Jean-Charles devient rouge de colère et s'apprête à répliquer lorsque son compagnon de travail sort un mouchoir de sa poche et va ramasser la gomme dans le foin.

– Je ne sais pas quel genre d'éducation vous avez eu, monsieur Bossé. Par contre, malgré mon jeune âge, je sais me comporter en public. Je suis obligé de vous suivre pendant un mois complet afin de réussir mon stage, mais sachez que votre attitude me déplaît.

Le vétérinaire, complètement fou de rage, quitte l'écurie en criant :

– Tu n'as qu'à l'examiner seul, cette vieille jument inutile. Tu viendras me rejoindre dans le camion quand tu l'auras miraculeusement sauvée, toi qui es si poli !

Bon. Ça, c'était gênant !

## Chapitre 26

– OK, ça, c'était du gros n'importe quoi. Je suis désolé, je n'aurais pas dû lui parler comme ça ici, ce n'était pas approprié. C'est seulement que ça fait deux semaines que je dois supporter cet homme et je suis à bout. Je m'appelle Thomas, en passant. J'en suis à ma dernière année d'études en médecine vétérinaire.

Personne ne sait quoi répondre face au malaise toujours présent dans la pièce. Edmond s'avance vers le jeune vétérinaire en lui présentant sa main.

– Enchanté, je m'appelle Edmond. Bienvenu dans l'écurie « le Vagabond ». J'imagine que tu es apte à examiner ma jument qui est tout sauf inutile, soit dit en passant.

Thomas rigole gentiment en serrant la main du propriétaire des lieux.

– Avec grand plaisir, monsieur. Docteur Bossé m'a raconté, en chemin, l'histoire de Béatrice. Il paraît qu'elle ne s'alimente pas très bien et qu'il a

fait plusieurs tests, mais que rien n'a été concluant. Il ne sait pas ce qu'elle a et il m'a dit qu'au pire, nous aurons juste à vous vendre des antidouleurs en attendant que la crise passe.

Edmond serre les dents de colère et, comme il s'apprête à expliquer son point de vue, une violente toux vient l'interrompre. Ophélie prend le relais de la conversation.

– Désolée, Thomas. Je suis certaine que vous n'êtes pas d'accord avec le vieux médecin grincheux, n'est-ce pas ? Vous allez réellement aider Béatrice ?

– Oui, absolument ! Je n'ai pas fait toutes ces études pour prescrire n'importe quoi. Je veux réellement soigner les animaux que je rencontre, chère... hum...

– Ophélie.

– Chère Ophélie.

Mon amie est rouge comme une tomate et recule de quelques pas afin de caresser l'encolure de la jument et pour se cacher derrière sa crinière.

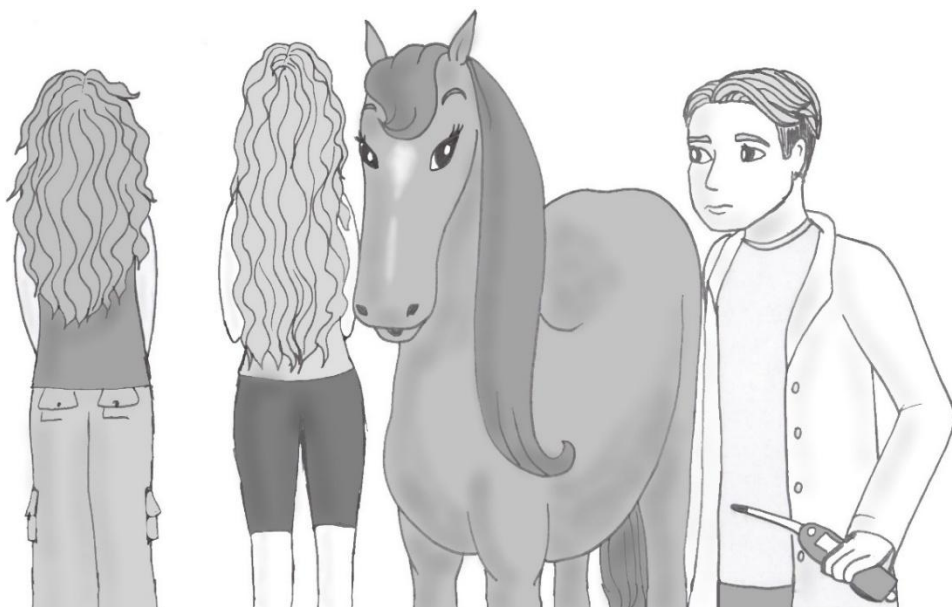
Thomas sort la trousse de vétérinaire et commence par s'emparer d'un thermomètre rectal.

« Oh non, pas ça. C'est toujours très gênant... »

Je me retiens de rire de la remarque de Béatrice. C'est vrai que la prise de température sous la queue en public ne doit pas être très réjouissante.

Je fais semblant de m'intéresser à autre chose et, étrangement, Ophélie aussi se retourne. Je pense qu'elle a senti le malaise de la jument et elle a compris de quoi il s'agissait.

– Sa température est de 39,2 degrés Celsius. Elle fait de la fièvre, ce qui démontre que son corps combat une infection.



L'apprenti vétérinaire commence à palper son abdomen, à la recherche de je ne sais quoi.

*« Pourquoi tu ne lui expliques pas que j'ai mal dans la gueule, on sauverait un temps fou. »*

Cette jument brillante a dû capter mon monologue avec Spirit et elle a compris que je saisis ses paroles.

Je lui murmure très bas que je ne peux pas en levant mes mains en signe d'impuissance.

– Oh ! Quand j'ai appuyé sur son gros intestin, elle a henni. C'est probablement un signe de douleur.

Béatrice et moi échangeons un regard de consternation. Je pose mon index sur ma bouche afin de lui dire de se taire.

Thomas continue son examen en palpant toutes les parties du corps de la jument, en passant même par les sabots. Il termine son examen par ses oreilles, ses yeux puis enfin, sa gueule.

Il regarde chacune des dents d'en avant et tape sur chacune d'elles avec un drôle d'outil. Il répète la

même chose avec les dents du haut, mais il a de la difficulté à atteindre les dents du fond. Il semble nerveux : chaque fois que Béatrice bouge ses lèvres, il retire ses doigts rapidement.

Je dois faire quelque chose. Malgré toutes les bonnes intentions de l'apprenti vétérinaire, il ne trouvera jamais le problème.

– Il faut que tu ouvres la gueule plus grande et que tu arrêtes de bouger, Béatrice.

Thomas me regarde d'une drôle de manière.

– Tu sais que ta phrase comportait trop de mots pour qu'un cheval, aussi intelligent soit-il, puisse comprendre ta demande ? Mais j'apprécie tout de même ton aide. Je fais mon possible avec le peu d'expérience que j'ai.

Quand l'apprenti vétérinaire se retourne vers la jument, sa gueule est ouverte tellement grande qu'il fait un pas vers l'arrière. Immobile, elle attend patiemment son examen en profondeur.



## Chapitre 27

– Je ne vois rien du tout et elle ne réagit pas quand je touche ses dents. Habituellement, dans le cas d'un abcès, le cheval essaierait de me croquer un doigt ou de me donner un violent coup de tête. Ça me prendrait un ouvre-gueule pour mieux voir, mais il est resté dans le camion.

Bon, je me lance. On ne va pas rester figés là tout l'après-midi.

– Est-ce que je peux regarder ?

Thomas se tourne vers monsieur Edmond afin d'avoir son autorisation.

– Oh ! Elle peut faire ce qu'elle veut, elle est assez grande pour prendre ses décisions elle-même, ricane Edmond.

Le stagiaire me fait de la place et je m'approche de la jument. Elle ferme la gueule afin de me chuchoter quelques mots :

*« Petite bipède, regarde au fond, du côté de la jeune fille. C'est de là que vient la douleur. N'aie pas peur, je ne bougerai pas. »*

Bon. Au fond, du côté d'Ophélie. Courage, Rosa.

– Je peux emprunter votre lampe de poche ?

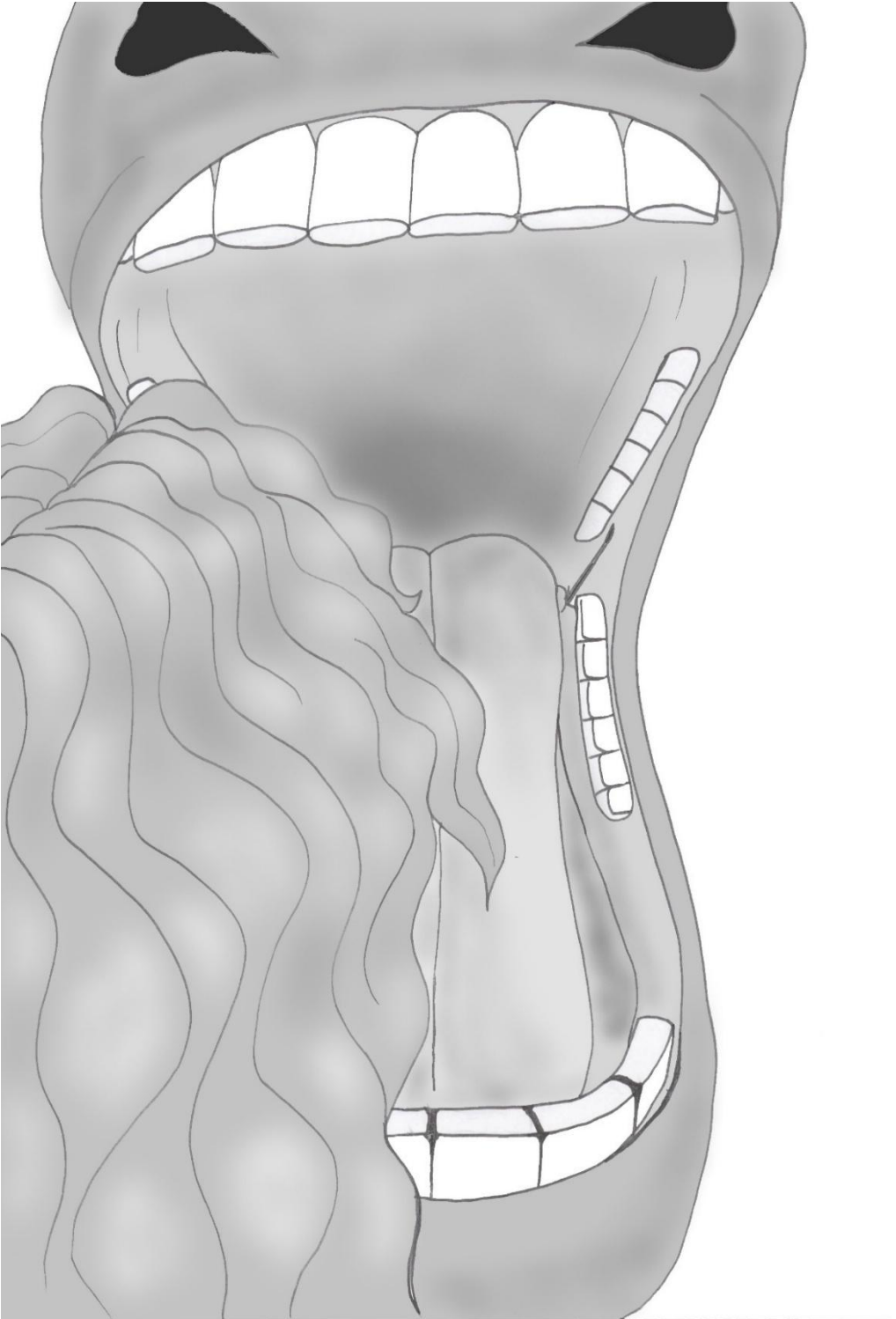
Thomas me la tend en souriant.

En étirant le plus possible sa joue vers l'extérieur, j'arrive à envoyer le faisceau lumineux jusqu'à ses prémolaires du côté gauche. Je sens le regard des trois personnes près de moi, mais j'essaie de faire comme si ça ne me stressait pas.

Je repère enfin ce qui cause de la douleur à Béatrice. C'est tout baveux, ça glisse entre mes doigts.

– Quelqu'un aurait une paire de pinces ?

Thomas me tend un genre de ciseau aux bouts plats et je retourne mettre ma face dans la gueule de Béatrice. Ça ne sent pas très bon, là-dedans.



J'agrippe le petit bout de fil métallique et je tire doucement pour le retirer de la gencive. Béatrice fait un léger sursaut et moi je passe près de faire une crise de cœur. En ce moment, ça ne paraît pas du tout que je côtoie des dragons et des manticores régulièrement tellement je suis nerveuse.

Je montre ma trouvaille à monsieur Edmond et il prend l'outil dans sa main.

– Une tige de métal. Je me demande bien où elle a pu trouver ça. Ça veut dire que depuis toutes ces semaines, c'est ça qui était coincé dans sa gueule.

Béatrice passe sa langue sur tous les côtés de ses lèvres et semble beaucoup plus détendue.

– C'était coincé entre deux dents ? me demande Thomas.

– Non, c'était piqué dans la gencive et quand je l'ai retiré, j'ai cru voir un peu de sang en sortir.

– C'est ça qui explique sa haute température et sa perte d'appétit. Ça devait être terriblement douloureux. Je vais retrouver le docteur Bossé dans sa voiture et lui expliquer la situation. Il va probablement vous prescrire des antibiotiques afin

de guérir l'infection de sa gencive et soulager cette belle bête. Je reviens dans quelques minutes. Beau travail, en passant !

Il ramasse ses outils, puis quitte l'écurie afin d'aller parler au grincheux.

– Mais comment as-tu fait ça ?

Monsieur Edmond est à la fois estomaqué et heureux de la tournure des événements.

Je hausse les épaules en lui parlant d'instinct féminin ou quelque chose dans le genre. Ophélie essaie de ne pas rire et détache la jument.

*« Merci, jeune bipède. Je ne sais pas encore combien de temps j'aurais eu ce truc coincé dans ma gueule si tu ne m'avais pas aidée. »*

Elle approche sa grosse tête de moi et la pose sur mon épaule, de manière à me faire un énorme câlin.

Concentre-toi un peu, Rosa. Tu ne vas pas pleurer, tout de même ! Je caresse son encolure, puis elle part vers la sortie en trottant joyeusement.



En la suivant des yeux, je remarque Spirit qui me dévisage d'un œil malicieux. Depuis quand il nous observe, celui-là ? Décidément, cet étalon mal élevé m'embête.

Thomas revient avec les médicaments, Spirit en profite pour partir dans le pré avant que j'aie le questionner. Ce sera pour une prochaine fois, gros canasson !



## Chapitre 28

Nous terminons de nettoyer les boxes quand Éloïse arrive. Elle rayonne, cette femme. En plus, elle a la capacité de donner du bonheur à ceux qu'elle côtoie. Ça pourrait être un don, si elle habitait sur notre île.

– Wow, ça fait longtemps que les locaux des chevaux n'ont pas été aussi propres ! Vous n'avez pas chômé encore aujourd'hui, mesdames !

Elle cherche Edmond du regard comme s'il pouvait être caché derrière une botte de foin.

– Où est mon cher mari ?

– Il est entré à la maison pour se reposer. Son rhume le fait tousser de plus en plus et on lui a proposé d'aller s'étendre.

Éloïse regarde ses souliers et joue avec ses mains.

Ophélie échappe sa brosse à récurer par terre en lâchant un petit cri d'empathie.

Est-ce que j'ai raté quelque chose ?

– Son rhume... Je vois. Merci mesdames. Vous venez manger avec nous ? Ma fille est revenue du camping avec moi. Je vais vous la présenter.

Nous hochons la tête et finissons de ranger notre matériel en vitesse, mais elle est déjà partie.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es toute blême.

Ophée a le regard perdu dans les nuages et semble bien loin dans ses pensées. Elle se penche afin de ramasser la brosse qu'elle a échappée et me répond :

– Je suis certaine qu'Edmond n'a pas un rhume. Je ne sais pas ce qu'il a, mais il ne nous a pas dit la vérité. La boule de tristesse qui a enseveli Éloïse était tellement intense que je parierais que c'est une maladie plus grave.

– Oh !

Nous marchons vers la maison sans échanger la moindre parole, toutes les deux trop perdues dans nos pensées.

À l'intérieur, Edmond est en grande conversation avec sa femme et sa fille à propos de la visite du vétérinaire.

– Ah ! Tiens ! Quand on parle du loup !

La fille d'Éloïse se retourne vers nous avec un regard suspicieux.

– Rose-Alice et Ophélie, voici ma fille, Laurence. C'est à elle qu'appartient le camping. Elle a accepté de prendre les rênes quand, de mon côté, j'ai pris ma retraite.

– Ma mère a pris sa retraite de gestionnaire, mais elle ne peut s'empêcher de passer ses journées d'été sur le terrain, dit-elle avec un demi-sourire. Salut, les filles.

Elle s'approche de nous afin qu'on se serre la main. Je la trouve froide et distante, tout le contraire de sa mère.

– Comme ça, tu as réussi à trouver le problème de Béatrice alors que le vétérinaire avait fait sans succès plusieurs examens avant toi. C'est quoi, ton secret ?

Ophée m'observe et attend patiemment que je me sorte de cette situation. Merci de ton aide.



- Aucun secret, seulement de la chance.

Moment de silence.

- Vous venez à la table ou vous allez rester plantés là comme des piquets ?

Fiou ! Merci Éloïse !

Le repas est succulent. Il y a plus de légumes dans mon assiette pour compenser l'absence de saucisse. J'observe Ophélie, assise à ma droite, en grande conversation à propos d'une recette apprise de sa grand-mère. Je vois bien qu'elle est dans son élément, entourée de gens qui la regardent et s'intéressent vraiment à ce qu'elle dit. Ça fait longtemps que je ne l'avais pas vue sourire comme ça. Peut-être que le souvenir du beau Thomas y joue pour quelque chose.

Je vide mon assiette et je vais la porter dans l'évier.

- Est-ce que je peux retourner à l'écurie, s'il vous plaît ? J'aimerais voir comment se sent Béatrice avec sa première dose d'antibiotique.

Laurence me jette un drôle de regard, mais se retient de commenter.

– Bien sûr, ma belle fille. Fais comme chez toi, me répond Éloïse.

Je leur souris, j'enfile rapidement mes souliers, puis je quitte la maison.

## Chapitre 29

L'air frais me fait aussitôt du bien. Je n'arrive pas à comprendre comment je me sens. Toute la joie et l'amour qu'il y avait autour de cette table, je l'ai perçue même si je ne possède pas le don d'Ophélie.

Ça m'a ramené 102 ans en arrière, lorsque nous mangions tous ensemble, mes parents et moi. Même si ma mère semblait heureuse, je savais au fond de moi qu'elle n'était pas à sa place. Elle m'a déjà confié qu'elle aurait tellement voulu avoir un don, mais elle faisait partie de la majorité de la population qui n'en a pas.

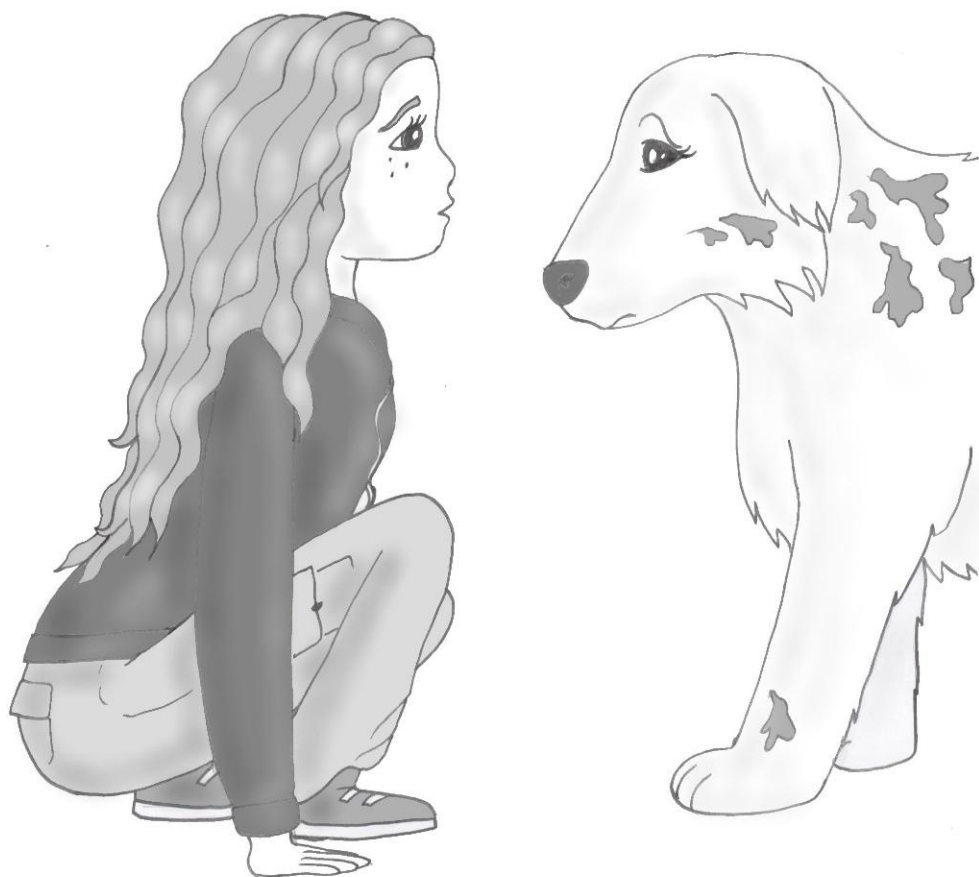
Je me rappelle lui avoir dit qu'elle n'avait besoin d'aucun pouvoir, car elle était parfaite comme elle était. Je n'avais que 40 ans lorsqu'elle m'a avoué cette déception. J'étais très jeune et je n'aurais pas pu comprendre à ce moment-là à quel point elle avait de la peine.

Je tourne inconsciemment sa bague dans mon doigt en marchant vers l'écurie.

Mahée, la montagne des Pyrénées de la voisine, vient me sortir de ma réflexion en me barrant la route.

*« Tiens, tiens, si ce n'est pas la petite humaine qui comprend ce que je dis ! C'est vraiment un adon que nous nous retrouvions ! »*

Je lève les yeux au ciel.



– Mahée, avoue que tu étais cachée derrière un des arbres fruitiers là-bas et que tu attendais en espérant que je sorte.

Le gros chien blanc regarde en direction de sa cachette et sa queue prend une position soumise.

*« Ne me dis pas que tu lis aussi dans les pensées ? »*

– Non, j'ai seulement un bon sens de l'observation. Tu t'es couchée sur des fruits tombés par terre. Ton poil est recouvert de jus rouge.

La queue de Mahée reprend aussitôt sa position en demi-cercle sur son dos

*« Oh, génial ! Mon poil va goûter la framboise ! »*

Elle se couche et commence à se lécher.

Quel animal étrange !

Je poursuis ma route vers l'entrée de l'écurie en espérant qu'elle ne me suive pas. Le soleil commence à peine sa descente vers l'océan et la température est encore parfaite. Je parcours les couloirs de ciment, puis j'arrive enfin à la grande porte menant directement au pré.

Je vois au loin Béatrice et Bugatti en train de brouter de l'herbe, tandis que Spirit marche en suivant la clôture. Dès qu'il m'entend, il lève sa grosse tête de bougon et me lance un regard de profond agacement. Il se retourne ensuite pour m'offrir la vue de ses grosses fesses. Quel cheval déplaisant !

Je suis bien contente de voir Béatrice en train de manger. Je prends une poignée d'avoine dans un bac près de la clôture et marche en leur direction en évitant les tas de crottes. Sur l'île, les animaux vont faire leurs besoins dans la forêt ou à l'abri des regards. Les bêtes ici ne semblent aucunement gênées de laisser leur cadeau qui pue un peu partout. Un peu de savoir-vivre, s'il vous plaît !

Quand Béatrice lève la tête et m'aperçoit, elle vient me rejoindre au trot.

« *Bonsoir, jeune humaine ! Qu'est-ce que je sens, dans ta main ?* »

– C'est de l'avoine. J'en ai pris pour toi, tu en veux ?

La jument fait de longs mouvements de haut en bas avec son encolure.

*« Bien sûr que j'en veux ! Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas pu en mâcher ! »*

Je tends la main et elle vient délicatement chercher la nourriture avec ses lèvres. Quand elle a terminé, elle se couche dans l'herbe. Bugatti vient nous rejoindre et elle se couche également. Zut, j'aurais dû apporter plus d'avoine.

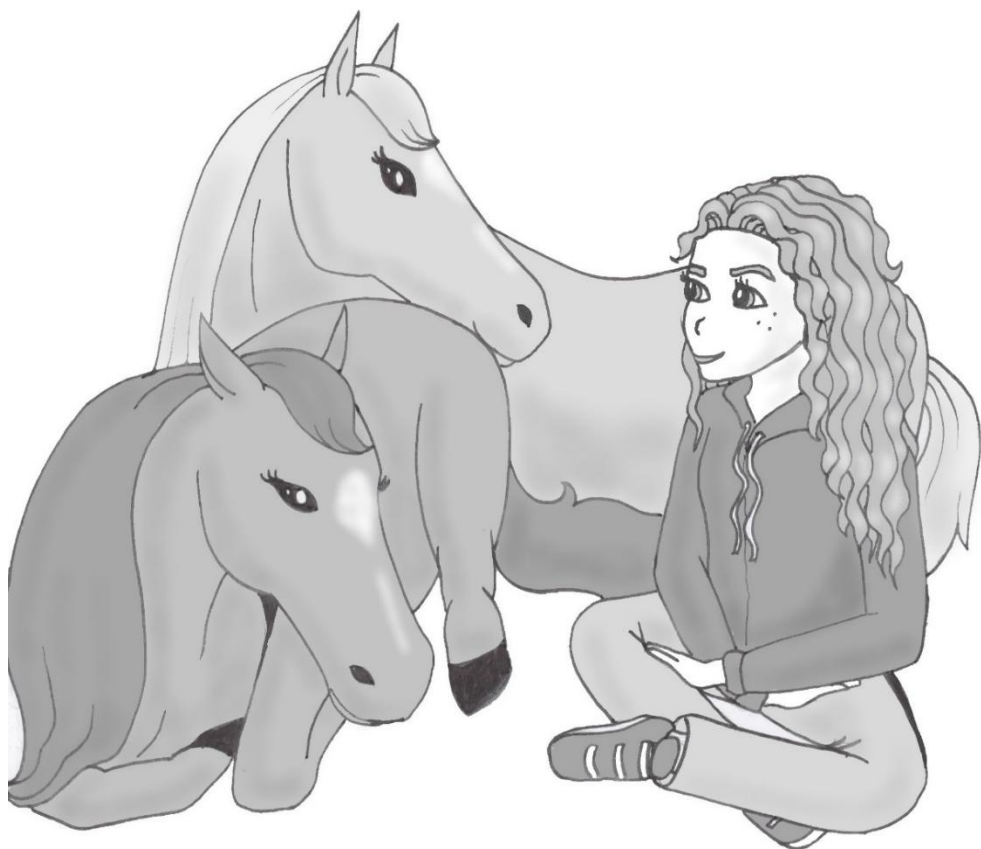
*« Tu viens t'allonger ? Il n'y a pas de danger, Spirit s'occupe de monter la garde, me dit la vieille jument. »*

Je lève le regard vers l'étalon, toujours en train de marcher le long de la clôture. La garde contre quoi ? Il n'est pas censé y avoir de dragons par ici ! Bref, je ne pose pas de questions pour ne pas paraître étrange, puis je m'assois en tailleur en face d'elle.

– Tu as l'air beaucoup mieux déjà. Je ne sais pas quel médicament le vétérinaire t'a donné, mais ça a l'air de bien fonctionner !

*« C'est surtout le fait d'avoir enlevé la broche qui me soulage autant. Jamais je ne pourrais assez te remercier, Rose-Alice. »*

Je lui caresse le front pour lui signifier qu'il n'y avait pas de quoi. Mon regard se porte de nouveau vers le grand étalon noir. Il broute l'herbe tout en restant vigilant. Ses oreilles se tournent continuellement vers le moindre bruit suspect.



*« Ne t'en fais pas, il n'aime pas beaucoup les humains. Ce n'est pas contre toi. »*

Je n'avais pas remarqué que Béatrice avait suivi mon regard. Un peu gênée que la jument ait lu autant facilement mes pensées, je réponds bêtement :

– Je ne lui ai rien fait. Monsieur Edmond mentionne qu'il provient d'un élevage pas éthique, mais je ne suis pas comme ses anciens propriétaires.

La jument sourit en me regardant. On dirait qu'elle lit dans le fond de mon âme, c'est un peu épouvantant.

*« J'ai bien l'impression qu'il n'y a aucune humaine comme toi, Rose-Alice. Alors, raconte-moi, d'où viens-tu ? Ton odeur ne me rappelle rien que j'ai déjà senti. »*

Encore cette question ! Je suis dans le pétrin.



## Chapitre 30

On dirait que les secondes durent des heures lorsqu'elle m'observe comme ça. Je me lève d'un bond en prétextant un mal de tête qui commence à se manifester. De toute façon, ce n'est pas tout à fait faux. Béatrice me souhaite une belle soirée, puis je quitte le pré d'un pas rapide. J'avoue, ce n'était pas très poli de ma part.

J'aperçois Ophélie assise sur un banc près de l'océan, derrière la maison. Je m'approche doucement d'elle, même si je sais qu'elle m'a senti arriver bien avant qu'elle m'entende. Le soleil est plus bas et le son des vagues me calme.

– Tu es troublée, Rosa. Assis-toi et raconte.

J'adore Ophélie pour sa façon d'être sérieuse quand vient le moment.

– C'est Spirit qui me trouble. Sur l'île, quand je visitais les villages voisins et que les animaux se rendaient compte que mon don était de les comprendre, ils se dépêchaient de venir me parler.

Certains pour que je transmette un message à leur propriétaire, d'autres pour que je les aide à gratter un endroit sur leur corps qu'ils n'arrivaient pas à atteindre. Je parlais avec Béatrice, tout à l'heure, et Bugatti est venue nous rejoindre. Spirit est resté au loin et il me lançait des regards noirs.

Ophélie n'a pas quitté l'océan des yeux pendant mon explication. Dans ces moments-là, elle paraît vraiment avoir 160 ans.

– Il y a dans Spirit une âme perturbée par beaucoup de douleurs. Ce n'est pas seulement des souvenirs affreux, mais aussi de l'inquiétude. Je ressens chez lui une frustration qui date de plusieurs années. Du moins, c'est ce que j'ai perçu les rares fois où j'étais près de lui.

– Hum.

Quelques minutes passent sans qu'on ne rajoute autre chose. Je fais tourner la bague de ma mère dans mon doigt, un geste que je répète à l'occasion lorsque je suis songeuse.

– Tu as aimé la rencontre avec l'aide-vétérinaire, hein ?

Ophélie rigole doucement en glissant la main dans ses longs cheveux blonds.

– J'avoue qu'il a quelque chose de spécial. Sa passion pour les animaux est combinée avec un respect immense pour tout ce qui est vivant. Et je dois dire qu'il n'est pas laid, termine-t-elle avec un petit sourire.



– Il est beaucoup trop jeune pour toi, espèce de vieille centenaire !

Nous rions de bon cœur, toujours en regardant l'horizon.

– Comment tu penses que ça se passe, à la maison ?

Je réfléchis quelques secondes afin de trouver les mots qui ne blesseront pas mon amie.

– C'est certain que notre départ a semé un léger vent de panique, puisque les anciens n'étaient pas au courant et qu'ils détestent les surprises. Nous sommes parties depuis trois jours et je suis prête à gager qu'ils ne parlent déjà plus de nous.

– C'est tout ? Moi, je suis déçue qu'Aby ne puisse plus nous parler. Même si nous ne pouvions pas lui répondre, j'aurais aimé avoir des nouvelles de la maison. Tu n'es pas inquiète des représailles ?

– Non. Je suis plutôt inquiète pour Touloulou. C'est mon père qui s'en occupe, alors crois-moi, il y a de quoi s'inquiéter !

Nous rions, encore. Je suis réellement contente qu'elle m'ait accompagnée pour ce voyage.

– Je sais que tu penses à quitter cette famille. Quelles sont les prochaines étapes de ton plan ?

Cette fois, mon amie me regarde et je fixe mes yeux dans les siens. Elle me fait sa proposition :

– Il faudrait commencer par rapporter les bicyclettes au camping, à madame Laurence. Même si ce sont des objets vraiment inutiles, il faut lui remettre. Ensuite, nous pourrions poursuivre notre chemin à pied vers l'autre côté du camping. Qu'en penses-tu ?

Je hoche la tête doucement, perdue dans mes pensées.

– Ça me va. Nous rentrons ?

– Oui, il commence à faire plus frais et ces bestioles volantes sont absolument irritables.

Ophélie fait de grands mouvements des mains pour éloigner les faiseurs de troubles. La voiture de Laurence est partie, ce qui me soulage. Je ne saurais pas expliquer pourquoi, mais elle semble nous trouver suspectes et son ton est froid envers nous. Bref, elle est partie.



Une fois dans la maison, Éloïse nous accueille avec son éternel sourire en chuchotant :

– Bonsoir, mesdames. Edmond s'est endormi après le repas. Si vous voulez, vous pouvez me laisser vos vêtements sales. Je les laverai pendant que vous vous reposerez.

– Merci beaucoup, Éloïse. J'avoue que ça tombe bien, puisque nous pensons partir demain vers le camping. Ensuite, notre aventure se poursuivra vers d'autres destinations. Merci de nous avoir accueillies de si bon cœur.

Toute surprise, Éloïse s'exclame que nous pouvons rester encore. Elle insiste en prétextant que j'ai trouvé le problème de sa jument et qu'elle aimerait me remercier en nous préparant plein de repas. Je refuse poliment.

– Ne vous en faites pas, nous nous recroiserons peut-être. Nous profiterons de votre hospitalité encore cette nuit et nous déjeunerons avec vous, mais nous partirons ensuite.

Elle retrouve sa bonne humeur contagieuse.

– Je comprends. Quand j'avais votre âge, j'avais également le goût de l'aventure et rien ne pouvait m'arrêter.

Ophélie et moi nous jetons un subtil regard complice, car elle n'a jamais eu notre âge.

– Vous n'aurez qu'à laisser vos vêtements sur le divan, en bas. Je vais faire le lavage après avoir rentré les chevaux dans l'écurie.

Nous la remercions de nouveau et descendons les marches menant au sous-sol. Même s'il est tôt, Ophée et moi nous dépêchons d'enfiler nos pyjamas,

puis nous nous couchons après un simple « bonne nuit ».

## Chapitre 31

Après une nuit et un déjeuner vraiment délicieux, nous faisons des accolades à nos hôtes. Edmond ne semble pas en forme ce matin, mais il prend le temps de venir nous saluer avec tendresse. Une fois la porte fermée, nos sacs à dos sur les épaules, nous allons chercher les bicyclettes et nos casques dans l'écurie. Heureusement, nous ne croisons pas les chevaux, Éloïse les ayant déjà sortis dans le pré. J'ai horreur des adieux.

Lorsque nous sortons du bâtiment, la montagne des Pyrénées vient nous retrouver à la course.

*« Hé ! Vous partez déjà ! Dommage, le milieu du dos me démange férocement et... »*

– Franchement, Mahée, tu as juste à te rouler dans l'herbe pour te gratter. Je n'ai pas reçu ce don pour satisfaire les caprices, tu sais ?

La queue du gros chien descend doucement, signe de sa tristesse, puis revient rapidement vers le haut.

*« Alors je vous accompagne ! Une petite marche me fera du bien. Vous allez vers où ? Par là-bas, c'est mon terrain. J'ai fait pipi partout dessus. Par là-bas, c'est le camping. Ça fait longtemps que je n'y ai pas mis les pattes. C'est quand même à quelques kilomètres. »*

Nous marchons vers l'extérieur de la cour afin d'arriver au chemin. J'espère que je n'aurai pas à l'entendre jacasser tout le long du trajet.

– Nous allons au camping rendre les bicyclettes et les casques, puis nous continuerons notre route par la suite.

Ophélie sourit en me regardant, ressentant probablement mon irritation.

– Tu es certaine que tu veux marcher jusque là-bas ? Ta propriétaire ne va pas te chercher partout et être inquiète ?

*« Oui aux deux questions, mais je suis une montagne des Pyrénées. C'est typique de ma race d'être toujours en cavale. Elle me pardonnera. Et vous, allez-vous marcher tout le long ou allez-vous embarquer sur vos vélos ? »*

– Nos vélos ?

*« Oui, vos bicyclettes. "Vélo" est beaucoup moins long à prononcer et je n'aime pas ça parler pour rien dire. »*

Sans blague. Je roule les yeux vers le ciel.

Ophée, habituée à m'entendre parler seule, attend patiemment que je lui explique la situation.

– La grosse affaire poilue insinue que nous devrions embarquer sur les bicyclettes, ou les vélos, comme elle les appelle.

– Pour de vrai ? Ou souhaite-t-elle simplement nous voir tomber ?

– Aucune idée. J'essaie.

Je passe mon pied par-dessus l'endroit qui sert probablement à s'asseoir et le pose sur la petite pédale. Je jette un regard suspicieux à Mahée, qui m'observe avec un petit sourire.

– C'est vraiment insensé. Je te jure que si tu nous dis ça simplement pour nous niaiser, je raconte à tous les chiens que je croise que tu as peur des chevaux.

Mahée arrête de sourire comme une imbécile et marche vers le bon côté du rang.

« *Mais c'est complètement faux !* »

– Eux, ils vont me croire.

Je profite du fait qu'elle ne me regarde pas pour donner une poussée sur la pédale et aligner mon autre pied sur la suivante. Je ne fais pas un mètre que je dois reposer mon pied par terre. Ophélie me regarde avec encouragement.

– Réessaie encore, ça avait l'air de fonctionner, les roues ont tourné !

OK, une dernière fois après j'arrête. Disons que je ne suis pas un exemple de détermination pour ce genre d'affaires là. Je donne une poussée plus forte sur la pédale et j'enchaîne avec un mouvement de moulinet. Je serre tellement fort les poignées que mes jointures sont blanches, mais j'avance bel et bien ! Une des roues fait encore « couic couic », mais de plus en plus vite.

Mon amie embarque à son tour sur la selle du vélo et commence à pédaler comme si elle avait fait ça

toute sa vie. Sa facilité à apprendre de nouvelles choses me tape parfois sur les nerfs.

– OK Mahée, on fait comment pour tourner et arrêter, maintenant que nous savons comment avancer ?

*« Tournez en bougeant un peu le guidon de gauche à droite et arrêtez-vous avec vos pieds, car je n'ai aucune idée comment faire. »*

– Bon, c'est déjà un début.

Nous commençons à avancer de plus en plus vite avec davantage d'assurance qu'il y a une minute. Mahée se met à trotter afin de pouvoir nous suivre.

*« Hé ! Attendez ! Je ne suis pas faite pour courir aussi vite et aussi longtemps, je ne tiendrai pas plus d'un kilomètre ! »*



Je me mets à rire devant cette constatation. C'est un vrai plaisir de sentir le vent dans mes cheveux. J'entends un cheval hennir au loin, le moment est parfait.

– C'est le but ! Retourne chez toi, chère Mahée et va t'occuper de ton terrain rempli de pipi !

Le cœur léger, nous accélérons, adorant la sensation de légèreté.

## Chapitre 32

À peine 40 minutes s'écoulaient avant notre arrivée au camping. Je suis certaine que si nous étions plus à l'aise, nous serions arrivées bien avant. Dommage que les vélos ne soient pas à nous, l'exploration du pays se ferait beaucoup plus vite.

Une fois les portes du hangar ouvertes, nous rangeons à regret nos bicyclettes. Lorsque nous avons compris comment ralentir sans nos pieds, c'était vraiment amusant. Nous laissons les casques accrochés sur le guidon puis nous refermons bien les portes derrière nous.

En nous retournant, nous sommes attaquées de nouveau par une bête féroce. Bon, OK... c'est encore le petit chien d'il y a quatre jours. Il semble s'être bien remis de mon coup de pied, si je me fie aux jappements qu'il nous donne en spectacle.

Lorsqu'il prend enfin le temps de me regarder, ses aboiements cessent et il se met à trembler. Il tourne les talons sans demander son reste.

Décidément, cette bête a une bonne mémoire malgré le fait qu'elle soit dépourvue d'intelligence.

Elle court se loger dans les bras de sa maîtresse qui nous regarde d'un œil mauvais.



– Que se passe-t-il, Pepito ? Elles t'ont fait peur ?

Évidemment, tel chien, tel maître. C'était quoi les chances pour que ce soit ELLE ?

– Allo, Laurence. Nous t'avons rapporté les bicyclettes.

Elle roule les yeux au ciel en caressant la pointe des oreilles de son chien affreusement laid.

– Oui, Éloïse m'a prévenu qu'elle avait prêté nos biens à n'importe qui. Un jour, elle va se faire avoir et se retrouver perdante dans sa bonté.

Silence. Quoi répondre à cela ?

Par chance qu'une grosse boîte à roues entre en trombe dans l'aire du camping en faisant lever la poussière derrière elle.

Laurence dépose son chien par terre et se retourne sévèrement afin d'aller jeter sa rage sur le dangereux chauffeur. Elle marche rapidement pour aller à sa rencontre, puis commence à courir en reconnaissant sa mère qui en sort rapidement.

– Maman ! Qu'est-ce qu'il se passe ? C'est papa ?

Une fois rendue près d'elle, Laurence s'arrête pour reprendre son souffle. Les mains sur les hanches, je peux deviner son air paniqué même si elle est dos à nous. Je ne sais pas ce qu'a monsieur Edmond, mais sa santé semble la préoccuper beaucoup. Nous sommes figées en regardant la scène.

Éloïse fait un non effréné de la tête. Elle semble essoufflée comme si elle était venue en courant.

– Non, c'est Spirit ! Il ne va pas bien, il se comporte très étrangement et nous sommes réellement inquiets. Ça a commencé seulement quelques minutes après que les filles soient parties. Est-ce qu'elles sont déjà passées pour rapporter leur vélo ? Je les ai manquées ?

Laurence se calme instantanément et arrive même à retrouver son air bête. En tout cas, le regard qu'elle nous lance en nous pointant ne semble pas bien sympathique.

– Fiou, vous êtes là ! Rose-Alice, j'aimerais beaucoup que tu reviennes à l'écurie avec moi en voiture. La dernière fois, tu as facilement deviné ce qu'avait notre belle Béatrice. Peut-être que tu

sauras ce qu'a notre grand étalon. Tu peux venir aussi, Ophélie, évidemment.

Je regarde mon amie afin d'avoir son opinion rapidement sur la situation. Repartir vers l'écurie alors que nous l'avons quittée il y a quatre heures ne me plaît pas beaucoup. Surtout que c'est pour Spirit.

– Vas-y, Spirit acceptera peut-être de te parler et tu pourras aider Éloïse et Edmond à comprendre son état. Je vais t'attendre ici, elle va sûrement venir te porter après ton intervention miraculeuse. Je vais en profiter pour parler avec les gens qui habitent dans le coin. J'aimerais comprendre comment fonctionnent réellement les campings. C'est un mode de vie qui semble intéressant.

J'accepte son idée d'un rapide hochement de tête et je crie à madame Éloïse que j'arrive. Je me mets en marche rapidement pendant qu'elle me répond :

– Vite, j'ai déjà contacté le vétérinaire, il devrait arriver bientôt !

Puis, elle salue rapidement sa fille et remonte dans son véhicule.

En marchant vers celui-ci, j'entends des pas précipités derrière moi.

– À bien y penser, je vais venir aussi, au cas où tu aurais besoin de moi, me dit Ophélie.

– J'imagine que ton changement de décision n'a rien à voir avec l'envie de revoir le beau Thomas ?

– Absolument rien ! Je veux simplement couvrir tes arrières avec le vétérinaire grincheux.

Nous montons dans la grosse boîte avec des roues qu'elle appelle « voiture » en essayant de cacher notre nervosité. Décidément, les moyens de transport de ce continent ne cesseront jamais de me surprendre.



## Chapitre 33

OK, cette chose roule vraiment vite. Je pensais que nous allions à une bonne vitesse avec nos bicyclettes, mais à voir le regard d'Ophélie, je pense que c'était le maximum que nous pouvions tolérer sans avoir la nausée. Heureusement que moins de cinq kilomètres séparent le camping et leur maison.

– Vite, sortez de la voiture et allons rejoindre Edmond !

Nous sortons prudemment en essayant de garder notre déjeuner à l'intérieur. Je ne me sens pas d'humeur à gérer le vieux vétérinaire. J'espère qu'il va être plus sympathique que la dernière fois.

Nous courons jusque dans l'écurie, là où les hennissements se font beaucoup plus puissants.

Edmond est devant l'étalon noir et les deux semblent être totalement hors contrôle. Spirit se cabre sans arrêt et le propriétaire essaie de le calmer du mieux qu'il peut avec sa santé

chambranlante. Spirit ne veut pas entrer dans son box et Edmond tousse de plus en plus fort.

Le bruit de nos souliers sur le plancher de ciment capte leur attention.

Lorsque Spirit tourne la tête dans notre direction, il se calme soudainement. Il prend un air fâché et marche vers nous en faisant claquer ses sabots.

« *C'est quoi l'idée de partir comme ça sans dire au revoir ?* »

– PARDON ? Tu m'évites et tu es impoli avec moi pendant trois jours et là, tu es fâché que je ne t'aie pas dit *BYE* ? Mais c'est quoi ton problème ?

Ophélie tape sa main dans son front pendant que Éloïse et Edmond me regardent étrangement.

Bon. J'avoue que pouvoir parler librement aux animaux sur l'île me manque beaucoup. Mon don fait partie de moi et j'ai de la difficulté à le cacher. Du moins, c'est ce qu'il faut croire, puisque je me suis encore trahie.

–

–



– Rose-Alice, ma belle fille, est-ce que tout va bien? Je parle également aux chevaux pour le plaisir, mais pas de cette façon...

Ophélie me regarde en haussant les épaules. Pas le choix. Allons-y comme on enlève un pansement adhésif. D'un coup sec ! Il faut seulement espérer ne pas me faire enfermer dans un hôpital pour personne cinglée.

– J'ai un genre de pouvoir qui me permet de parler avec les animaux, dès qu'ils sont dotés d'un peu d'intelligence. D'ailleurs, le chien de votre fille n'arrive pas à communiquer avec moi. Je dis ça juste comme ça...

Bon, j'ai parlé vraiment vite. Je suis quand même certaine qu'ils ont bien compris, à la façon dont ils me regardent.

- Donc, pour Béatrice..., commence Éloïse.
- Elle m'avait dit dès le début qu'elle avait mal à une dent.

Malaise.

Des bruits de bottes viennent briser le silence dans l'écurie. Enfin, les vétérinaires sont là. Merci pour le détournement d'attention !

- Bonjour monsieur et madame. Nous sommes venus dès que nous avons pu. Heureusement pour vous, nous étions dans le coin.

Le vieux monsieur grincheux fait comme si sa dernière visite n'avait pas été un désastre et il ne prend même pas la peine de s'excuser.

Je remarque que Thomas le suit discrètement avec la mallette d'instruments, mais il semble plus à l'aise que la dernière fois. Il a le dos bien droit et je pense qu'il ne se laisse plus intimider par son mentor. Leur petite prise de bec leur a fait du bien, il faut croire.

Edmond s'avance vers les deux hommes pour leur serrer la main.

– C'est parfait, merci, messieurs. J'avais peur pour mon Spirit, car son comportement était terrifiant. Il hennissait, se cabrait, il était dans tous ses états. Heureusement, il va mieux depuis le retour des deux jeunes filles. Je suis désolé d'avoir demandé à ma femme de vous contacter aussi vite, j'imagine que mon cœur est davantage stressé qu'avant.

Les propriétaires et les spécialistes se regardent quelques secondes sans trop savoir comment réagir.

– Bon, puisque les deux jeunes dames sont là et que le cheval va bien, j'imagine que nous pouvons partir. Vous savez que je vais devoir quand même

vous facturer des frais de déplacement, n'est-ce pas ?

Cette fois, c'est Éloïse qui prend la parole.

– Bien sûr, monsieur Bossé. Nous ne nous attendions à rien de moins de votre part.

– Parfait, dans ce cas. Viens Thomas, nous avons congé pour le reste de l'après-midi. Allons remplir de la paperasse.

Le jeune homme semble réfléchir à toute vitesse.

– Si ça ne vous ennuie pas, monsieur et mesdames, j'aimerais rester ici encore un moment. Je prendrai un taxi pour rentrer chez moi, dit-il ensuite à son mentor.

Le vétérinaire lâche un gros soupir de lassitude et prend la mallette des mains de son jeune coéquipier.

– Tu es assez grand pour faire ce que tu veux, même si tu prends des décisions douteuses. À demain !

Thomas lui fait un au revoir de la main, mais le grincheux est déjà parti.

Éloïse s'approche de Thomas et pose sa main sur son épaule.

– Tu sais, mon beau garçon, je connais le docteur Bossé depuis près de 40 ans et son humeur a toujours été aussi mauvaise. Ne t'en fais pas, ce n'est pas contre toi. J'apprécie que tu désires rester avec nous, Rose-Alice vient justement de nous parler d'une drôle d'aptitude qu'elle a.

Bon. Je devrais faire écrire « Rose-Alice sait parler aux animaux » sur une banderole, puis l'accrocher derrière Dérek le dragon afin qu'il avertisse tout le Canada.

Ophélie rit doucement. Elle a dû sentir mon découragement et ça la fait bien rigoler, petite tête de linotte.





## Chapitre 34

Thomas me regarde avec les sourcils froncés.

– Excuse-moi, Rose-Alice, mais je ne crois pas à ce genre de choses. Je ne crois que ce qui est explicable par la science. De plus...

Ophélie pose sa main délicate sur l'épaule de l'apprenti vétérinaire.

– C'est pourtant la vérité.

Les deux jeunes gens se regardent dans les yeux et je peux sentir une connexion entre les tourtereaux. Pas besoin d'avoir le don de ressentir les émotions des gens pour deviner que ça clique, entre ces deux-là.

*« C'est bon, vous avez fini ? Les humains parlent toujours trop. »*

Oh, le grand air bête s'impatiente. Il cogne un de ses sabots avant sur le ciment et piaffe bruyamment. Je remarque la belle Béatrice

accompagnée de Bugatti qui se sont approchées de nous.

– OK, Spirit. Je n'ai pas juste ça à faire. Tu savais parfaitement qu'Éloïse viendrait me chercher si tu te comportais en imbécile. Dis-moi ce que tu veux afin que je puisse te dire non et continuer ma quête.

Ophélie s'approche de moi et me chuchote doucement :

– Vas-y doucement. Je sens beaucoup de chagrin derrière sa carapace et tu ne lui laisses pas beaucoup de chance de te faire confiance.

– Ça marche à deux, la confiance !

J'avoue que je ne suis pas la meilleure pour laisser le temps aux autres d'apprendre à m'aimer. Lui, il me déteste depuis qu'il m'a vue la première fois et je ne vois pas pourquoi ça changerait.

*« Je n'avais pas d'autre façon de te ramener ici. Béatrice m'a expliqué que tu ne viens pas du coin et que si je ne me décidais pas rapidement, tu partirais, et que nous ne te reverrions plus. Donc,*

*ce matin, j'étais décidé à te parler, mais tu nous as abandonnés juste avant. »*

Je croise les bras, le regard de Béatrice me convainc de tourner ma langue plusieurs fois dans ma bouche avant de parler.

– Bien. Je suis là, maintenant. Je t'écoute.

Du coin de l'œil, je vois Éloïse aller chercher une chaise pour Edmond qui commençait à se tenir le long des murs de l'écurie. Il se remet tranquillement de ses émotions.

– J'espère que c'était important pour avoir autant fait peur à madame Éloïse et massacré la santé de monsieur Edmond.

« *Ce n'était pas mon intention* », avoue-t-il d'un air piteux, démontrant un peu de compassion pour une fois.

Spirit tourne les talons et se dirige vers son propriétaire, quelques pas plus loin. Éloïse caresse son dos pendant qu'Edmond tente de lui dire qu'il est en pleine forme. Avec une infinie douceur, dont je ne croyais pas le grand étalon capable, il pose

délicatement son large front sur l'épaule du vieil homme. Edmond, pas du tout troublé par ce geste de tendresse, caresse les grandes oreilles de son cheval avec un sourire au visage.



– Ce n'est rien, mon garçon. Maintenant que je sais que tu comprends mes mots, je tiens à te remercier pour ta confiance. Malgré l'enfer d'où tu viens, tu as su nous ouvrir ton cœur. C'est très bien, mon gars.

Spirit relève sa large encolure et murmure :

*« C'est justement de ça que je veux vous parler. La gamine est ma seule chance. »*

Je traduis ce que vient de dire l'étalon en prenant le temps de changer le mot « gamine » par « jeune dame » et Thomas intervient immédiatement.

– Monsieur Edmond, d'où vient votre étalon et de quel type d'enfer nous parlons ? Je serais bien curieux d'aller y jeter un coup d'œil.

L'homme regarde l'apprenti vétérinaire et il prend quelques secondes afin de trouver les mots appropriés. Je sens que ce ne sera pas facile à entendre.



## Chapitre 35

Ophélie touche délicatement mon coude afin que j'approche subtilement mon oreille d'elle.

– Beaucoup de peine et de rage viennent de prendre place dans son cœur.

Nous sommes trop éloignés des oreilles du vieux couple, mais Thomas regarde Ophélie d'une drôle de manière. Bof, rendu là, au diable les secrets !

– C'était il y a quelques années déjà. Nous avions vu une annonce dans le journal local, par rapport à un cheval qui était à vendre contre une petite somme d'argent. Il n'y avait pas de photo, uniquement un numéro de téléphone. Nous ignorons pourquoi cette annonce nous obsédait autant, mais nous avons décidé d'appeler.

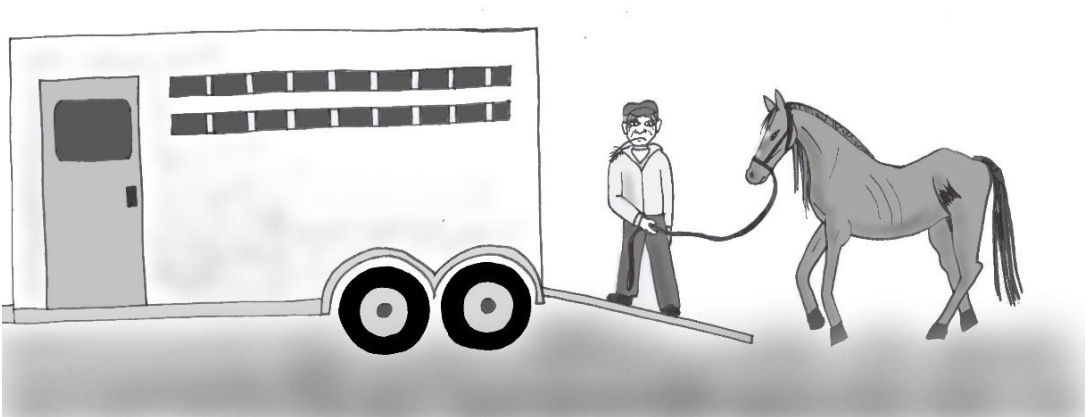
La tension dans l'écurie est palpable. Nous sommes tous concentrés sur Edmond pendant qu'il essaie de rassembler ses souvenirs. Éloïse garde sa

main sur son épaule pour le rassurer de sa présence réconfortante.

– Nous avons installé la remorque à cheval derrière le camion, juste au cas, puis nous sommes partis vers l'adresse qu'on nous a donnée au téléphone. Nous sommes arrivés après environ deux heures de route. C'était dans un village que je connaissais très peu et où nous n'allions jamais. Un homme dans la cinquantaine est sorti de la maison à notre arrivée et nous a conduits dans l'immeuble. L'écurie était dans un état lamentable et je me rappelle encore l'odeur présente à l'intérieur. Un mélange de sang et d'infection. Il nous a amenés devant le box de Spirit en nous expliquant qu'il n'avait aucune docilité et qu'il n'avait rien à faire dans son écurie. Sa tête était très basse et ses oreilles ne démontraient aucun signe de curiosité. Des blessures sur les flancs faisaient preuve d'une violence qui ne pouvait pas venir des autres chevaux. Les humains me répugnent, bien souvent. Je me rappelle d'avoir serré fort ma mâchoire ainsi que mes poings.

Edmond fait une pause de quelques secondes, ce qui lui permet de reprendre son souffle.

– Éloïse m'a calmé en me disant que nous allions le ramener immédiatement. Quand nous sommes entrés dans son enclos, il a relevé l'encolure et nous a gentiment laissés lui mettre son licou. Il a marché près de nous d'un pas lent dans le couloir de l'écurie et n'a semblé revenir à lui que quand nous avons entendu un hennissement au loin. Sa tête s'est complètement relevée et il a semblé reprendre vie. J'ai eu davantage de difficulté à l'embarquer dans la remorque, comme s'il ne voulait plus quitter cet endroit. Nous avons réussi à le faire monter à l'intérieur avec de l'avoine et des mots doux. Il était tellement faible, le pauvre.



Monsieur Edmond prend une seconde pause afin de regarder son étalon et de lui caresser l'épaule.

– Tu veux bien terminer, ma douce ?

Éloïse approuve d'un léger mouvement de tête.

– Bien sûr. Nous avons fait le trajet du retour sans prononcer le moindre mot. Nous étions perdus dans nos pensées, je suppose. Son arrivée ici a été magnifique, malgré les circonstances. Il s'est promené dans le pâturage en faisant la rencontre de nos deux juments et ils se sont rapidement bien entendus. Il avait toujours l'air triste et distant, mais il était gentil. Ça a pris quelque temps avant que Spirit nous fasse confiance, mais après plusieurs mois dans notre écurie, il a commencé à dévoiler des signes de bonheur en nous voyant approcher. Nous lui avons promis un avenir tranquille, sans coups ni blessures. Cependant, bien que nous ayons un bon lien avec lui, il reste toujours distant, comme si une partie de lui aurait préféré rester là-bas.

Une fois son récit terminé, Éloïse s'éloigne doucement de son mari et vient me rejoindre avec

son traditionnel sourire tendre. Elle replace une mèche de mes cheveux roux derrière mon oreille et me regarde affectueusement.

– Rose-Alice, je ne sais pas comment tu fais pour parler aux animaux. Tu as déjà aidé notre Béatrice et nous t'en sommes très reconnaissants. Si tu peux nous aider à comprendre ce qui ne va pas avec notre jeune ami, nous te serions redevables une seconde fois.

Ses beaux yeux gris me fixent sans aucune pression. Cette femme est exceptionnelle. Je regarde mon amie Ophélie qui me sourit et m'encourage à prendre la décision évidente.

– Je vais vous aider avec Spirit. Par contre, je tiens à ce que mon don reste un secret, car je ne veux pas devenir une bête de foire. Sur votre continent, les êtres comme nous sont rares et les scientifiques ne tarderaient pas à nous enfermer comme des spécimens étranges.

– Bien sûr, je comprends. Nous comprenons tous, n'est-ce pas ?

Elle regarde Edmond et Thomas et chacun hoche la tête en signe d'approbation. Spirit s'approche de moi en soufflant l'air de ses naseaux.

*« C'est bon, je peux enfin parler ? Tellement de mots pour ne rien dire, c'est terriblement ennuyeux. »*

– Bon. Là, il explique sans gêne que nous sommes ennuyeux de parler autant et demande si on peut enfin écouter ce qu'il a à dire.

Edmond rit de bon cœur et tousse entre-temps.

– Sacré Spirit, c'est pas mal comme ça que j'imaginai ton langage ! Tu peux y aller, mon beau, c'est à ton tour.

L'étalon se calme et retourne s'installer près de son propriétaire. Toutes ces discussions me donnent faim, il faudra que je me trouve quelque chose à me mettre sous la dent bientôt.

## Chapitre 36

Le grand cheval noir commence à raconter son histoire pendant que Bugatti et Béatrice s'approchent encore. Ça fait seulement deux années qu'ils se côtoient et, même si Spirit n'est pas le plus sympathique des chevaux, la complicité entre eux est évidente.



*« Nous étions une dizaine d'étalons sur place et seulement une jument, soit ma mère. Nous avons déjà eu du bon temps, dans cette écurie. La jeune propriétaire fredonnait en nous brossant et nous espérions passer tous nos jours ensemble, chevaux et propriétaire confondus. Pendant une nuit d'hiver, une grosse tempête a fait rage et nous avons même manqué de courant. Nous n'avons jamais revu notre petite propriétaire, après cette nuit-là. »*

Je regarde Spirit pendant qu'il me parle et je me dépêche d'expliquer à mes amis ce qu'il vient de me raconter. Leur tristesse pour cet étalon que je ne porte pas particulièrement dans mon cœur me touche.

– Spirit dit qu'au début, c'était un endroit où ils étaient heureux, mais qu'après une grosse tempête, leur maîtresse n'est jamais revenue, expliqué-je.

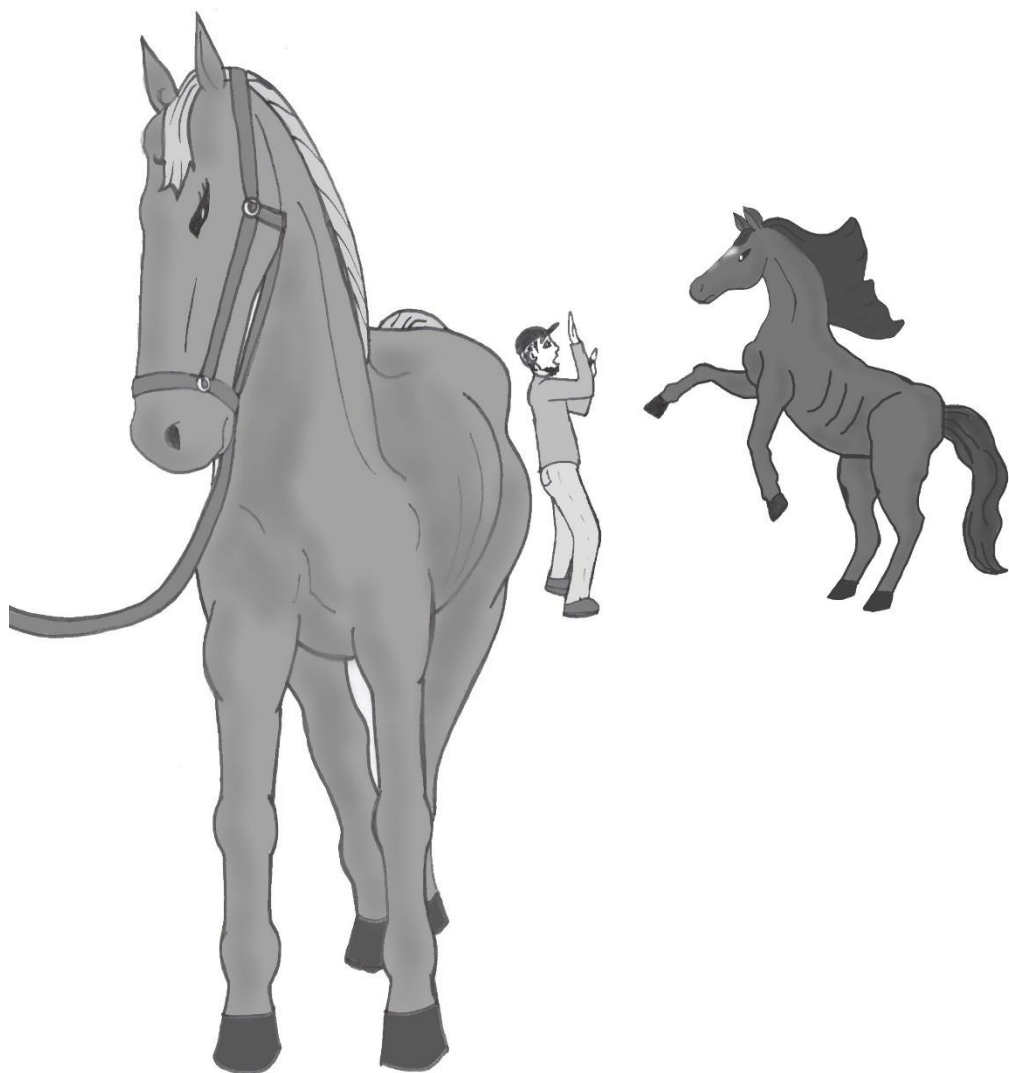
Lorsque j'ai terminé la mise en contexte, le grand cheval continue et j'écoute attentivement. Je résume du mieux que je peux, sans trop dire de détails pour préserver le cœur de ses propriétaires.

– Il dit que c'est quand le nouveau propriétaire est arrivé, après environ un mois, que l'enfer a commencé, poursuivis-je. Tous les chevaux ont été maltraités, surutilisés et mal nourris. Certains chevaux ont été vendus, car le maître les trouvait trop agressifs.

Je me tourne vers Spirit avec un regard nouveau. Je pense que si j'avais vécu quelque chose de semblable, je me méfierais également des humains.

Spirit continue son histoire avec une émotion qui lui fait trembloter la voix. Je résume de nouveau, car il en a beaucoup trop vécu, selon moi.

– Un soir où l'homme martyrisait sa mère, Spirit a défoncé son box pour aller au secours de celle-ci en se cambrant sur l'homme. Vous êtes arrivés deux jours plus tard.



Au fil de mon récit, leurs regards se sont durcis et leurs poings se sont fermés.

Éloïse garde la main sur l'épaule de son mari qui est toujours assis, mais je vois bien que c'est surtout pour ne pas tomber plutôt que par soutien.

Thomas leur demande s'ils se souviennent de l'adresse de cette écurie, mais ils n'ont que le nom du village comme réponse.

Le jeune homme écrit à toute vitesse sur son cellulaire et, seulement quelques secondes plus tard, il se dépêche de nous faire connaître sa trouvaille.

– J'ai trouvé l'écurie en question. C'était assez facile, car il n'y a que 2 bâtiments de ferme dans ce village éloigné. L'autre est un élevage d'ovins, alors j'y suis allé par déduction, affirme l'apprenti vétérinaire. Le bâtiment appartient à un homme du nom de Martin Lapierre et il aurait demandé une seule fois la visite du vétérinaire pour un cas de bronchite. Ça fait plusieurs années, mais c'est encore dans le système. Ça veut donc dire que l'écurie est encore en fonction et que nous pouvons nous y rendre maintenant !

Je lève le doigt en signe de protestation.

– Oooh ! On se calme, monsieur le presque vétérinaire. Tu ne veux quand même pas que nous débarquions là-bas en criant : nous savons ce que vous faites subir à vos chevaux, l'un d'entre eux nous l'a dit !

Thomas ne sourit pas à ma blague et continue, toujours aussi choqué :

– Non, bien sûr que non, mais nous ne pouvons pas rester là à ne rien faire ! La mère de Spirit est là-bas et on ne sait pas combien d'autres chevaux subissent encore ces tortures.

Ophélie prend la parole, digne d'un discours d'une femme de son âge :

– Je pense que nous devrions commencer par manger quelque chose tous ensemble et ensuite nous pourrions mettre nos idées en commun, question de prendre la meilleure décision possible.

Oh que je l'aime quand elle dit des choses de même ! Je meurs de faim !

## Chapitre 37

Nous nous sommes assis sur des selles que nous avons placées par terre le temps de manger notre pizza. Même monsieur Edmond est venu s'installer avec nous, car selon lui, s'asseoir sur une selle lui rappelle ses jeunes années de cavalier. Madame Éloïse le surveille de près, comme si elle croyait qu'il pouvait tomber n'importe quand. Je crois que, même s'il tombe, il n'irait pas loin, puisque la selle est directement au sol. Bref.



Bugatti et Béatrice vont et viennent dans l'écurie pour quêter des frites, puis repartent dans le pré durant quelques instants avant de revenir quémander. Spirit est resté avec nous, mais il demeure silencieux, perdu dans ses pensées. Il attend le plus patiemment qu'il peut que nous finissions de manger.

Ophélie et Thomas sont assis côte à côte et mon amie est clairement en mode séduction devant son prince charmant. Si elle est aussi enthousiaste, c'est sûrement qu'elle a détecté un sentiment d'attirance pour elle dans le cœur du jeune vétérinaire. Je pense qu'elle va devoir réfléchir éventuellement aux conséquences d'une amourette sur ce continent. Je décide de la laisser tranquille, pour le moment. Je ne veux pas être la rabat-joie qui l'empêche d'être heureuse.

Comme je m'apprêtais à entamer une conversation civilisée avec les propriétaires des lieux, une montagne de poil surgit dans le couloir de l'écurie.

– Tiens, tiens, Mahée ! Encore en fuite ?

La grande chienne vient s'installer près de moi, l'air enjoué.

*« En fuite ? Non, jamais ! Je surveille mon territoire et ceux de mes sympathiques voisins. Même si elles se débarrassent de moi en partant à bicyclettes et en me laissant derrière... Ne t'en fais pas, si tu me donnes une frite, je vais tout oublier. »*

Je me mets à rire en attendant que mes compagnons fassent de même, mais bien sûr, personne n'a compris l'échange. J'ai l'air d'une belle idiote. Je tente de me justifier du mieux que je peux :

- Elle est rigolote, cette chienne.

Éloïse se dépêche d'avaler sa bouchée pour me répondre :

- Oui, mais maintenant que je sais qu'elle comprend les mots qui sortent de ma bouche, j'aimerais en profiter pour te demander, chère Mahée, de faire tes crottes ailleurs que dans mes fleurs.

Mahée baisse la tête, s'excuse en affirmant que ça n'arrivera plus, je transmets le message et tout le monde est content. C'est vrai que manger propage la bonne humeur !

« *Bon ! Avez-vous terminé de vous empiffrer ?* »

Tout le monde est content, sauf le grand impatient.

Je prends une grande gorgée d'eau avant de répéter les propos de l'étalon.

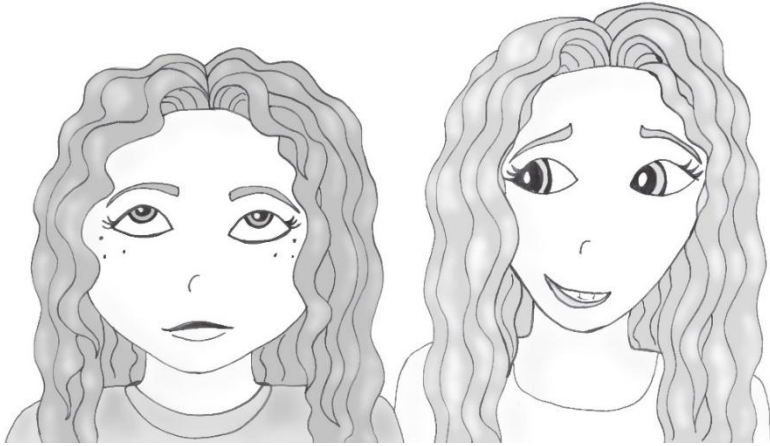
– Spirit se demande si nous sommes prêts à parler de... de je ne sais pas quoi exactement. Du sauvetage de sa mère ?

Ophélie se lève de sa selle pour ramasser nos assiettes et nous l'aidons à glisser le tout dans le grand sac poubelle qui est prévu à cet effet.

Une fois chose faite, elle se rassoit à sa place et entame la discussion :

– Quelles sont les procédures à suivre en cas de maltraitance des animaux, par ici ?

– Par ici ? Mais d'où venez-vous, exactement ? s'informe Thomas.



Sacré Ophélie ! Déjà qu'ils sont au courant pour mon don, nous n'allons pas en plus leur révéler l'existence de notre île ! Je m'empresse de répondre :

- De nulle part.

Thomas fronce les sourcils, à moitié agacé et à moitié curieux de ma réponse. Il y a un petit moment de silence, nous n'entendons que les bruits que Mahée fait en fouillant dans le sac poubelle. Monsieur Edmond prend la parole :

- Il faut contacter le MAPAQ<sup>1</sup> et déposer une plainte avec l'adresse en question. Ils iront constater la situation et faire un rapport si besoin.
- Ça peut prendre combien de temps ? demande Ophélie.

---

<sup>1</sup> Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation.

– On parle de quelques semaines.

Je me lève rapidement, comme si ça pouvait aider d'une quelconque façon.

– Mais c'est beaucoup trop long ! Les chevaux vont avoir le temps de mourir de vieillesse trois fois avant que ça se règle !

Thomas se lève à son tour.

– Je connais quelqu'un qui pourrait sûrement nous aider ! Dr Bossé a déjà contacté une certaine dame pour un cas d'usine à chiens. Elle avait été très rapide et efficace, selon lui. Ça fait un bon moment de ça, mais il en parle encore, tellement il était en admiration devant elle.

– Une usine à chiens ? C'est quoi ça ? demande Ophélie. Une grosse machine qui fabrique des chiens ?

– Non, ce sont des gens qui se lancent dans la reproduction des chiens n'importe comment et qui les gardent dans un milieu pas éthique. C'est souvent l'enfer, dans ces maisons. Les animaux sont empilés dans des cages et l'odeur est infecte. Quand on réussit à faire arrêter ces gens, les chiens se font

adopter par des familles aimantes, s'ils ne sont pas trop malades ou agressifs.

Nous restons quelques secondes abasourdis par ce que vient de nous dire Thomas. Des histoires comme ça n'arrivent pas sur notre île, puisque les animaux sont libres et confiants. C'est une question de respect mutuel. L'ennui, c'est que le respect, ce n'est pas inné pour tout le monde.



## Chapitre 38

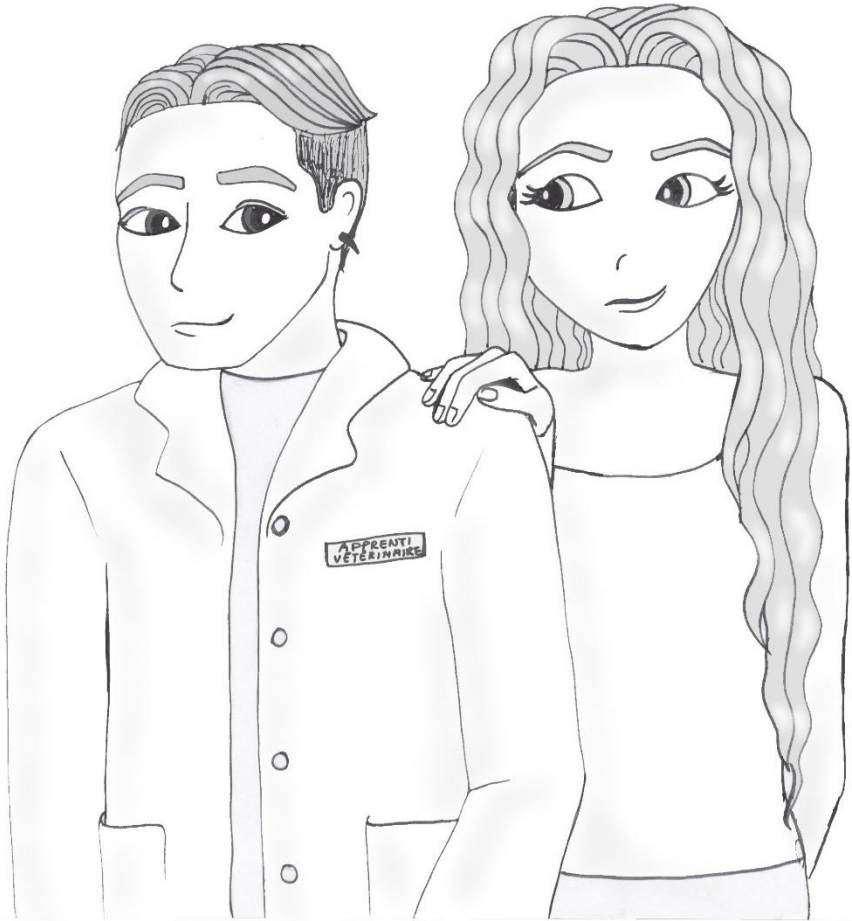
Éloïse et Edmond s'observent sans rien dire. Je suppose qu'ils ont appris à se comprendre au fil des années seulement par leurs regards. S'ils pouvaient vivre ensemble pendant plusieurs décennies, comme par chez moi, ils seraient de vrais complices. Éloïse se tourne vers Thomas :

– Est-ce que tu peux contacter la dame ? Nous serions prêts à aller sur place dans les plus brefs délais.

Tous les regards se posent sur le futur vétérinaire. Je fais tourner ma bague dans mon doigt, signe que je suis stressée.

– Il faut que je demande au Dr Bossé. Elle ne semble pas facile à joindre et si je me fie à la façon dont il agissait avec elle, cette agente du MAPAQ est très demandée et il est rare qu'elle se déplace. Je vous le jure, il était poli et il n'a chialé sur absolument rien de ce qu'elle a dit.

Ophélie se lève et pose sa main sur l'épaule de Thomas :



– Il faut que tu obtiennes ses coordonnées, mon instinct me dicte que c'est elle qu'il nous faut pour ce cas de maltraitance.

Avant de répondre, il glisse sa main dans ses cheveux.

– Dr Bossé est peut-être encore à son bureau. Il avait de la paperasse à terminer, cet après-midi. Je vais l'appeler à l'instant.

– Parfait, répond Edmond. En attendant, je vais rejoindre les chevaux à l'extérieur. Depuis que je sais qu'ils saisissent mes mots, je comprends pourquoi ils me donnaient l'impression de scruter le fond de mon âme avec leurs grands yeux.

– Je viens avec toi, mon cher, lui répond Éloïse. Béatrice et Bugatti ont probablement des histoires à nous raconter. Tu nous accompagnes, Rose-Alice ? C'est bien beau de leur parler, mais connaître leurs réponses serait intéressant également, qu'en penses-tu ?

Les deux me regardent avec leur sourire charmant et je ne sais pas comment dire non. Je jette un coup d'œil vers Ophélie afin de savoir ce qu'elle en pense. Elle hausse les épaules, elle aussi affiche un petit sourire. Si les anciens nous voyaient, ils laisseraient tomber leur mâchoire de stupéfaction. Ensuite, ils nous exileraient probablement de l'île en nous donnant un coup de pied aux fesses.

– C'est bon, je vous suis.

Ophélie reste avec Thomas et Spirit pendant que nous nous dirigeons vers la sortie de l'écurie.

Bugatti est en train de brouter de l'herbe un peu plus loin et Béatrice est couchée près de la clôture, près de nous. En nous voyant approcher, celle-ci se lève et Bugatti vient nous rejoindre.

*« Allez-vous pouvoir aider notre ami et sa mère ? s'inquiète cette dernière. »*

Je répète la demande aux propriétaires des lieux.

– Nous allons faire tout ce que nous pouvons pour secourir cette pauvre jument, lui répond Edmond.

*« Depuis des années, il est renfermé, constamment dans sa tête. Béatrice et moi avons essayé de lui faire oublier ces souvenirs affreux, mais ils sont incrustés profondément dans sa mémoire. Ils nous en a parlé en de rares occasions, mais nous ne savions pas à quel point c'était grave. »*

J'explique les propos de Bugatti à Edmond et Éloïse. Cette dernière s'approche de la jument pour lui caresser l'encolure pendant qu'elle lui répond.

– Vous avez été très bonnes avec lui. C'est maintenant notre tour de faire en sorte qu'il se sente mieux.

Thomas nous crie depuis l'intérieur de l'écurie :

– C'est bon, j'ai le numéro de la dame ! Voulez-vous que je l'appelle tout de suite ?

Edmond et Éloïse se consultent du regard, puis répondent :

– Oui, réglons ça rapidement.

Nous nous apprêtons à retourner dans l'écurie quand Bugatti nous arrête.

*« Attendez un instant. Je vous ai entendu parler de cette dame qui aide à sortir les animaux en détresse de leur misérable foyer. Est-ce que son prénom est Jocelyne ? »*

– Aucune idée, réponds-je.

« Dans mon ancienne écurie, j'ai entendu parler d'une Jocelyne qui arrivait à faire des miracles avec les chevaux. La jument qui était installée dans le box à côté du mien affirmait même qu'elle arrivait à communiquer avec les bêtes. J'ai trouvé ça très drôle, comme idée. Plus j'y pense, plus je crois qu'elle disait peut-être la vérité maintenant qu'on te connaît et que tu peux faire la même chose. Bref, bonne chance. »

Si nous étions dans une bande dessinée, je pense que j'aurais un point d'interrogation au-dessus de la tête.

Une femme qui parlerait aux animaux ?

En dehors de l'île ? Impossible !



## Chapitre 39

Thomas est en pleine discussion téléphonique avec la dame lorsque nous revenons dans l'écurie. Il a les sourcils froncés et semble rassembler toute son énergie pour choisir les bons mots.

– Madame Michaud, je ne peux vous expliquer comment je fais pour savoir que j'ai raison à 100 %, mais je vous prie de me croire. Nous devons aller visiter cet endroit et venir en aide aux chevaux encore sur place.

– ...

– Je comprends que votre horaire est chargé. Si vous le désirez, je peux me rendre seul sur place et prétexter une simple visite de courtoisie en tant qu'apprenti vétérinaire. Je vous transmettrai ensuite mon rapport et vous déciderez si vous allez de l'avant ou non. Est-ce que ça vous va ?

– ...

Thomas fait les cent pas d'un bord à l'autre du corridor en écoutant ce que lui dit la dame et Ophélie se ronge les ongles.

– OK, parfait, madame Michaud, je vous remercie. À bientôt.

Il ferme son téléphone et nous le fixons tous.

Allez, nom d'une griffe de dragon ! Arrête de faire durer le suspense ! Il me fait penser à mon Trouloulou lorsqu'il me fait poiroter pendant de longues minutes. Les têtes de gauche et de droite refusent systématiquement d'ouvrir leur gueule quand je leur demande qui a essayé de croquer un des griffons du voisin. Quand elles se décident enfin, je constate toujours que les deux ont des plumes entre les dents. Pauvre tête du milieu, j'espère qu'elle s'en sort bien pendant mon absence.

Reviens sur le bon continent, Rosa ! C'est ici que ça se passe !

Enfin, Thomas lève les yeux et nous explique sa conversation :

- Elle trouve mon histoire étrange et ne comprend pas que je sache que les chevaux sont loués et mal entretenus si je ne suis ni un client ni un voisin. Je ne pouvais évidemment pas lui expliquer qu'un cheval nous avait tout raconté, elle m'aurait pris pour un fou, sans vouloir t'offenser, Rose-Alice.

Éloïse pose sa main devant sa bouche et Ophélie glousse. Même Mahée trouve ça rigolo.



Ah-Ah-Ah, très drôle...

– Pas de problème, continue !

Thomas reprend contenance devant sa bévue et poursuit son monologue.

– Elle était vraiment très curieuse... Je pense même que c'est à cause de ça qu'elle a dit qu'elle serait là demain matin à 9 h tapant. Je vais lui texter l'adresse et elle viendra faire son inspection. Elle aimerait aussi me rencontrer sur place.

Spirit gratte le sol de son sabot avant droit. Éloïse et Edmond se tiennent par la main tandis qu'Ophélie et Thomas se regardent tendrement.

Moi, je joue encore avec ma bague. Maman, peu importe où tu te trouves, j'espère que tu es fière de moi ! Je souhaite seulement ne pas devoir dévoiler mon pouvoir à chaque personne que je rencontre sur ce continent, sinon je vais être dans la crotte de cerbère si je retourne sur l'île.

Thomas reprend la parole avant qu'on se mette à élaborer notre plan pour demain :

– Il y a juste une petite chose...

Bon, qu'est-ce qu'il va nous sortir, le grand gaillard. J'espère qu'il ne va pas nous annoncer que cela engendrera beaucoup de dépenses pour monsieur Edmond et dame Éloïse. Déjà qu'ils nous hébergent et nous nourrissent gratuitement, ce serait dommage qu'ils aient à payer pour aller sauver des chevaux en détresse.

Thomas continue lorsqu'il sent que toute l'attention est de nouveau portée sur lui :

– Elle m'a demandé d'amener un vétérinaire diplômé avec nous, question d'être dans les normes. Vous ne serez pas surpris si je vous annonce que Dr Bossé est le seul de la région... Il devra donc nous accompagner. Je vais le rappeler pour lui demander.

Je pense que j'aurais préféré devoir déboursier des sous, quitte à être obligée d'aller travailler au camping avec Laurence, son air bête et son horrible chien.



## Chapitre 40

Ayant refusé que Thomas appelle un taxi, Éloïse est partie le conduire chez lui. Cette dame ne cesse d'aider les gens autour d'elle, même si elle ne les connaît que depuis peu de temps. Elle adorerait l'entraide qui règne sur mon île.

Je suis assise sur le divan du petit salon des propriétaires des lieux avec Ophélie près de moi. Ses longues jambes sont posées sur mes cuisses et elle est allongée parmi les coussins.

Monsieur Edmond est tombé endormi dans son fauteuil berçant qui doit dater de plusieurs décennies, si je me fie aux bouts de rembourrage qui dépassent de partout. Mon amie et moi sommes complètement perdues dans nos pensées. Pour ma part, je réfléchis à notre journée de demain, question de me préparer mentalement à toutes éventualités. Je ne peux pas dire avec exactitude ce à quoi Ophélie pense, mais je mettrais ma main

dans le feu de Dérek qu'elle réfléchit à un certain Thomas.

Bref.

Je ne sais pas comment elle va faire pour ne pas se briser le cœur avec cette toute nouvelle histoire d'amour, mais je ne lui souhaite que du bonheur. Jamais un humain normal n'a mis les pieds sur notre île et je pense que les anciens ne laisseraient pas faire ça. L'autre option serait qu'elle n'y retourne pas et qu'elle demeure ici. Ses parents seraient affreusement tristes, étant donné qu'ils ont une belle relation. Pour ma part, ma seule famille est mon père et j'espère qu'il ne s'est pas trop fait juger par mon choix de partir.

La porte d'entrée ouvre en grand, ce qui nous fait sursauter. Edmond, lui, ne s'est rendu compte de rien.

– Vous pouvez venir m'aider, les filles, s'il vous plaît ? J'ai les mains pleines.

Nous nous levons rapidement afin d'aller enlever quelques sacs des mains d'Éloïse. De bonnes odeurs viennent remplir mes narines et je me rends compte

à quel point j'avais faim. Ma pointe de pizza de ce midi est rendue loin !

– Thomas habite dans la ville voisine, j'ai donc passé devant une cantine. J'ai décidé que nous méritions un congé de cuisine et de vaisselle pour ce soir ! Je nous ai pris de la poutine pour tout le monde !

Nous nous dirigeons vers la table et je découvre plein de nourriture dont je ne connais rien à rien.



– Voici des rondelles d'oignons, des bâtonnets de fromage et des ailes de poulet. Je sais que tu ne voudras pas d'ailes de poulet, Rose-Alice, mais je t'ai pris des brocolis pannés. Tu vas voir, c'est délicieux.

Éloïse nous invite à nous mettre à table en nous disant qu'Edmond mangera quand il se réveillera.

Nous la remercions en l'aidant à distribuer les ustensiles et en préparant des verres d'eau. C'est curieux, il y a cinq poutines.

– J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop, j'ai invité ma fille, Laurence, à venir manger avec nous. Elle m'a appelé en chemin pour savoir si vous étiez toujours à la maison et apparemment, elle souhaite vous parler de quelque chose.

Je préfère ne pas répondre et laisser Ophée réagir à ma place. Moi et les mots, ce n'est pas un bon mixte.

– Pas de problème, Éloïse. Vous pouvez inviter qui vous voulez, vous êtes chez vous ! dit-elle avec un adorable sourire.

Ophée me jette un petit regard subtil et me fait un clin d'œil. Elle a probablement perçu mon léger sentiment de frustration. Je ne sais pas pourquoi exactement, mais je trouve Laurence désagréable. Par contre, Ophélie a raison. Éloïse peut bien inviter un groupe d'hippogriffes si elle le souhaite, car c'est sa maison.

La porte s'ouvre encore, mais cette fois pour laisser passer la fille d'Éloïse.

– Bonsoir ! Ça sent bon ici ! Maman ! As-tu acheté de la cantine ? C'est rare !

La maîtresse des lieux rigole en allant chercher d'autres ustensiles.

– Oui, je sais ! Nous avons eu une grosse journée. Crois-moi, c'est mérité !

– Je suis désolée de vous dire qu'elle n'est malheureusement pas terminée. Ophélie et Rose-Alice vont pouvoir répondre à mes questions autour d'une bonne poutine.

Elle termine de ranger ses souliers dans le placard et s'approche de la salle à manger.

Ophée et moi nous nous regardons sans essayer d'être subtiles. Qu'est-ce qu'elle veut bien nous demander, cette femme ?

Elle s'assoit autour de la table sur une des chaises restantes et sort un petit bidule plat de sa sacoche.

– Vous savez que, comme dans chaque espace privé, il y a des caméras de sécurité, n'est-ce pas ? Mon camping n'y fait pas exception. Maman, tu n'en avais jamais installé, mais ne t'en fais pas, j'ai remédié à la situation. Tu as été chanceuse qu'il n'arrive rien pendant que tu étais la propriétaire. Il ne m'était jamais rien arrivé, à moi non plus. Rien avant il y a quatre jours. Deux événements étranges se sont produits et il se trouve qu'ils sont tous les deux liés à vous. Vous voulez voir ?

Ophélie et moi regardons notre plat de poutine comme si on attendait que les frites répondent à notre place.

Silence.

– Oh ! Salut Laurence ! Ça fait longtemps que tu es là ? Je ne savais pas que tu allais venir souper.

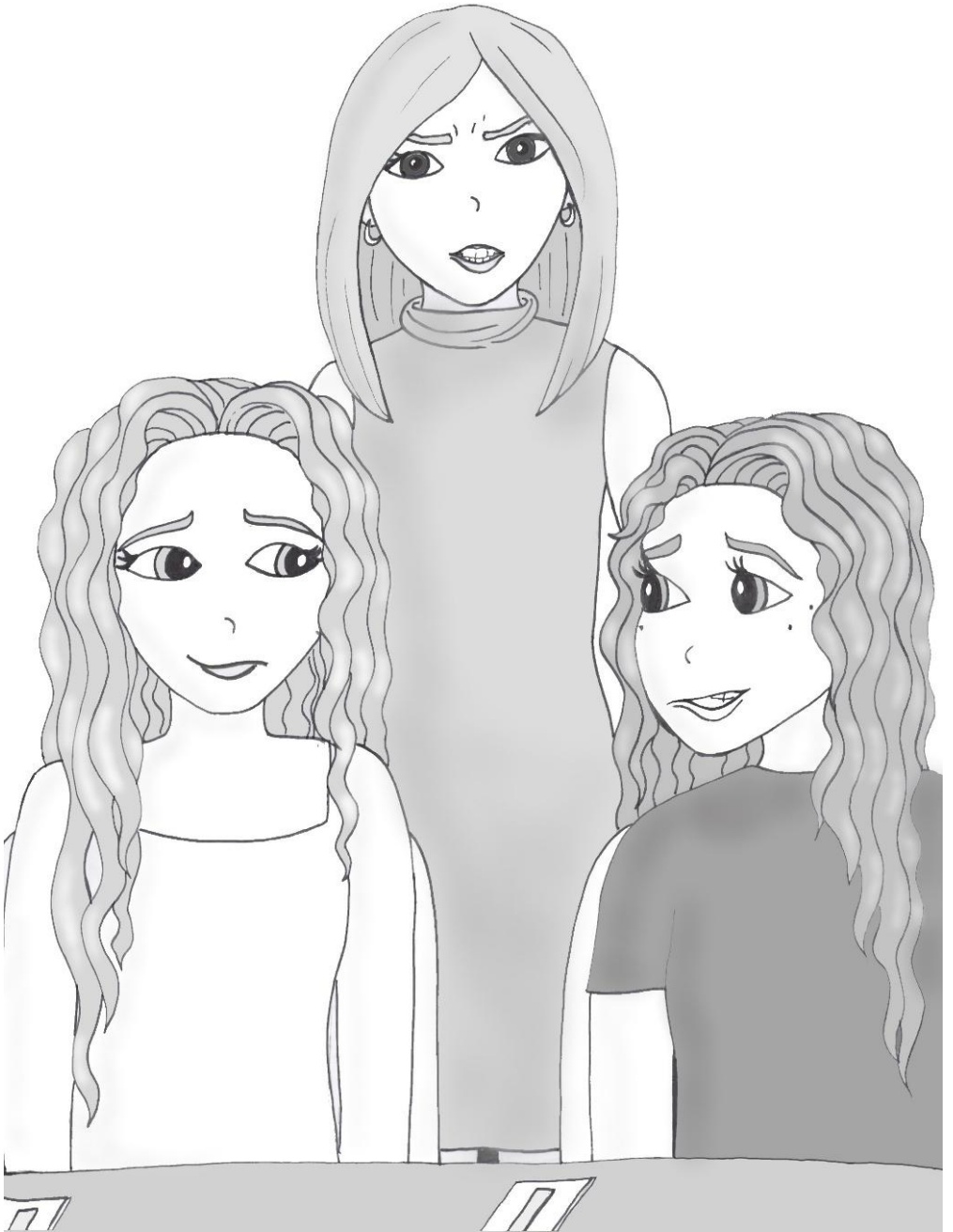
Edmond vient manifestement de se réveiller de sa sieste, en plein dans un moment de malaise.

– Pourquoi l'air est figé dans la salle à manger, surtout autour d'une poutine ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Éloïse se lève et prépare un verre d'eau et des ustensiles pour son mari.

– Rien, mon chéri. Viens t'asseoir.

– Allo, papa. Tu te réveilles au bon moment, une petite réunion de « famille » s'impose.



# Chapitre 41

Je ne sais pas ce que sont des caméras de surveillance, mais je pense que nous sommes dans le trouble.

Edmond nous a dit que ça serait comme un sacrilège de parler avant de manger un repas de cantine, car les frites allaient devenir molles. Nous sommes donc tous assis en train de manger notre souper bien mérité.

Du moins, trois personnes mangent tandis que Ophée et moi grignotons. Le stress nous a un peu coupé l'appétit, je dois l'avouer. C'est certain qu'elle sait pour le chalet que nous avons emprunté et elle ne nous croira jamais quand on va lui expliquer que nous n'étions pas au courant qu'il fallait payer.

Je n'aime pas trop la poutine, je trouve que ça ressemble à de la bouette. Par contre, les rondelles d'oignons et les bâtonnets de fromage, c'est absolument délicieux !

Éloïse tente d'amener des sujets de discussion afin de nous faire sortir un peu de notre torpeur, mais nous restons très peu bavardes. Laurence parle du camping et du ménage du printemps qui a été long à effectuer. Edmond raconte l'histoire de la clôture toute neuve que nous avons réparée seules. Éloïse parle de sa nouvelle recette de dessert qu'elle a hâte de cuisiner.

Une fois tout le monde rassasié, nous ramassons la table en gardant uniquement nos verres d'eau.

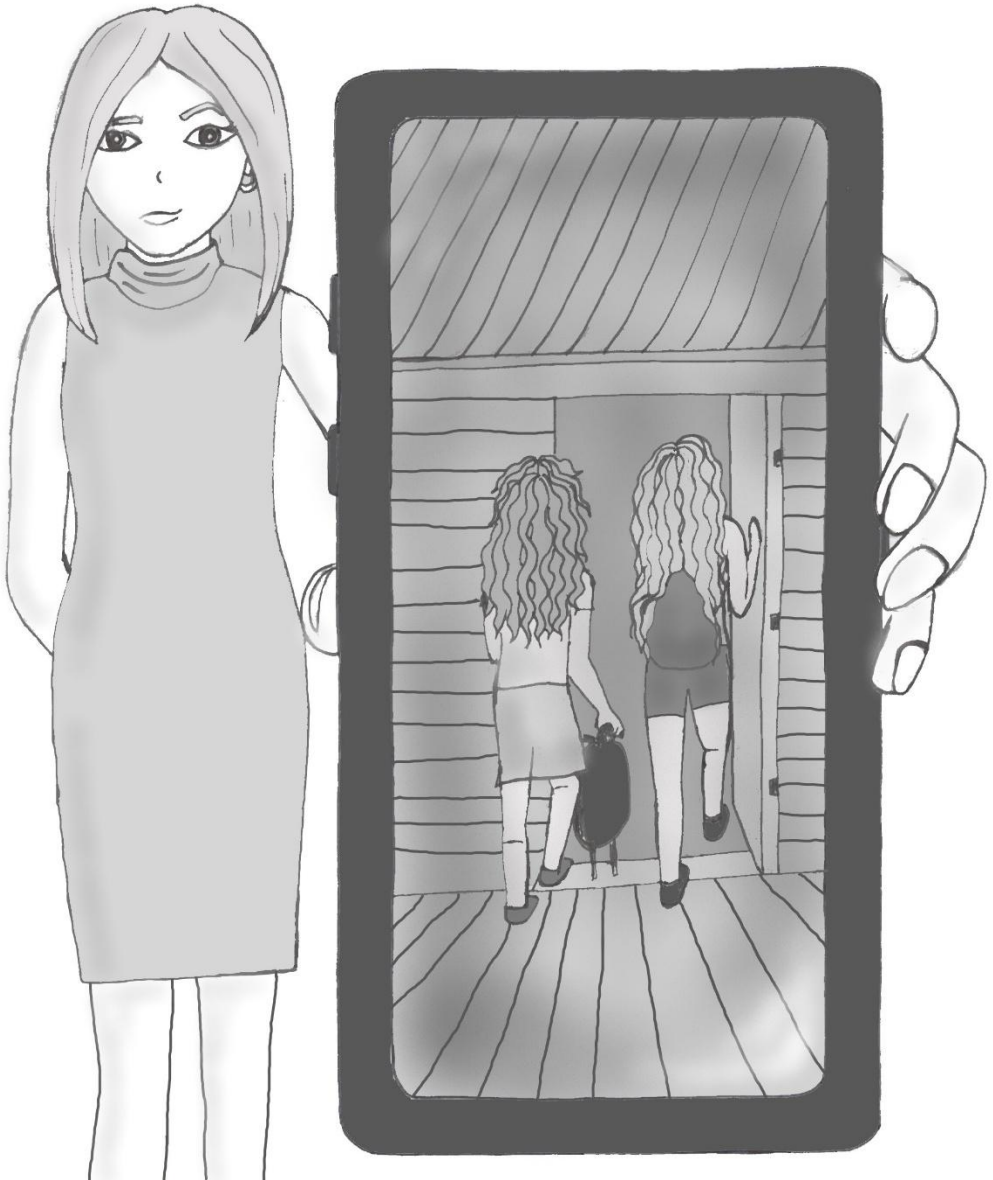
Laurence se racle la gorge. Allez, crache ton venin, qu'on en finisse !

Elle sort son bidule électronique de ses poches et nous explique d'une voix calme :

– Je vois bien que vous êtes deux bonnes personnes et je vous suis reconnaissante de ce que vous avez fait pour mes parents. Il y a pourtant des actions qui doivent être éclaircies et je compte sur vous deux pour les clarifier. Nous sommes d'accord ?

Nous hochons de la tête simultanément.

Elle appuie sur quelques touches de son appareil et le tourne vers nous. Je nous vois, Ophée et moi, entrer dans le chalet en plein milieu de la nuit.



Laurence tend l'objet vers ses parents afin qu'ils voient également la scène.

Ni l'un ni l'autre ne font semblant d'être surpris. Éloïse a dû en parler à son mari, évidemment.

– Papa et maman, je sais que vous étiez au courant, parce que quelques heures plus tard, la caméra a aussi filmé ceci :

Elle reprend l'appareil, appuie sur d'autres touches et le montre à ses parents. Sa mère semble un peu coupable, mais sans plus. Edmond ne réagit pas, ne comprenant pas pourquoi sa fille en fait tout un plat. Elle tourne l'écran vers nous et nous voyons clairement en train de parler avec Éloïse sur le balcon. Ensuite, nous entrons dans la bâtisse et la vidéo s'arrête.

– Je veux des explications. Qui commence ?

Elle regarde simultanément vers nous et vers ses parents. Je jette un coup d'œil à Ophée pour qu'elle nous sorte de cette situation, mais sans trop en dire, bien entendu.

– Premièrement, nous sommes vraiment désolées. Nous savons que ce que nous avons fait est grave. Cela n'excuse pas le fait que nous sommes entrées sans demander la permission, mais je tiens à préciser que nous étions mortes de fatigue et que nous n'avons pu résister à un si beau lit. Deuxièmement, vous pouvez nous dire le montant que nous devons et nous allons trouver une façon de réparer nos torts.

Wow, belle tentative de « flattage d'ego », Ophélie !

Laurence a écouté le court discours en gardant ses mains croisées sur la table. Elle fait un geste sec de la tête, probablement pour signifier qu'elle avait bien compris les explications. Elle se tourne maintenant vers ses parents. Sa mère prend la parole d'une voix pleine de contrôle et d'assurance, comme une mère sait le faire avec sa fille. Du moins, de ce que je me rappelle avec la mienne.

– À mon tour ? Parfait. Tu renforces la sécurité en mettant des caméras de surveillance dans le camping, mais tu oublies de vérifier si les portes des chalets sont bien barrées. Nous voyons clairement,

dans ta vidéo, que la porte s'ouvre facilement. Ensuite, il est vrai que je me suis aperçue de leur présence tôt le matin et que je me suis occupée de régler cette situation. J'ai ramassé et nettoyé le chalet et, en échange, elles sont allées à la maison pour aider ton pauvre père. Vas-tu les amener devant les tribunaux pour ça ?

Je n'ai aucune idée de ce que sont les tribunaux dont elle parle, mais ça semble aussi plaisant que d'essayer de brosser Trouloulou, même pour une toiletteuse comme moi.

– Non, bien sûr que non. Je me disais que tu avais sûrement réglé ça à ta manière, comme tu l'aurais fait si tu avais encore été propriétaire du camping. J'aurais préféré que tu m'en parles, voilà tout. Je ne suis pas une vilaine sorcière, vous êtes bien placés pour le savoir, non ?

– Navrée, ma grande, j'ai beaucoup de choses en tête et je voulais simplement régler cette situation sans faire de vagues.

Les deux femmes se sourient, je pense que nous l'avons échappé belle.

– Vous êtes adorables quand vous vous entendez bien comme ça !

Nous rions de la plaisanterie d'Edmond du mieux que nous pouvons, étant donné le stress que nous avons vécu.

– Je passe donc l'éponge là-dessus, dit-elle en nous regardant. Par contre, il va falloir m'expliquer ceci...

Elle pianote sur son bidule pendant cinq secondes qui nous paraissent comme une éternité. Elle le tend vers nous et, là, nous sommes vraiment dans le pétrin. On nous aperçoit très clairement, même dans l'obscurité, bouger sur le dos de Danaé près du quai. Je me vois en train de m'effondrer par terre après avoir débarqué, ensuite il y a Ophélie qui me rejoint gracieusement, puis nous mettons nos souliers en faisant nos au revoir à notre amie aquatique. La vidéo se passait plus rapidement que dans la réalité, probablement un truc technologique. Seulement dix secondes et c'est terminé. Danaé est partie se cacher pour dormir tandis qu'Ophée et moi marchions sur le quai, vers la plage, un grand sourire aux lèvres.



## Chapitre 39

Laurence a pris soin de montrer la vidéo à ses parents. Elle ferme l'écran et recroise ses mains sur la table. Bon, elle va être difficile à expliquer, celle-là. Vas-y, Ophée, je te laisse te débrouiller !

Je lance un coup d'œil à mon amie qui me rend un regard désespéré. Pour une rare fois, je pense qu'elle est à court de ressources.

OK, j'essaie quelque chose.

– Wow, ces deux gamines nous ressemblent beaucoup ! C'est probablement...

– Non, Rose-Alice. N'essaie pas de t'en sortir avec un mensonge, me dit Laurence.

Monsieur Edmond et dame Éloïse nous font un petit sourire. Je regarde Laurence et je parierais, même si c'est minime, qu'elle arbore elle aussi des yeux moqueurs.

Je ne savais pas que cette femme pouvait avoir un autre air que son visage bête habituel.

Pourquoi personne ne panique ? Dans la vidéo, Danaé est filmée avec une qualité d'image assez déconcertante. Les anciens aimeraient avoir cette technologie afin de surveiller tout le monde.

Mon amie m'observe avec les sourcils froncés, elle aussi très confuse par la tournure des choses. Elle brise le silence :

– Pourquoi vous nous regardez comme ça, sans rien dire ?

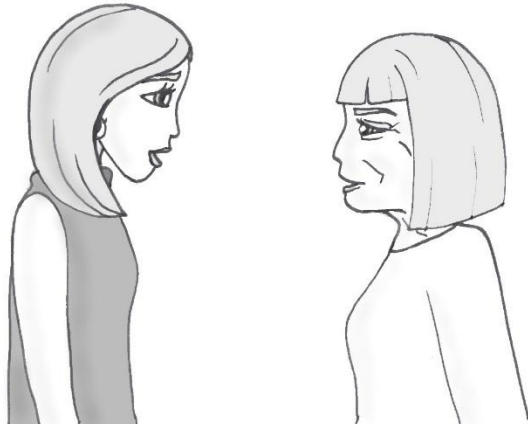
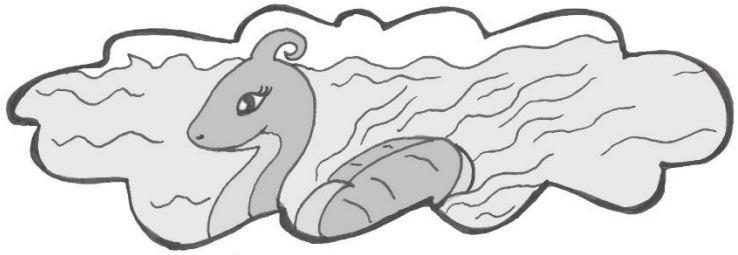
Éloïse s'exclame de son rire tellement contagieux. Il réussit même à me détendre un petit peu. Elle prend la parole de sa voix douce :

– Jeunes demoiselles, je connais Nessie depuis que je suis toute petite. Ça date du temps que le camping appartenait à mon père. J'étais une jeune fille très curieuse et, un soir, je me suis levée de mon lit afin de le suivre en cachette. C'est là que je l'ai vu discuter avec cette magnifique créature. Elle a été ma confidente pendant de très nombreuses années. Évidemment, nous ne pouvions comprendre ce qu'elle nous disait, mais elle nous répondait avec de gracieux signes de tête. Laurence a fait sa

rencontre lors de son dernier passage, il y a de cela quatre ans. Quand elle arrive au Québec, elle reste environ une semaine près du rivage à se cacher et ne sort que la nuit pour venir nous rejoindre au bout du quai. Quand elle se sent assez en forme pour retourner d'où elle vient, elle nous touche le bout du pied avec son museau et s'en va doucement dans les vagues.

Laurence touche la main ridée de sa mère du bout des doigts :

– Cette rencontre est gravée dans ma mémoire, maman. Quand je l'ai vue dans la caméra, il y a quelques jours, je me suis pointée au quai la nuit suivante et j'avais très hâte de la revoir. Il n'y avait malheureusement personne. Le jour suivant, j'apprends que tu héberges deux jeunes filles chez toi qui, étrangement, ressemblent drôlement aux personnes sur la vidéo ! affirme Laurence en rigolant. J'étais méfiante au début et, je dois l'avouer, un peu jalouse de la relation que vous sembliez avoir avec Nessie.



OK. Je ne comprends absolument rien de ce qu'il se passe. Je ne fais que les regarder à tour de rôle avec la bouche entrouverte. Ophélie prend la parole :

– Vous saviez dès le départ qui nous étions et d'où nous venons ?

Edmond tousse un peu et répond :

– Je ne sais pas pour toi, ma douce épouse, mais je n'en savais rien. Laurence ne m'avait rien dit.

– Moi, par contre, j'avoue l'avoir deviné. Ophélie m'a déjà dit « d'où nous venons » et le fait de les avoir trouvées sur le site du camping m'a fait imaginer des trucs. Ensuite, à force de les côtoyer,

je me suis rendu compte qu'elles dégageaient la même aura mystérieuse que mon amie Nessie. De plus, quand Rose-Alice nous a confié son don, tous les morceaux du casse-tête se sont mis en place.

Nous sommes consternées. Wow, quel revirement de situation !

– Elle s'appelle Danaé, en fait. Quand vous l'avez vu, il y a quatre ans, elle était au courant que je voulais partir de mon endroit natal. Lorsque j'ai échafaudé le plan, elle m'a mentionné qu'elle allait nous débarquer à un endroit qu'elle jugerait sécuritaire, le moment venu. Je ne m'étais pas doutée un seul instant qu'elle avait déjà fait plusieurs fois cet aller-retour.

– Danaé, quel magnifique prénom ! Elle a déjà visité l'Écosse également, si on se fie aux rumeurs. C'est d'ailleurs pour ça que nous l'avions baptisé Nessie, pour le monstre du loch Ness. Par chance que mon arrière-grand-père l'a mieux accueillie que là-bas ! Sinon, elle ne serait probablement plus revenue au Québec, conclut-elle en rigolant de plus belle.

Les deux femmes se mettent à discuter ensemble de leurs souvenirs respectifs avec Danaé. Elles n'en ont jamais parlé à personne, se disant que ce qu'il se passait au camping restait au camping. Sacrée Danaé, elle a eu de la chance de tomber sur une famille aussi géniale. Par contre, je devrai avoir une conversation avec elle au sujet de ses petites visites dans le monde. Il faut croire qu'il n'y a pas juste moi qui ai envie de voir d'autres paysages !

## Chapitre 40

Nous nous levons très tôt afin de partir à temps vers le point de rencontre : l'écurie où se trouve la mère de Spirit.

Hier soir, Éloïse et Laurence nous ont bombardées de questions à propos de notre lieu de naissance. Ça n'a pas été facile, mais nous avons su nous taire. J'ai parfois dû faire de gros yeux à Ophélie, mais nous nous en sommes bien sorties.

Selon Thomas, l'écurie se trouve assez loin. La dame arrivera là-bas à 9 h tapant. Nous nous levons donc très tôt et nous déjeunons en chuchotant. Même si tout le monde est réveillé, nous laissons le temps à nos oreilles de se dégourdir. Je ne suis pas habituée à ça, mais c'est de cette façon que ça fonctionne dans cette maison. Nous chuchotons donc pour ne pas réveiller les murs.

Nous finissons à peine nos crêpes qu'Éloïse est déjà en train de ramasser.

– Tu es nerveuse, ma douce Éloïse... Tout va bien se passer.

Edmond n'est pas très en forme, ce matin. Il tousse beaucoup et semble s'essouffler rapidement.

Ils s'enlacent comme deux jeunes amoureux, je détourne les yeux pour conserver leur intimité. La sonnerie du téléphone nous fait tous sursauter et brise le silence. Désolée, les murs, si vous êtes réveillés !

– Oui, allô ? répond Éloïse



- ...
- Salut, ma grande fille, tu es bien matinale.
- ...
- Parfait, je leur fais le message. Bye !

Elle raccroche et, comme si cet appel venait de la réveiller complètement, elle nous lance d'une voix forte :

- Laurence s'est levée de bonne humeur, ça veut dire qu'aujourd'hui sera une superbe journée ! Elle nous souhaite bonne chance pour notre sauvetage. Pourriez-vous vous occuper des chevaux en attendant le départ ? J'ai besoin d'une quinzaine de minutes pour me préparer et je suis certaine que Spirit doit être très nerveux.

Nous enfilons nos bottes de travail pour aller faire nos tâches à l'écurie. Nous n'avons que 15 minutes, il n'y a pas de temps à perdre !

Le soleil est déjà ardent et, même si nous ne sommes que le printemps, j'ai bien l'impression que la chaleur sera au rendez-vous. Mahée vient nous rejoindre en aboyant et en agitant la queue.

– Mais pourquoi tu aboies, espèce d'andouille ? Nous aurions fini par te voir, avec la taille que tu as ! Tu risques de réveiller les...

*« Les quoi, petites humaines ? Les voisins sont tellement éloignés que les seules bêtes que je dérange sont les vers de terre. Encore là, je ne suis même pas certaine qu'ils aient des oreilles. »*

– OK, OK ! Arrête de jacasser, je t'en prie. Si je suis encore dans cette région à Noël, je pense que je vais acheter une jolie chaîne à ta maîtresse pour qu'elle puisse te garder attachée. Bonne idée, non ?

*« C'est bon, je ne dis plus rien. En fait, juste une petite chose. Si la dame que tu rencontres aujourd'hui s'appelle Jocelyne, peux-tu lui demander un autographe pour moi ? Elle est géniale et a sauvé tellement de chiens d'endroits épouvantables. »*

– Voyons, qu'est-ce qu'elle a de si spéciale, cette Jocelyne, pour que tout le monde la vénère comme ça ? NON ! Ce n'était pas une vraie question. Pas la peine de répondre. Et si c'est bel et bien elle, compte sur moi pour ne pas lui demander d'autographe.

« Pfff ! »

Sur cette note, elle va se faire flatter la tête par Ophélie pendant quelques secondes, puis tourne les talons pour se diriger vers sa demeure en trottant.

– Elle voulait un autographe de qui ? me demande mon amie.

– La dame que nous allons rencontrer tantôt est possiblement quelqu'un de très connu du monde animalier. Moi, les vedettes, ça ne m'impressionne pas.

Dans le box de Spirit, tout est à l'envers. Il tourne en rond et gratte le sol.

*« Enfin, jeune bipède ! Viens me sortir d'ici, je dois prendre l'air ! Je ne me sens pas bien ! »*

Je répète ça à Ophélie. Elle répond à l'étalon :

– Je comprends que tu sois stressé, mais prends le temps de manger un peu d'abord et tu vas voir, ça ira mieux.

Spirit renâcle furieusement et Ophélie recule de deux pas.

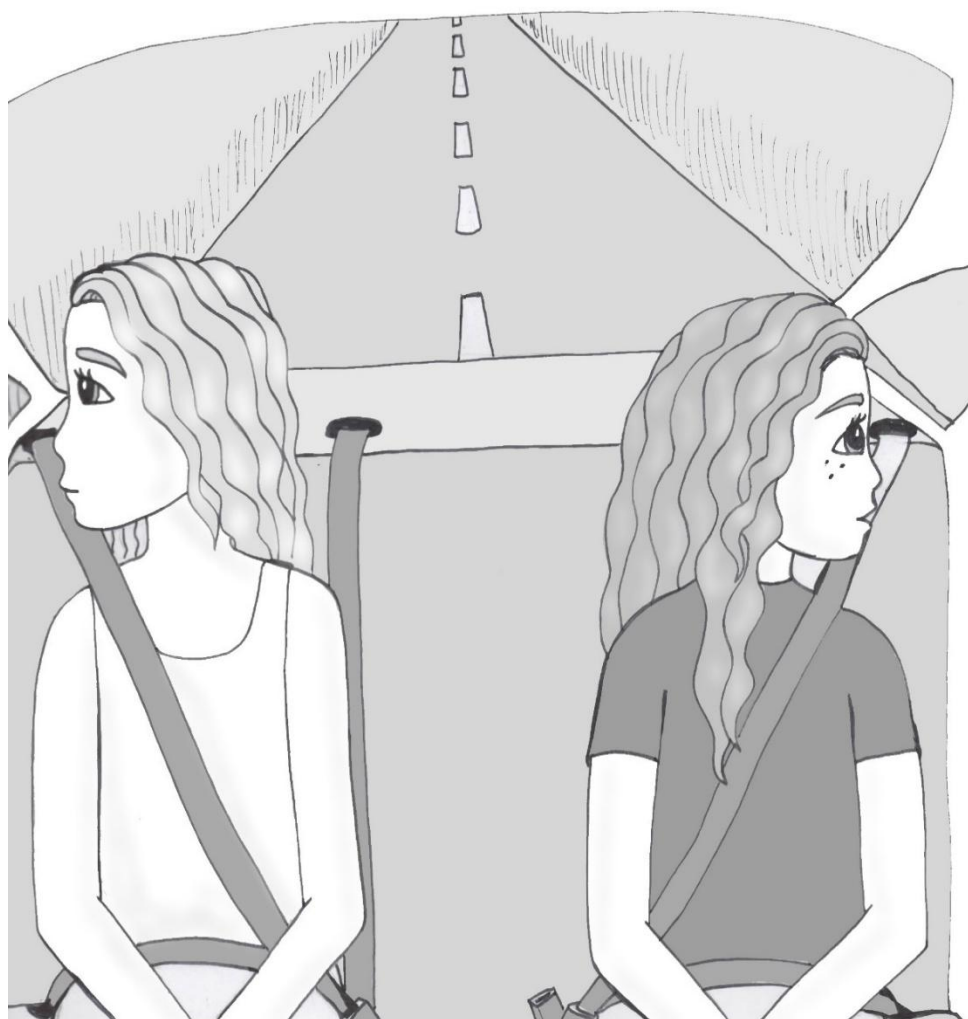
*« Dis à ton amie d'ouvrir cette porte avant que je pète les plombs ! »*

Sans plus tarder, je libère Spirit de son enclos et il part au galop vers la sortie de l'écurie. Cet animal doit vraiment apprendre à se calmer le pompon.

– Allez, finissons-en si nous ne voulons pas être en retard.

Ophélie approuve et nous nous mettons à la tâche.

# Chapitre 41



Nous roulons depuis presque deux heures et l'ambiance dans l'auto est fébrile. Cette deuxième promenade à bord d'une voiture se passe mieux que la première, sauf que c'est beaucoup plus long. Au début du trajet, nous parlions de tout et de rien, mais au fur et à mesure qu'on approche, les discussions se raréfient. J'espère que Spirit a réussi à se détendre dans le pré, accompagné de ses deux amies.

– Je me rappelle, il y a deux ans lorsque nous avons fait ce chemin. Nous avions la remorque derrière et étions seuls avec notre nervosité. Nous sommes heureux de vous avoir auprès de nous, jeunes demoiselles.

Éloïse nous jette un coup d'œil par le petit miroir situé au-dessus d'elle. Edmond a préféré lui laisser le volant, puisque sa santé ne s'améliore pas au fil des heures. Il y a des journées moins faciles que d'autres, paraît-il.

– Nous sommes très reconnaissantes aussi de tout ce que vous avez fait pour nous.

– C'était tout naturel, belle Ophélie.

Après avoir parcouru quelques kilomètres de champ à perte de vue, Edmond pointe du doigt un vieux bâtiment avec une petite maison à ses côtés.

– L'endroit semble ne pas avoir beaucoup changé depuis deux ans, remarque Éloïse. Nous devrions nous stationner sur le côté du chemin en attendant que les deux autres voitures arrivent. Sinon, le propriétaire va se demander ce qu'on fait dans sa cour.

Nous approuvons et nous nous arrêtons à une bonne distance du lieu.

Thomas, Dr Bossé et la dame de la protection des animaux ne devraient pas tarder. Nous sortons de l'habitacle pour nous dégourdir les jambes et prendre l'air. La voiture d'Éloïse est confortable, mais nous ne sommes pas habituées à ce mode de transport. Je regarde au loin l'écurie et j'ai des frissons dans le dos.

Quelques minutes plus tard, la voiture du Dr Bossé nous rejoint et, pas longtemps après, une voiture inconnue apparaît au loin. Disons que c'est un chemin peu fréquenté, il y a donc de bonnes chances

pour que ce soit la dame attendue. Comme elle arrive dans l'autre sens de la route, elle ne passe pas à côté de nous et se gare directement dans la cour.

Il est 9 h tapant.

Wow, ça, c'est de la ponctualité !

Nous retournons vite dans la voiture et la rejoignons dans le stationnement en question. Dr Bossé sort de sa voiture et se dirige vers la dame mystérieuse d'un air beaucoup trop enjoué :

– Bonjour, madame Michaud ! C'est un grand plaisir de retravailler avec vous, une femme d'une telle grandeur ! Je ne veux pas dire que vous êtes très grande dans le sens que vous êtes une grande perche, mais plutôt à cause de la hauteur de votre réputation. J'avais plein de rendez-vous importants prévus cet avant-midi, mais j'ai tout annulé quand mon apprenti m'a mentionné que vous aviez besoin de moi. Je suis le meilleur vétérinaire de la région, alors c'était normal que je fasse tout ce trajet pour venir vous aider !

Oh là, là ! Mais quelle prétention ! Je vois Thomas lever les yeux au ciel. La pauvre dame semble désespérée, elle répond du mieux qu'elle peut :

– Bonjour à vous aussi, docteur Bossé. Merci de vous être déplacé, cela nous a beaucoup facilité la tâche, car nous n'avons pas eu à chercher un vétérinaire pour cette cause.

– Oui, surtout que Jean-Charles est le SEUL vétérinaire de la région, rajoute monsieur Edmond.

Nous essayons de retenir notre rire du mieux que nous pouvons. C'est facile d'être le meilleur vétérinaire de la région s'il n'y en a pas d'autres. Heureusement, Dr Bossé est trop en admiration pour remarquer quoi que ce soit.



– Bonjour à vous tous, se présente-t-elle en nous tendant la main à chacun. Je suis Jocelyne Michaud. Je ne pensais pas que vous seriez aussi nombreux. Thomas, j'aimerais vous parler après la visite. Restez ici pendant l'inspection, je vous en prie. Docteur Bossé, suivez-moi, s'il vous plaît. Allons-y.

C'est donc la vraie Jocelyne, dont Béatrice et Mahée m'ont parlé. Celle qui a une réputation de sauveuse, même parmi les animaux. Elle prend sa mallette dans sa voiture et se dirige d'un pas assuré vers la maison. Nous restons près de la voiture, même si nous avons envie de l'accompagner. C'est important de respecter les consignes si nous voulons que tout soit fait dans les règles.

Elle frappe à la porte. En retrait, la situation est déstabilisante. La maison manque d'amour et les vitres sont tellement sales qu'on n'arrive pas à voir l'intérieur. Madame Michaud est habillée en toute élégance avec une chemise blanche et un pantalon noir, très ajusté. Ses longs cheveux roux (encore plus roux que les miens !) descendent en queue de cheval jusque dans le bas de son dos. La différence entre elle et la maison est frappante, disons.

Quand la porte s'ouvre, la dame tend la main en se présentant d'une voix pleine d'assurance :

– Bonjour, monsieur Lapierre. Je suis Jocelyne Michaud du MAPAQ, le ministère de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Alimentation du Québec. Nous avons des raisons de croire qu'une visite est de mise dans votre écurie, pour des questions de sécurité, tout simplement.

L'homme, manifestement pas prêt pour recevoir de la visite, gratte son ventre avec un air offensé :

– Ce sont les gens derrière vous qui ont fait une plainte ? Je ne les connais même pas, ils n'ont jamais mis les pieds ici !

Heureusement, il n'a pas reconnu Edmond et Éloïse. Rester anonymes va diminuer les risques de représailles pour eux.

– Aucune plainte n'a été déposée, le gouvernement se demande simplement pourquoi aucune visite de vétérinaire n'a été effectuée sur votre propriété depuis l'achat. Permettez-vous que nous allions inspecter les lieux, le Dr Bossé et moi ?

L'homme grossier se met à rire et ferme la porte devant madame Michaud.

Ah ! Ça, on ne l'avait pas prévu !

## Chapitre 42

De là où nous nous trouvons, nous pouvons discerner Dr Bossé qui est totalement offensé et je crois voir madame Michaud qui sourit.

On dirait bien que ce n'est pas la première fois que cette situation lui arrive. Elle frappe de nouveau à la porte en criant :

– Monsieur Lapierre, vous avez le droit de refuser notre visite, par contre nous allons revenir avec des agents de police équipés d'un mandat. À vous de choisir.

Environ cinq secondes plus tard, la porte s'ouvre en grinçant.

– D'accord, mais je vous accompagne, et les quatre personnes là-bas demeurent sur place, ils ne nous suivent pas.

– Bien sûr, monsieur.

L'homme enfle rapidement des souliers et sort de la maison. Il prend les devants vers l'écurie et

nos deux compagnons le suivent. Nous n'entendons pas grand-chose, mais je pense que personne ne parle.

Ils approchent de la bâtisse et nous restons plantés là, ne servant à rien. C'est trop pour moi, je dois savoir ce qu'il se passe.

– Dès qu'ils seront dans le bâtiment, je me fauileraï subtilement en me cachant derrière les vieux trucs. Je vais espionner au travers des planches pour savoir ce qu'il se passe à l'intérieur.



– Sois prudente, me recommande Thomas. Si le grincheux te voit, tu pourrais avoir des problèmes. Assure-toi que les vieux trucs, comme tu dis, te camouflent bien. Ce sont des tracteurs, en passant.

– Je vais être subtile comme une fée somnambule, aucun souci.

Peu de temps après, ils disparaissent dans l'écurie. Je m'avance en me penchant comme si être moins grande pouvait m'aider. Il n'y a pas de fenêtre, alors le risque qu'ils me voient est assez mince. Plus j'approche, plus je me rends compte de l'état pitoyable de l'immeuble. Les planches sont pourries, je me demande comment il se peut qu'elles restent debout quand il vente.

Une fois les deux vieux tracteurs franchis, je suis tout près. Les espaces entre les planches vont m'aider à voir et à entendre ce qui se passe. La pelouse très longue me permet de m'agenouiller dans l'herbe pendant quelques minutes sans être inconfortable. Je tends l'oreille :

– Vous ne trouverez rien d'étrange à dire sur mon écurie, mam'zelle. Je vais voir mes chevaux au

moins une fois par jour ! Ils mangent et se portent bien, je vous le garantis !

– Combien de chevaux vivent ici ?

– Huit, mam'zelle. Ils sont comme ma famille.

Personne ne répond.

– Vous m'amenez les voir ? J'ai terminé pour l'état du bâtiment.

– Oh ! Vous savez, ça a l'air d'être mal en point, mais tout est solide, je vous l'assure !

Pas de réponse.

– Donc, vous m'amenez aux boxes, s'il vous plaît ?

– Bien sûr, suivez-moi.

Je dois me déplacer vers la droite afin de ne rien manquer de la conversation.

– Voici mes huit chevaux. Ils sont la prunelle de mes yeux, mon air pour respirer, ma...

– Vous pouvez seulement répondre aux questions quand j'en aurai, s'il vous plaît, le coupe-t-elle.

- Oui, d'accord.

Moment de silence... et je n'arrive plus à les voir, étant donné l'endroit où ils se trouvent.

- Leurs bols d'eau sont tous secs. J'imagine que c'est la chaleur de la matinée qui les a asséchés ?

- Oh déjà ! Wow ! Il en restait encore lorsque je suis passé ce matin ! Il faut croire que l'été est à nos portes !

Si je me fie aux bruits que j'entends, l'homme ramasse les seaux un par un et les empile. Il tente d'avoir un ton horrifié, mais ça sonne faux.

- Pauvres eux autres, je me dépêche de leur en redonner.

La dame patiente et je n'entends rien d'autre que le bruit de l'eau un peu plus loin.

- Ces chevaux sont complètement déshydratés, les muqueuses de celui-ci sont bien sèches et elles sont terriblement pâles, affirme le Dr Bossé.



Madame Michaud doit probablement prendre des notes dans son calepin. J'entends le bruit de souliers qui reviennent.

– Et voilà pour les deux premiers ! Je vais faire des allers-retours pour les autres.

J'arrive à entendre les chevaux boire tellement ils semblent assoiffés.

– À quand date leur dernier examen vétérinaire ?

– Oh, vous savez, ma petite dame, il y a peu de vétérinaires dans le coin.

– Vous ne répondez pas à ma question.

– Cela doit faire quelques années, j'en ai bien peur.

Le ton qu'utilise l'homme est répugnant. Il tente de faire pitié, mais la voix de madame Michaud reste neutre.

– Ils sont amaigris, surtout celle-ci. Elle est âgée de combien d'années ?

– C'est une vieille jument difficile d'approche.

– Quel âge ? insiste la dame.

– Je dirais entre 20 et 30 ans.

– Vous ne savez pas l'âge de la prunelle de vos yeux ? D'un membre de votre famille ?

– Je l'ai déjà su, mais ma mémoire me fait défaut, parfois.

– D'accord. Je vous laisse continuer à remplir les seaux.

J'entends l'homme repartir vers le robinet.

## Chapitre 43

– Je vois des lésions corporelles sur celui-ci. Des antibiotiques seraient même nécessaires afin de diminuer les risques d'infection. Il faudrait que j'entre afin de pouvoir faire un diagnostic plus précis.

– Non, demeurez à l'extérieur de l'enclos, s'il vous plaît.

Elle s'approche du visage d'un cheval et j'arrive à l'apercevoir à travers deux planches.

– Et toi, ma douce. Ton maître ne sait même pas quel âge tu as.

Elle caresse son front du bout de ses doigts de fée.

– Vous espérez qu'elle vous réponde, madame Michaud ? demande Dr Bossé d'une voix rieuse, limite moqueuse.

Ah ! Là je reconnais le vétérinaire désagréable qu'il est !

– Les chevaux peuvent nous dire plein de choses grâce à leur regard. N'est-ce pas, ma jolie ?

La jument ne parle pas fort, mais je réussis quand même à saisir :

*« Oui, madame, répond-elle. Je vous en prie, sortez-nous d'ici. Je veux recommencer à sentir la chaleur du soleil sur ma peau et à brouter de la bonne herbe fraîche. »*

Sa voix est si douce. Ça ne peut pas être la mère de Spirit. On dirait que ça ne concorde pas avec l'image que je m'étais faite.

*« Mon unique fils est parti d'ici il y a environ deux ans. C'est ma seule consolation et c'est aussi ce qui m'aide à passer au travers de mes journées. »*

OK, c'est elle, c'est certain.

– Je connais ceux qui ont adopté ton fils. Ils sont même présents dans le stationnement, en ce moment.

Une minute !

Elle lui a répondu.

La dame vient de répondre à la jument.



Elle jette un coup d'œil au vétérinaire pour s'assurer qu'il est loin, en train de faire un examen sommaire des autres chevaux. La jument continue :

*« Tu as compris ce que je t'ai dit ? Comment est-ce possible ? »*

– Secret professionnel, ma grande. Que peux-tu me confier au sujet de cet endroit pour que je puisse monter un dossier solide et vous faire sortir d'ici ?

*« Le foin goûte le moisi, mes sabots sont très douloureux et mes dents me causent de la douleur. J'ai eu plusieurs blessures au cours de ma vie et, plus je vieillis, moins elles guérissent vite. Surtout celles causées par le bâton d'électricité. »*

– LE QUOI ? demande Jocelyne d'une voix qu'elle oublie de garder basse.

– Je n'ai rien dit, répond le vétérinaire au loin.

La dame pose sa main sur sa bouche, le regard horrifié d'avoir répondu si fortement.

Heureusement, le propriétaire revient avec deux autres seaux d'eau pleins à distribuer et l'incident est oublié par le vétérinaire.

– Monsieur Lapierre, je n'ai pas besoin d'attendre que mon rapport soit analysé par mon supérieur pour vous affirmer que nous allons vous enlever vos chevaux pour cause de maltraitance.

– POUR MALTRAITANCE ? Vous êtes devenue complètement folle ! Personne ne va partir avec mes chevaux.

– Vous pourrez en parler au tribunal.

L'homme quitte l'écurie d'un pas rageur. Je cours jusqu'à mes amis dans le stationnement avant qu'il puisse me voir.

Une fois rendue aux voitures, mon cœur palpite et j'ai du mal à reprendre mon souffle. Je m'exclame du mieux que je peux :

– Elle parle aux animaux ! C'est pour ça qu'elle est si bonne dans son métier !

Ophélie glisse une main devant sa bouche, stupéfaite.

L'homme est entré dans sa demeure et personne ne va le chercher. Nous restons sans bouger et attendons avec impatience que madame Michaud et Dr Bossé nous rejoignent.

J'explique les conversations que j'ai entendues à mes compagnons, nous sommes pressés de connaître la suite des événements.

## Chapitre 44

Il est bientôt 11 h et le soleil tape fort sur nos têtes. Nous avons forcé monsieur Edmond à attendre dans l'auto avec l'air froid qui sort par des trappes. C'est formidable, ces véhicules ! Le vieil homme reprend des couleurs et sa toux diminue.

Une dizaine de minutes plus tard, Jocelyne Michaud sort de l'écurie et vient vers nous. Encore une fois, voir sortir une femme aussi jolie d'un endroit en si piteux état est frappant. Lorsque Edmond l'aperçoit, il ferme le moteur de la voiture et se dépêche de sortir. Cet homme est soit très investi dans la santé des animaux ou soit une vraie tête de cochon.

– Merci, Thomas, d'avoir insisté pour que je vienne ici. J'aimerais vraiment savoir comment tu as pu être aussi certain de ce qui se tramait dans cette écurie.

Thomas n'a pas le temps de répondre, car Dr Bossé se dépêche d'ajouter :

– Je veux juste vous rappeler, chère madame, que c'est grâce à moi si ce jeune apprenti non expérimenté connaît votre réputation. Je suis votre plus grand admirateur.

– Merci à vous tous, évidemment. J'ai déjà déposé une demande d'aide générale pour trouver des familles d'accueil à ces huit chevaux. J'ai quatre voitures en chemin. Trois viennent avec des remorques doubles et les deux autres avec des simples. Ils seront entre bonnes mains en attendant de leur trouver des familles permanentes.

Je sais que c'est très impoli de faire ça, mais je ne peux m'empêcher de fixer la dame pendant tout son discours. Je crois fermement que personne avant ma mère n'a quitté l'île et que personne ne l'avait refait avant Ophélie et moi. Elle ne peut donc pas venir de chez nous. Comment a-t-elle pu avoir le don de parler aux animaux si elle n'est pas née sur l'île ?

Oups, elle me regarde pendant que je la fixe.

– Vous avez une question, jeune fille ? C'est le moment, car je dois aller informer monsieur Lapierre des développements.

– Oh, non, ça va, euh... merci.

Sur un salut de la tête, elle tourne les talons et fait quelques pas vers la maison.

Personne n'a remarqué la faiblesse de monsieur Edmond et c'est avec un bruit sourd qu'il s'effondre au sol.

Éloïse fait rapidement les deux pas qui la séparent de son mari et se met à genoux. Elle prend doucement sa tête dans ses mains frêles et tente de lui parler.



– Edmond ? Mon chéri, tu m'entends ? Attends, ne bouge pas, je vais t'aider !

Dans d'autres circonstances, ça aurait pu être drôle, puisqu'il n'est manifestement pas sur le point de bouger.

– Thomas, appelle l'ambulance ! Vite !

Sans attendre, l'apprenti vétérinaire sort son cellulaire et compose un bref numéro.

– Oui, j'ai besoin d'une ambulance immédiatement ! Un homme âgé a perdu connaissance ! S'il respire ? Je ne sais pas ! Éloïse, est-ce qu'il respire ? ... Oui, il respire ! Des problèmes de santé ? Éloïse ! Edmond a-t-il des problèmes de santé ? ... Oui, cancer des poumons.

Ophélie et moi nous regardons d'un air consterné.

– QUOI ? Il est malade ? C'est quoi, le cancer des poumons ?

Oui, je sais, c'est inutile de demander ça dans une pareille situation évidente, mais le stress nous fait réagir étrangement, parfois.

– Il va s'en sortir ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Madame Michaud fait vite demi-tour pour venir aider Éloïse.

– C'est probablement la chaleur qui a causé son malaise. Avez-vous de l'eau ? Nous allons en asperger sa tête, ça lui fera du bien.

C'est ainsi qu'on s'évertue à sauver monsieur Edmond pendant des minutes qui nous semblent des heures.

Au bout d'un certain temps, un bruit strident et vraiment déplaisant se fait entendre au loin. Thomas se rend au bord du chemin et agite les bras en hauteur pour être aperçu à une bonne distance. Une plus grosse voiture ressemblant à une grande boîte jaune avec des lumières et des roues vient se stationner près de nous. Deux hommes en sortent et l'un vient directement vers Éloïse. L'autre s'occupe de sortir une table portative avec un matelas de l'arrière du véhicule.

– Bonjour madame, dit l'homme d'une voix rassurante. Quel est son nom ?

– Edmond Ducharme. Sauvez-le, monsieur, je vous en prie.

Une fois l'autre homme arrivé avec son lit et plein d'objets étranges, ils lui installent un masque assez spécial sur la figure pour l'aider à respirer.

– Monsieur Ducharme ! M'entendez-vous ? Nous sommes là, tout va bien se passer. Nous allons vous amener à un endroit frais et nous prendrons soin de vous.

Edmond ouvre les yeux délicatement et cherche sa belle Éloïse du regard :

– Ma tendre, ne les laisse pas amener la mère de Spirit n'importe où.

Éloïse lui sourit tendrement et Edmond referme les yeux.

Une fois l'ambulance partie avec Edmond et Éloïse à ses côtés, les premiers camions avec les remorques arrivent.

Cette journée n'est pas facile.

## Chapitre 45

Nous sommes dans la voiture du Dr Bossé, en route vers la maison. Le vent froid que nous fournit le véhicule nous fait du bien, car il est presque midi et la température a vraiment augmenté.

Thomas nous suit avec la voiture d'Éloïse, car celle-ci est partie en ambulance avec Edmond. Il paraît que cette sorte de véhicule transporte ses passagers à un endroit où travaillent plein de gens aptes à soigner les personnes. Sur l'île, lorsque nous sommes malades, il faut aller voir quelqu'un qui a le don de guérisseur et, parfois, il faut marcher longtemps, ce qui est tout à fait illogique lorsque nous sommes malades.

Le trajet du retour semble deux fois plus long que ce matin. Il faut dire qu'être seules avec le grincheux est assez ennuyant. Heureusement, nous passons devant le camping, donc nous arrivons très bientôt. J'ai une faim de loup.

Une fois que la voiture est stationnée près de l'écurie « le Vagabond », nous nous dépêchons de sortir en remerciant le Dr Bossé. Une fois les portières fermées, il baisse la vitre pour nous parler :

– La moindre des choses serait de me donner quelques dollars pour le temps et l'essence que ça m'a pris pour vous reconduire jusqu'ici, hein ?

L'essence ? Des dollars ?

– Désolée, Dr Bossé, nous n'avons pas de dollars sur nous.

– Bon. Je vais ajouter ça sur la prochaine facture à Edmond, dans ce cas.

Il referme la vitre, puis part à reculons. Ophélie et moi, nous nous regardons, bien découragées.



La porte d'entrée est barrée et j'ai un moment de panique à l'idée de demeurer dehors jusqu'à l'arrivée d'Éloïse. Je constate qu'Ophélie ne semble pas le moins du monde stressée, car elle joue dans les fleurs près de la porte.

– Tu ne pourrais pas choisir un autre moment pour faire du jardinage ? Je vendrais mon âme pour un verre d'eau et nous sommes coincées dehors au gros soleil !

Elle rigole ? Mais oui, elle rigole !

– Enfin, je l'ai trouvée ! Elle était sous le bonhomme étrange avec sa petite pelle et son grand chapeau pointu.

Elle me montre une clef pleine de terre.

Ah !

– Comment savais-tu qu'il y avait une clef là ?

– J'ai vu Éloïse vérifier qu'elle était toujours là juste avant de partir ce matin.

– Tu es un génie.

À l'intérieur, nous sommes accueillies par de l'air frais. Éloïse avait pensé de fermer tous les rideaux

ce matin en prévision de la journée chaude qui était annoncée. Cette femme est mon idole.

Nous enlevons rapidement nos souliers à l'entrée pour nous précipiter vers la cuisine. Une fois assises à la table avec un grand verre d'eau et quelques biscuits, nous recommençons à discuter.

– Tu penses qu'il va s'en sortir ?

J'avale ma bouchée avant de répondre :

– Monsieur Edmond ? Bien évidemment. Cet homme est fait fort ! Il était déjà revenu à lui avant d'embarquer dans la boîte jaune. Les gens qui sont avec lui n'ont pas de pouvoir de guérison, mais ils semblent avoir de bons équipements. Tout va bien se passer.

Ophélie hoche la tête d'un air tout de même inquiet.

La porte s'ouvre sur une Laurence triste. Je la vois d'un œil différent, maintenant que je sais qu'elle connaît quelques secrets sur nous.

– Allo, les filles ! Ma mère m'a appelée pour me dire que vous étiez seules ici. Elle voulait que je vous

tienne compagnie. Ça fait longtemps que vous vous goinfrez dans le garde-manger ?

Son humeur reste encore à désirer, mais je la tolère mieux.

– Nous sommes arrivées il y a une dizaine de minutes. As-tu des nouvelles d'Edmond ?

Laurence vient s'asseoir avec nous à la table :

– Oui, il va mieux. C'est la première fois qu'il doit être transporté d'urgence, mais il avait déjà eu des malaises de ce genre. Son cancer a beaucoup empiré durant les derniers mois et, comme il ne veut pas se faire soigner et passer ses derniers moments à l'hôpital, son état se dégrade à vue d'œil.

Elle regarde ses mains d'un air triste. La femme forte qu'elle est a une petite fissure. Elle se reprend rapidement :

- Êtes-vous allées annoncer la nouvelle à Spirit ?
- Non, pas encore.
- Vous attendez quoi ? Allons-y !

Nous nous levons et remettons nos souliers avant que l'hippogriffe en colère nous pince avec son bec.



## Chapitre 46

Le soleil est tellement fort que seul son reflet sur l'océan derrière la maison suffit à faire plisser nos yeux. Une fois dans l'écurie, j'ai le malheur de constater qu'elle est vide. J'étais certaine que les chevaux allaient être à l'ombre à se promener dans les corridors, mais non.

C'est pour cette raison que je manque mourir de peur quand Mahée sort de nulle part pour me sauter dessus.

– Hé ! On se calme ! Les pattes par terre, voyons ! Tu n'es pas élevée, ou quoi ?

La montagne des Pyrénées pose ses lourdes pattes par terre, mais son enthousiasme ne diminue pas pour autant.

« *Est-ce que c'était bien elle ? C'était Jocelyne, la dame de la protection des animaux ?* » demande Mahée avec espoir.

– Oui, c'était elle, et non, je n'ai pas d'autographe. Arrête, ne fais pas cette tête.

« *Tu avais promis !* »

– NON ! Du tout !

Est-ce que je suis réellement en train de m'emporter devant un chien ?

Ophélie me tapote l'épaule.

– On ne comprend rien et c'est un peu agaçant. De quoi parlez-vous ?

– Rien d'important, je te le jure.

Nous marchons jusqu'à l'enclos. Dès que Spirit nous voit, il nous rejoint au grand galop. Béatrice et Bugatti le suivent d'une allure plus modérée.

« *Je vous ai entendu arriver et vous êtes entrées dans la maison ! J'ai angoissé toute l'avant-midi, la moindre des choses aurait été de m'aviser des développements dès votre arrivée, non ?* »

Voyons, les animaux, aujourd'hui ! Ils sont tous virés mabouls, ou quoi ?

– Salut à toi aussi, Spirit. Premièrement, sache que nous avons fait quatre heures de route et que nous sommes épuisées. Deuxièmement, monsieur Edmond est parti à l'hôpital, car il s'est effondré par terre, à cause de sa maladie et de la chaleur. Je pense qu'Ophélie et moi méritions une petite pause de cinq minutes avant qu'il nous arrive la même chose. Tu n'es pas d'accord ?

J'avoue que cette tirade était aussi dédiée à Laurence, puisqu'elle non plus ne semble pas avoir compris l'intensité de notre avant-midi.

Spirit se calme, ses oreilles se rabattent sur son crâne. Trop orgueilleux pour s'excuser, c'est la douce Béatrice qui demande des nouvelles de son propriétaire.

– Ça ira, il va s'en remettre. Éloïse est restée auprès de lui. Saviez-vous qu'il était très malade ?

Béatrice me touche les cheveux de son gros museau :

*« Nous le savons depuis longtemps. Peut-être même avant lui. Les chevaux sentent ces choses-là. »*

Quelqu'un se racle la gorge derrière moi.

– Serait-ce trop demander d'être incluses dans la conversation ? C'est lassant d'être derrière à comprendre seulement la moitié du dialogue.

Je me tourne vers les deux filles et j'aperçois Laurence qui me dévisage, exaspérée. J'ai réellement du mal à comprendre que des parents aussi gentils aient engendré une fille tellement détestable.

– Spirit nous reproche de ne pas être venues plus tôt et Béatrice m'informe qu'ils étaient déjà au courant qu'Edmond était malade.

Je me retourne du côté des chevaux :

– Maintenant, Spirit, si tu as terminé de me faire sentir coupable, je pourrais te raconter notre expérience de ce matin.

Il redresse ses oreilles sur sa tête et je commence à expliquer les grandes lignes :

– Il y avait huit chevaux sur place, dont ta mère. Elle était très affaiblie et tous les chevaux étaient déshydratés. Ils manquaient de soins, c'était évident. Madame Michaud n'a même pas fait le tour complet de l'écurie qu'elle avait déjà décidé que les animaux allaient être relocalisés. Quand nous sommes partis, des gens sympathiques étaient en train de les faire monter dans des remorques. Ils recevront les soins nécessaires pour retrouver la forme.



*« Ils ont emmené ma mère ? Il fallait la ramener ici ! Elle est peut-être partie dans un endroit bien pire ! »*

Je mets ma frustration de côté du mieux que je le peux avant de répondre à Spirit :

– Elle est partie chez quelqu'un qui va en prendre soin et remettre sa santé à son plus haut niveau. Ne t'en fais pas, je demanderai des nouvelles dès que j'en aurai l'occasion. La santé d'Edmond était la priorité pour Éloïse.

Spirit ne répond rien et se tourne pour retrouver son coin d'ombre au fond du pré. Pas de merci, rien du tout. Bugatti prend le temps de nous saluer et retourne brouter du foin. Seule Béatrice demeure avec nous pour s'informer de la suite des choses.

– Ne t'en fais pas, ma belle. Nous allons nous occuper de vous en attendant le retour d'Éloïse et tout se passera bien.

*« Je n'en doute pas, ma chère amie. Je voulais aussi te rappeler que tu as omis mon antibiotique pour ma dent, ce matin. »*

Je prends un air horrifié :

– Ah non ! Je m'excuse.

*« Pas de problème, je vais le prendre tout de suite et tu me donneras l'autre plus tard ce soir. Monsieur Edmond a déjà fait comme ça. »*

Je caresse le front de cette jolie jument et je me tourne pour expliquer mon erreur aux filles derrière moi. Laurence me répond :

– Il va falloir que tu gères ça toute seule, car je dois retourner au camping et je n'aurai pas le temps de venir m'occuper des tâches à votre place. Je dois aussi aller à l'intérieur et récupérer des vêtements pour mes parents, puis j'irai leur porter à l'hôpital. Bye !

Ophélie et moi hochons de la tête et elle tourne les talons pour quitter l'écurie. Une fois qu'elle est sortie, mon amie me lance un regard de soutien.

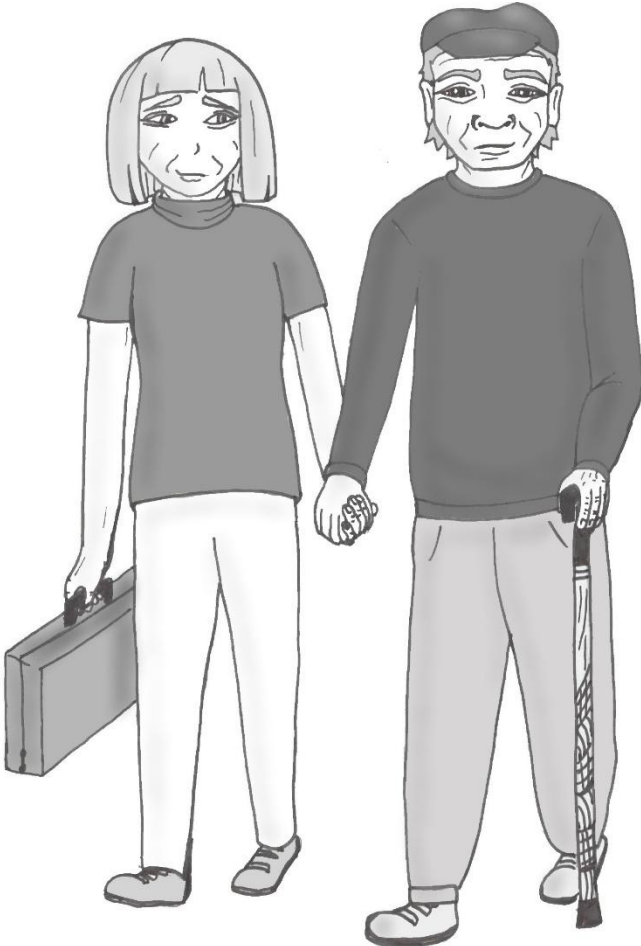
– Nous n'aurions pas demandé son aide, de toute façon, n'est-ce pas ?

Elle se met à rire et je ne peux faire autrement que de l'accompagner.

Elle prend la pelle et commence à distribuer le foin pour la nuit. Moi, je me dirige vers l'étagère à médicaments pour m'occuper de Béatrice. On ne lâche pas, tout va bien aller !

## Chapitre 47

Deux nuits passent avant qu'Éloïse et Edmond reviennent à la maison. Une de leurs amies infirmières les ramène sains et saufs avec de nouveaux médicaments pour le malade.



Quand ils entrent dans la maison avec leurs petits bagages, nous nous dépêchons de les aider.

– Nous sommes vraiment navrés de vous avoir laissées seules avec toutes les tâches à faire. Tout s'est bien passé ?

Sacrée Éloïse, toujours à se soucier des autres alors qu'elle dort à l'hôpital depuis deux jours.

– Nous avons fait de notre mieux, ne t'inquiète pas. Venez vous asseoir, vous devez être épuisés.

Ophélie prend les bagages de leurs mains et va les déposer plus loin. Je remarque que monsieur Edmond s'appuie sur une canne, comme certains de nos anciens. Celle-ci est toutefois beaucoup plus jolie et décorée de magnifiques motifs.

Une fois au salon, Edmond s'installe sur son fauteuil berçant et nous rassure sur son état :

– Je vais bien, arrêtez de me regarder comme si j'allais encore tomber d'une seconde à l'autre, dit-il en riant. Comment se portent les chevaux ?

Ophélie et moi nous installons sur le divan pendant qu'Éloïse prépare un bon souper avec ce qu'il reste dans le frigo. Nous avons mangé beaucoup de pâtes sans sauce et des céréales pendant leur absence. Il faut dire que la cuisine, ce n'est pas vraiment notre force.

– Ils vont très bien. Béatrice prendra son dernier antibiotique ce soir et elle affirme qu'elle n'a plus mal du tout. Bugatti est une jument très facile, et Spirit... c'est Spirit. Il me demande constamment ce qui est arrivé à sa mère.

Éloïse se tourne vers nous, un sourire éclatant au visage :

– Oh ! Il va être content, notre bel étalon. Sa mère arrivera en fin de soirée et elle va passer ses dernières années ici, aux côtés de son garçon. Nous avons contacté madame Michaud et elle a accepté tout de suite de signer les papiers pour que Fanny vienne vivre avec nous.

Je ferme les yeux pour bien mémoriser l'information dans ma tête. Cette démarche aura servi non seulement à libérer des chevaux

maltraités, mais en plus, Spirit va retrouver sa mère. Je n'aurais pas pu espérer une meilleure fin pour eux. Éloïse continue :

– Jocelyne Michaud m'a aussi demandé quel était le lien entre toi et moi, Rose-Alice. Elle affirme qu'elle t'a déjà vue quelque part, ou son autre hypothèse est qu'elle connaît peut-être quelqu'un qui te ressemble. Toi, la connais-tu ?

Moi aussi, j'aimerais bien savoir certaines choses sur elle ! En particulier, d'où elle tient son don de parler aux animaux. Ce n'est pas commun du tout d'arriver à faire ça, sur ce continent.

– Impossible que je la connaisse, j'ai passé toutes mes journées avec vous depuis mon arrivée.

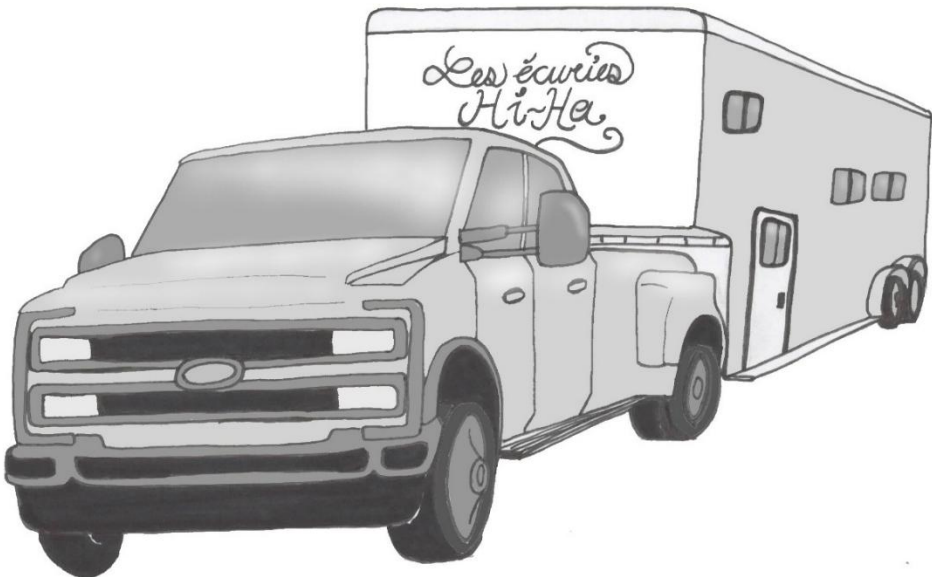
Nous nous regardons tous en haussant les épaules. C'est vraiment dommage que je n'aie pas pu lui parler davantage lors de la saisie des chevaux. Avec tous les événements qui se sont passés cet avant-midi-là, ça aurait été déplacé d'aller lui poser des questions sur son don, d'autant plus que je ne suis pas censée être au courant. Petite fouineuse que je suis !

Éloïse se remet à sa cuisine et les odeurs commencent déjà à attiser notre faim. Nous lui donnons un coup de main afin de laisser Edmond à sa sieste dans son fauteuil.

Une heure plus tard, nous finissons de manger notre pâté chinois avec une partie sans viande pour moi. Nous entendons Mahée japper à l'extérieur comme si sa vie en dépendait. Elle n'est jamais chez elle, coup donc ? Bref, Edmond se réveille et je vais voir à la fenêtre qui donne sur la cour.

– C'est la remorque ! La mère de Spirit est arrivée !

Ophée et moi nous dépêchons de sortir pendant qu'Éloïse aide Edmond à mettre ses souliers.



Nous nous précipitons vers le camion afin de lui indiquer où se stationner pour faire descendre Fanny sans crainte. Le conducteur arrête son véhicule, puis vient rejoindre Éloïse et Edmond qui arrivent à notre rencontre.

– Bonsoir, madame ! Bonsoir, monsieur ! Je suis content de voir que vous êtes en pleine forme !

L'homme serre la main des propriétaires. Il semble vraiment sympathique ! Edmond s'approche, main tendue :

– Merci d'avoir fait le trajet jusqu'à chez nous. Merci également d'avoir répondu rapidement à l'appel de recherche d'aide pour les chevaux maltraités.

L'homme replace sa casquette pour essayer de dissimuler la gêne que lui procure autant de reconnaissance envers un acte qui, pour lui, est tout à fait naturel.

– Oh, ce n'est rien ! J'ai toujours quelques boxes de libres, aux cas où. Cette jument est adorable, vous allez passer du bon temps en sa compagnie. Uniquement trois jours ont suffi pour que mes

enfants l'apprécient, et vice versa ! Ses blessures ont également commencé à guérir, je suis content. Le vétérinaire de ma ville est confiant pour son rétablissement.

Nous sourions et regardons l'homme enlever la fermeture de protection de la porte de la remorque. L'entrée s'ouvre et forme une pente pour faciliter la descente de l'animal. Nous découvrons Fanny qui nous accueille en faisant bouger son encolure de haut en bas.

Nous détournons notre attention afin de regarder où est Spirit. Nous ne sommes pas surprises de voir Béatrice et Bugatti dans l'enclos le plus près possible du camion, tandis que Spirit est resté au loin, hésitant.

Lorsque Fanny sort de la remorque, elle hennit et regarde partout autour d'elle afin d'évaluer sa nouvelle maison. C'est à ce moment que quelque chose d'extraordinaire se passe. Nous voyons au loin Spirit relever l'encolure et regarder dans notre direction, les oreilles bien droites. Il hennit à son tour et court au grand galop jusqu'à la clôture. Une fois rendu, au lieu de ralentir, il accélère encore,

passe tout près des juments, puis saute la barrière comme si de rien n'était.

L'homme a du mal à retenir la jument. Celle-ci finit par se lever légèrement sur ses pattes arrière, faisant glisser le licou de ses mains robustes.

Spirit ralentit sa cadence et arrive finalement nez à nez avec sa mère. Ils tournent ensemble comme s'ils dansaient et finissent par coller leur front l'un contre l'autre.

J'essuie discrètement une larme qui roule sur ma joue, espérant que personne ne m'a vu perdre le contrôle de mes émotions. Évidemment, Ophélie a tout ressenti et pose une main sur mon épaule en guise de soutien.

Ce moment était le plus beau auquel j'ai assisté durant toutes mes 162 années de vie.

# ÉPILOGUE

Ça fait bientôt un mois que nous sommes au Québec et j'ai vraiment l'impression d'être à ma place. Je n'ai jamais été sereine à ce point pendant toutes mes années passées sur l'île.

Je suis adossée sur la clôture, le regard perdu vers le pré. Les quatre chevaux broutent ensemble et Fanny ne quitte pas son fils des yeux.

Je me demande si ma mère a trouvé une aussi grande satisfaction que moi lorsqu'elle a débarqué sur un nouveau territoire. Parlant de femmes aux cheveux roux, je me questionne aussi sur l'identité réelle de Jocelyne Michaud. Une femme qui sait parler aux animaux ne devrait pas se trouver sur ce continent. Je vais devoir faire ma petite enquête.

Mes pensées dérivent jusqu'à Ophélie qui rayonne de bonheur dès qu'elle me parle de son beau Thomas. La voir tomber en amour me rend heureuse, même si je redoute le moment où elle se rendra compte

qu'ils ne sont pas compatibles. Elle a une famille qui l'attend sur l'île, il ne faudrait pas qu'elle l'oublie.

Pour ma part, je considère Edmond et Éloïse comme une famille adoptive. Un jour, je retournerai sur l'île. Je l'ai promis à mon père. Mais ce jour ne sera pas aujourd'hui ni demain. Rien ne presse. Je prends du temps pour moi.

À SUIVRE

Chez le même éditeur, dans la collection

***Les Grandes Aventures***, découvrez :



*Berthier Pearson :*

L'enfant des étoiles

Un voyage incroyable en Amazonie

*Isabelle Gignac :*

Bentley

Athos

Zoé

Agence Toutou Risque

Rose-Alice 1, les licornes pas de corne

*Michel Bélisle :*

Mystères au chalet

*Danielle Charland :*

Un caillou tombé du ciel



